



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

UNS. 105 d. 9





Handwritten signature or scribble at the top left corner.





Corbeau de Falbin

LA BELLE VIEILLESSE,
O U

LES ANCIENS QUATRAINS
DES SIEURS

DE PIBRAC;
DU FAUR.
ET MATTHIEU;

*Sur la vie, sur la mort, & sur la cadu-
cité des choses humaines.*

NOUVELLE EDITION.

Augmentée de Remarques Critiques, Morales
& Historiques sur chacun de ces Quatrans,

*Par l'Auteur des Remarques sur M. le Duc
de la ROCHEFOUCAULT.*



A P A R I S,

Chez JACQUES-FRANÇOIS QUILLAU,
Fils, Libraire, rue S. Jacques, vis-à-vis celle
des Mathurins, aux Armes de l'Université.

M. DCC. XLVII.

Avec Approbation, & Privilège du Roy.

9 R E F A C

est avec la couronne
O' moi au jour l'O
de donner
de l'Ouvre
point de point
O' l'Ouvre
le lui bide
insb 8 slob
mignon
UNIVERSITY
27 MAY 1958
OF OXFORD
B. B. A. R.

P R E F A C E.

C'EST assez la coutume quand on met au jour l'Ouvrage d'un Auteur, de donner une idée de l'Auteur & de l'Ouvrage. Mais ici ne seroit-ce point faire une dépense inutile? L'Ouvrage que je donne au Public lui est connu depuis un siècle & demi. On sçait quelles sont les matières qui le composent. Les neveux, les arrière-neveux en ont été instruits par leurs ayeux. Nos vieillards mêmes en ont encore une mémoire récente. En un mot, nommer seulement les Quatrains des Sieurs de Pibrac, du Faur & Matthieu, c'est en annoncer le mérite; c'est en faire l'éloge.

Il est vrai: mais quelque favorable que soit l'idée que l'on a de ces grands Hommes, je croi

que d'effacer le lieu de la dévele-
per encore plus. C'est même un
tribut qu'on leur doit, & que
contre la Vtytuté, tous les Edi-
teurs de leurs Ouvrages ont ou-
blié de leur payer. Je vois dans
tous les Jugemens portés sur les
Sçavans, leurs noms, leurs titres
& leurs sçavoirs rapportés avec
éloge, & je n'en vois nulle men-
tion à la tête de leurs Ouvrages.
Essayons donc y ordrer pas de rele-
ver leur célébrité, mais de la pla-
cer. Leur mérite est peint dans
leurs œuvres, joignons-y un
abrégé de leur Histoire, & nous
aurons un Fils d'un Seigneur
de Provence, d'oit de Toulou-
se, & d'une Famille depuis plus
de 200 ans allée aux meilleures
Maisons du Languedoc & de
Guyenne. Il étoit le quatrième
d'un frere & trois Personnes
de réputation. Le premier fut
Pierre du Fay, Evêque de Lavaur,

Le second, Louis Conseiller au
Parlement de Paris, Juge-Mage
de Toulouse, & Chancelier de
Navarre sous Henry IV. Le troi-
sième, Arnaud Gouverneur de
Montpellier, & le cinquième,
Charles Président au Parlement
de Languedoc.

Guy du Faur, le quatrième
de cette branche illustre, fut le
Seigneur de Pibrac. Jacques
Auguste de Thou qui le connut
particulièrement, dit que c'étoit
un homme bien fait, de bonne
mine, qu'il étoit illustre par la
beauté & la politesse de son es-
prit; qu'il avoit une probité in-
corruptible; un amour sincère
pour le bien public, une ame
généreuse, & née pour les gran-
des choses. Il étudia à Paris;
voyagea en Italie, & s'acquit à
son retour tant de réputation au
Parlement de Toulouse, qu'a-
près y avoir eu une Charge de

P R E F A C E.

Consentier, il fut élu Juge-Mage de cette ville. Quelque temps après le Roy Charles IX. le choisit pour être un des Ambassadeurs qu'il envoya au Concile de Trente, où il soutint avec vigueur les intérêts de la Couronne, & les Privilèges de l'Eglise de France. Revenu de cette glorieuse Commission, il fut nommé en 1564 Avocat Général au Parlement de Paris, & fut le premier qui introduisit la véritable éloquence dans le Barreau. Le Duc d'Anjou ayant été élu Roy de Pologne, Charles IX. voulut que le Sieur de Pibrac l'accompagnât dans ce voyage. Henry III. lui donna en 1577 une Charge de Président au Mortier, & la Reine de Navarre & le Duc d'Anjou le choisirent pour leur Chancelier. Il mourut à Paris âgé de cinquante-six ans le 27 May 1584, & son corps fut en-

terre aux Grands Augustins, où Michel du Faur son fils a consacré à la mémoire un Tombeau que le Public verroit encore avec respect, si ces R. R. PP. ayant fait relever leur Eglise, n'avoient pas comme enterre ce précieux dépôt dans une Arrière-Sacristie. Voici cependant ce que j'ai tiré de ces ténèbres.

Au Frontispice du Tombeau sont ces paroles :

Tumulus Vidi Fabri Pibracii.

En face est un marbre noir, sur lequel est gravé en lettres d'or un abrégé en latin de toutes ses actions les plus mémorables, & qui sont les mêmes que nous venons de rapporter *. Autour de ce Tombeau sont des planches de cuivre sur lesquelles sont écrits plusieurs de ses Qua-

* Cette Inscription est rapportée tout en son entier par Blanchard dans son Histoire des premiers Præsidents du Parlement de Paris, à la Généalogie de la Maison de du Faur.

trains, & au des de Mau folée
font ces quatre vers

Il faut que l'honneur & la gloire
S'étende par tout l'univers,
No veut ni prose, ni des vers
Pour en conserver la mémoire.

En effet, après tant d'exploits
dans une vie si courte, il ne se-
roit pas étonnant que ce grand
Homme ne nous eût laissé que
sa mémoire précieuse, & ne pour-
roit-elle pas nous tenir lieu des
plus grands ouvrages? Cependant
nous avons de lui plusieurs Vo-
lumes de Plaidoyers, de Haran-
gues & de Lettres*, Latines &
Françoises. Mais c'est principa-
lement par ses Poësies qu'il a sur-
vécu à lui-même ; & on peut
même dire que les Quatrains
connus sous son nom, & dont
nous donnons une nouvelle Edi-

* On peut en voir le Catalogue dans le Pere-
Niceron, Tom. 34. de ses Mémoires, pag. 232
& les suivantes.

P R E F A C E.

tion ; ne sont que les fruits de
ses doctes récréations.

Ce sont des vers moraux qui
contiennent des instructions éga-
lement utiles & agréables. Le
style en étoit pur & beau dans le
temps de leur composition , &
l'on peut dire que cet Ouvrage
a été comme l'Instituteur de la
jeunesse de France jusqu'au temps
de nos derniers Pères ; c'est à-
dire , jusqu'au milieu du ~~seizième~~ ^{seizième} siècle.
~~me~~ siècle , qu'il s'est vu comme
relegué à la campagne par les
Réformateurs de notre Lan-
gue. Mais, comme le remarque
un sçavant Critique, cette dis-
grace qui lui est commune avec
les meilleurs Livres écrits en no-
tre Langue au siècle passé , n'a
rien diminué de son prix. Les
maximes de la Morale ne sont
point sujettes à la vicissitude des

* Baillet : Jugement des Sçavans , Tom. 4. n.

P. R. E. F. A. C. E.

temps, elles font de tous les âges,
elles font immortelles, & distin-
guées par là des autres Ecrits en
langue vulgaire qui ne font re-
commandables que par la beauté
du style, & qui par conséquent
n'ont ni défense, ni protection
contre le caprice des hommes,
& l'instabilité des langues vi-
vantes. Il est cependant à propos de
prévenir ici une objection qu'on
pourroit faire sur ces Quatrains.
On y voit régner, il est vrai, le
bon sens & le jugement du Poë-
te: on y trouve le goût des An-
ciens avec une véritable érudi-
tion. On y remarque même un
fond de Religion qui sert de base
aux sentimens d'honneur. Mais
tout y est-il pur & irrépréhensi-
ble? Tout y est-il dans la sévé-
rité du Christianisme & dans l'ex-
actitude de l'Evangile?

Je conviens qu'il y a quelques

pensées, quelques expressions même qui ne sont pas dans l'analogie & dans la pureté de la Religion Chrétienne. Mais son dessein n'étoit pas de faire le Docteur, & il paroît qu'il n'avoit d'autre vûe que de débeller une morale purement humaine & capable de faire d'honnêtes gens. C'est aussi ce qui m'a donné l'idée de faire sur les *Quarante* de *Pibrac*, ce que j'ai fait sur les *Réflexions Morales* de *M. le Duc de la Rochefoucault*; c'est-à-dire, d'y joindre des Remarques critiques, morales & historiques, afin de faire rentrer dans l'enceinte de la Religion & de la raison, ce que des pensées hardies & des expressions hasardées en auroient pu faire sortir. La différence qu'il y a entre mes Remarques sur ces deux *Tacites*, c'est que *M. de la Rochefoucault* ne

* Imprimées à Paris chez Ganeau en 1736.

considérant l'homme que dans l'état de la nature corrompue, je n'ai tiré mes Remarques que des sages Payens : au lieu que M. de Pibrac entrant davantage dans les matières de Religion, le fond de mes Remarques, excepté de celles qui regardent l'Histoire, est tiré de l'Ecriture Sainte & de la Morale Chrétienne.

Par ce moyen j'ai eu dessein de faire revivre, ou du moins derajeunir des monumens dont nos Peres faisoient tant de cas, que toutes les langues se sont exercées sur eux ; que les Nations même les plus barbares se les ont rendu propres. Car Teissier dans son Eloge des Scavans, dit que les Turcs, les Arabes & les Persans ont fait des traductions des Quatrains de Pibrac. Florent Chrétien les a mis en vers Grecs & Latins, & les fit imprimer l'an

1584, qui étoit celui de la mort de Pibrac. Augustin Prevost les publia en vers heroïques Latins dans la même année. Jean Richard de Dijon en a donné l'année suivante une nouvelle traduction latine, que Colletet qui parle amplement des Ouvrages de Pibrac, & Baillet son copiste sur cet article, n'ont point reconnu. L'an 1600 Christophe Loisel Regent à Paris, les mit en d'autres vers latins. Pierre du Moulin Ministre Calviniste les traduisit en Grec, & publia sa version à Sedan l'an 1641. Martin Opitius Poëte Allemand les mit en sa Langue maternelle, & il y en a eu deux éditions, l'une de Francfort en 1622 & 1644; & l'autre d'Amsterdam en 1646. Antoine Slettern en a fait une autre traduction Allemande imprimée à Bern en 1642. Nicolas Harbert Avocat au Parlement de Bour-

gughe, Secrétaire du Roy, les
a traduit en autant de Distiques
qu'il y a de Quatrains François,
& les publia à Paris l'an 1666.
Lequel Avocat au Parlement de
Bretagne en la donna une nou-
velle traduction latine imprimée
à Paris en 1668. Enfin, nous en
avons, non pas une traduction,
mais une refonte dans la pureté
de notre Langue que M. ***
nous a donnée, qui est imprimée
à Paris en 1672 & qui ayant
été bien reçue du Public, fait
bien voir combien ce fond lui
est précieux.

Peut-être dira-t-on, que j'au-
rois dû adopter cette nouvelle
refonte; ou, en faire une autre
qui ne sentît pas tant le gothique.
Mais je répondrai que j'ai con-
servé par respect ce style de nos
Auteurs. Si on a eu quelque scrupule
dans l'Edition du Roman de la
Rose, dont nous a donné il y a

peu de temps une nouvelle Edition, (quoiqu'à mon avis, ce ne
 soit pas faire au Public un grand
 présent que de lui donner une Lis-
 tre qu'il entend presque point.)
 Si, dis-je, on a eu ces remises pour
 ce Roman si intelligible, quel
 espoir n'ai-je donc pas d'en avoir
 pour un style que nous enten-
 dons encore très-bien. Le
 Roman de la Rose est de treizième ^{à quatorzième}
 siècle, nos Quatreains sont du ^{seizième}
 quinzième, par conséquent Pi-
 erre, à quelques mots près, doit
 nous ressembler beaucoup plus
 que Guillaume de Loris & Jean
 de Meun, son Continuateur.
 C'est sans doute pour cette
 raison, n'est-ce pas, que
 Pierre est si intelligible
 dans sa diction, qu'il est admirable
 dans ses pensées, qu'on lui a
 donné place dans ce corps illustre
 des Grands Hommes, que M.
 Tiron du Tillon a assemblé pour

la postérité. Tout le monde con-
noît le Parnasse François; disons
 mieux, tout le monde doit le
connoître, parce que ce monu-
ment ayant pour but de procu-
rer l'immortalité, il la mérite
 lui-même. On sçait que ce zéla-
teur de la gloire François a fait
 dresser, sous un groupe de
 bronze, qui représente en figu-
 res, les médailles & en symboles
 tous les Héros dans la Poésie &
 dans la Musique qui ont illustré
 la France depuis François I. jus-
 qu'à Louis XIV. Là se voyent
 dans un art supérieur à tous les
 arts leurs portraits, leurs caracté-
 res, & le genre même de leurs Ou-
 vrages. Là le spectateur le moins
 animé peut puiser de l'émulation
 & du goût pour les sciences. Là
 enfin, Perron est placé entre les
 Du Perrons, les Rogniers & les
 Roppes, tant la vieillesse est en-
 core éloignée de la mort, tant

il mérite, comme eux, l'immortalité.

Voilà, ce me semble, de quoi faire connoître le plus célèbre de nos trois Auteurs, c'est à dire, Guy du Faur de Pibrac. Comme je n'ai eu en vue que de donner un abrégé de sa vie, si on en veut un plus long détail, on peut lire son histoire entière écrite par Charles Paschal. Passons maintenant au Président du Faur & à Pierre Matthieu, & tâchons d'en donner une idée.

Il est certain que ce Président du Faur étoit de la grande Maison du Faur, dont Guy de Pibrac est sorti. Mais de sçavoir au juste quel il étoit, c'est sur quoi il n'est pas aisé de prononcer; Charles, cinquième frere de Guy, fut Président au Présidial de Languedoc. Mais nous ne voyons pas dans son histoire qu'il ait eu le don de la Poésie. L'Au-

teur du Supplément de Morery se plaint qu'on a oublié jusqu'à présent qu'il y avoit une Centurie des Quatrains de Mathieu du Faure Président, imprimés à la suite de ceux de Guy. Mais j'ai parcouru l'Arbre Généalogique de cette Maison, & je n'ai trouvé dans nulle de ses branches aucun Mathieu du Faure. Il ne nous dit rien, s'il le savoit, de quelle branche (a) il étoit, & de quel Tribunal il étoit Président. Cette seconde Centurie est à peu près de la même force que la première; j'il seroit donc du même intérêt d'en bien reconnaître l'Auteur, & l'Éditeur. Encore une fois, c'est sur quoi il n'est pas aisé de décider. (b)

(a) Il y a quatre branches de la Maison du Faure : savoir, la branche de Lucan, celle de Saint-Jory, celle de la Serre & celle de Courcelle.
(b) De la Famille dans son Histoire de Toulouze, j'ai remarqué dans celle des Premiers Présidents du Parlement de Paris, où il rapporte toute la Généalogie de la Maison de du Faure, ne fait mention d'aucun Mathieu.

Pour moi, je croirais assez vos
 lointiers que l'Auteur de ces
 Centurie est Pierre du Faury de
 la branche de Sigory, Cousin de
 Guy, l'un des plus sçavans hom-
 mes de son siècle. Il fut Conseil-
 ler du Grand Conseil, puis Maître
 des Requêtes, & enfin Premier
 Président au Parlement de Tou-
 louse, où il mourut l'Anoplévie en
 prononçant un Arrêt de 18 May
 1600. Ses Contemporains sur le
 Droit le font assez connu. On
 estime particulièrement un de
 ses Agonistiques, c'est-à-dire un
 de ses Livres sur les exercices &
 les jeux des Anciens. Ce qui prou-
 ve qu'il avoit des Belles Lettres.
 Il y a dans ses Ouvrages une infi-
 nité de choses que les Critiques
 les plus habiles peuvent appren-
 dre & admirer. Il avoit beau-
 coup de religion, il s'exerçoit
 volontiers à la Poésie, & la
 seule titre que j'ai pour me le

sur son compte la seconde Centurie des Quatrains moraux qu'on a souvent imprimé à la suite de ceux de Pibrac, qui méritent d'être admirés, que nous ne desunirons point, & sur lesquels nous avons fait des Remarques, comme sur les précédens & les suivans.

Mais nous n'avons pas la même incertitude sur les trois dernières Centuries de ce Volume. Nous savons certainement qu'ils sont de Pierre Matthieu, Historiographe de France, qui parut sur la fin du quinzième siècle, & qui fut un des plus grands Ecrivains de son temps.

Né d'une Famille obscure sur les frontières de la Franche-Comté, il suppléa par son esprit à ce qui lui manquoit du côté de la naissance. Il fit d'une manière distinguée ses études d'Humanités, après lesquelles il se tourna

du côté du Droit qu'il apprit à Valence, & où il fut reçu Docteur vers l'an 1585. Il fut d'abord Avocat célèbre au Présidial de Lyon : puis ayant entrepris l'Histoire des choses mémorables arrivées sous le Règne de Henry le Grand, il en mérita bientôt les bonnes grâces & les libéralités. Alors il entreprit une Histoire complète de ce Monarque, qu'il commença, pour remonter à la source des Guerres Civiles, par François I, Henry II, François II, Charles IX, & Henry III. Il continua d'exercer cette charge d'Historiographe sous Louis le Juste, qui l'ayant mis, de sa suite pendant la Guerre contre les Huguenots, il tomba malade devant Montauban, se fit porter à Toulouse, & y mourut sur la fin de l'an 1621, âgé de 57 ans. Son style n'est cependant pas

historique. Voici ce que dit de lui le Pere Daniel. Un Historien, dit-il, doit bien se donner de garde d'affecter de faire paroître de l'érudition, dès lors qu'elle peut mettre de la confusion, de l'embarras & de l'obscurité dans son Histoire. L'Historien Matthieu est tombé dans ces défauts, en remplissant son Ouvrage d'une infinité de traits de l'antiquité qui ne font rien à son sujet.

En effet, ses métaphores fréquentes, & ses exemples tirés des anciens Poëtes, font voir qu'il s'étoit fait Historien, mais qu'il étoit né Poëte. Aussi les trois Centuries de Quatrains sur les vanités du monde, sur la vie & sur la mort qu'il nous a laissés & que nous donnons ici, n'emportent-elles sur ses autres Ouvrages. On ne fait pas trop en

Préface de son Histoire.

quel temps il donna la première de ces Centuries. Il donna la seconde en 1620, immédiatement après la mort d'Henry IV., & la troisième ne fut imprimée qu'après sa mort, par les soins de Jean-Baptiste Matthieu son fils. Collatier en fait l'éloge en ces termes dans son discours de la Poésie morale: Les Quatrains de Pierre Matthieu furent d'abord si bien reçus par-tout, qu'il n'y eut guères de Villes dans ce Royaume qui ne prît soin de les imprimer, & son peu de bons esprits qui n'en remplissent leur mémoire, parce qu'ils contiennent beaucoup de nobles sentimens, & plusieurs belles vérités morales puisées dans le fond des Histoires anciennes & modernes. Mais outre cet Ouvrage, nous en avons encore d'autres de lui. Je ne parle pas de ses Œuvres en Prose; on peut en voir l'énu-

mération dans les Journaux de Trevoux. Je m'arrête seulement à ses Poësies, & je dis que ce qu'il a fait de meilleur, c'est ce qu'il a composé sur son Héros favori; c'est-à-dire, sur Henry IV. On peut en juger par son Poëme sur la mort de ce Monarque.

Je n'en dirai pas davantage sur nos trois Auteurs. Je croi que cela suffit pour prouver que je ne remets dans les mains du Public que des Ouvrages qui lui ont toujours été chers. Qu'on dise tant qu'on voudra, qu'il vaut mieux traiter des sujets nouveaux que de mal manier les anciens: j'en conviens. Mais aussi ne me suis-je pas flaté de leur donner du relief, trop heureux si mes Remarques en reçoivent d'eux; trop heureux si en m'occupant de grands sujets, je pouvois moi-même quitter la terre.



LES QUATRAINS

DES SIEURS

DE PIBRAC,

DU FAUR,

ET MATTHIEU.



QUATRAINS DU SIEUR DE PIBRAC.

I.

DIEU tout prentier , puis Pere &
Mere honore ;
Sois juste & droit , & en toute
saison ,

Des Innocens prens en main la raison ;
Car Dieu te doit la haut juger encore.

A

Dieu tout premier. Ne nous étonnons pas que notre Auteur commence ses maximes par ces paroles. A remonter jusqu'où peut aller l'esprit humain, il n'y a point de précepte plus marqué dans toutes les Loix. Les Profanes vouloient que les premières productions de l'esprit fussent consacrées à (a) Jupiter. Dieu dit à Moïse (b) : *Je suis celui qui est* ; c'est-à-dire, qui est par essence essentiellement éternel, essentiellement adorable ; à qui par conséquent doivent se rapporter toutes nos actions, tout notre culte.

Puis Pere & Mere honorez. C'est le second précepte du Décalogue. Dieu après avoir établi son culte unique & souverain ajoute : (c) *Honorez votre Pere & votre Mere*, comme une suite du premier précepte ; nos Peres & nos Meres étant nos auteurs dans le temps, comme Dieu est, l'Auteur de toutes choses dans le temps & dans l'éternité.

a Ab Jove principium mûx, Jovis omnia plena.
Virg. Egl. 4.

b Ego sum qui sum, Exod. 3. 14.

c Exode, 20. 12.

II.

Si en jugeant la faveur te commande ,
Si corrompu par or ou par argent ,
Tu fais justice au gré des Courtisans ,
Ne doute point que Dieu ne te le rende.

Ne doute point que Dieu ne te le rende. Pourquoi ? Parce que c'est deshonorer Dieu même qui est la justice par essence , & au nom duquel le Prince & le Juge exercent la Justice. Prenez garde à tout ce que vous ferez , dit Josaphat à ces Juges qu'il établit sur Juda : car ce n'est pas la justice des hommes que vous exercez , c'est celle du Seigneur ; & tout ce que vous aurez jugé retombera sur vous. (2, Paral. 19. 6.)

III.

Avec le jour commence ta journée ,
De l'Eternel le saint Nom bénissant ,
Le soir aussi ton labeur finissant ,
Loue-le encore , & passe ainsi l'année.

Avec le jour commence ta journée. Il ne faut pas croire que notre Auteur

A ij

4 LES QUATRINS

parle ici du jour sensible. Le travail seroit trop long en été , & trop court en hyver. Il veut parler du jour naturel de douze heures , au commencement & à la fin duquel il nous exhorte à bénir celui qui commande le travail & permet le repos

IV.

Adore assis , comme le Grec l'ordonne ,
Dieu en courant ne veut être honoré ;
D'un ferme cœur il veut être adoré ;
Mais ce cœur-là il faut qu'il nous le donne.

Mais ce cœur-là il faut qu'il nous le donne. C'est aussi ce que demande le Roy Prophete , lorsqu'il dit à Dieu : Créez , Seigneur, un cœur pur en moi. (Ps. 50. 11.) C'est aussi ce que reconnoît le Sage , quand il dit que le cœur du Roy est dans la main du Seigneur comme une eau courante qu'il fait tourner à son gré. (Prov. 21, 1.)



Ne va disant : Ma main a fait cet œuvre,
 Ou ma vertu ce bel œuvre a parfait.
 Mais dis ainsi : Dieu par moi l'œuvre a fait
 Dieu est l'auteur du peu de bien que j'œuvre.

Dieu par moi l'œuvre a fait. Oui, l'œuvre spirituel & méritoire pour le salut : car c'est une pieuse illusion de croire que sans le secours de la grace, nous ne puissions faire aucun bien moral & de l'ordre naturel. Nous sommes raisonnables, & par les seules lumières de la raison, nous pouvons devenir de grands hommes. Les Payens avoient-ils la grace ? Cependant ne nous ont-ils pas laissé de grands principes & de beaux modèles ? Des Auteurs chrétiens ont presque canonisé le sage Socrate : cependant Socrate le plus sage de tous les Grecs, n'étoit qu'un idolâtre.



❖ LES QUATRAINS

VI.

Tout l'Univers n'est qu'une Cité ronde ;
Chacun a droit de s'en dire Bourgeois ,
Le Scythe & Maur , ainsi que le Gregeois
Le plus petit que le plus grand du monde.

Chacun a droit de s'en dire bourgeois.
Ainsi pensoit un certain Dervis dont
il est parlé dans Chardin. Il ne regar-
doit pas seulement le monde comme
une ville , mais toutes les maisons des
villes comme autant d'auberges. Car
ayant abordé dans une Isle , après un
voyage de long cours , il alla s'établir
dans le Palais même du Prince du Pays.
Ce qui ayant été trouvé indécent , on
voulut l'en faire sortir. Le Roy même
lui ayant demandé s'il prenoit sa mai-
son pour une auberge : oserai-je , grand
Prince , lui repartit le Dervis , vous de-
mander à mon tour qui habitoit ce
Palais avant vous ? Mon Pere , répon-
dit le Roy. Et avant votre Pere ? Mon
ayeul ; & avant votre ayeul ? Mon bi-
fayeul ; & avant votre bifayeul ? Mon
trifayeul qui l'a fait bâtir. O ! repartit
le nouvel hôte , puisque tant de gens

D E P I B R A C. 7

ont logé ici, on peut bien regarder
ce lieu comme une auberge.

V I I.

Dans le pourpris de cette Cité belle
Dieu a logé l'Homme comme en lieu saint,
Comme en un temple, où lui-même s'est peint
En mille endroits de couleurs immortelles.

*Comme en un temple où lui-même s'est
peint.* Ne sçavez-vous pas, dit l'Apô-
tre, que vous êtes le temple de Dieu.
(1. Cor. 3. 16.) Tout l'Univers an-
nonce bien sa gloire & sa puissance,
mais ce monde n'est pas fait à l'image
de Dieu. L'homme seul porte ce ca-
ractère. Dieu créant l'homme à sa res-
semblance, s'est formé un temple où
il s'est peint lui-même,

V I I I.

Il n'y a coin si petit dans ce temple
Où la grandeur n'apparoisse de Dieu ;
L'homme est planté justement au milieu ,
Afinque mieux par tout on le contemple.

*Il n'y a coin si petit dans ce temple
où la grandeur n'apparoisse de Dieu. Le*

8 LES QUATRAINS

temple de Dieu dans l'homme est tout ensemble spirituel & matériel. Il est spirituel du côté de l'esprit, selon lequel l'homme a été formé à l'image de Dieu. Il est matériel, parce que nos membres, dit l'Apôtre, sont les temples du Saint Esprit. (1. Cor. 6. 19.) Or dans quelque point de vûe que nous l'envisagions, *il n'y a coin si petit où la grandeur de Dieu ne se montre* : si nous considérons l'homme comme le temple spirituel, les opérations de notre esprit les plus simples comme les plus sublimes enseignent la Divinité. Si nous l'examinons dans sa composition matérielle & grossière, est-il un des ses fibres qui n'annonce pour auteur un Etre Tout-puissant ? Dans les ouvrages des hommes, plus la mécanique est simple, plus elle est parfaite : dans les ouvrages de Dieu la simplicité & la perfection sont égales, & contribuent également à leur perfection.



IX.

Qui a de soi parfaite connoissance
N'ignore rien de ce qu'il faut sçavoir,
Mais le moyen assuré de l'avoir
Est se mirer dedans sa sagesse.

Qui a de soi parfaite connoissance. C'étoit la maxime des anciens Sages renfermée dans ce précepte qu'ils répétoient si souvent : Connois-toi toi-même, *nosce te - ipsum*. Cependant on peut dire qu'il y a peu de science plus ignorée & plus parfaitement négligée que celle-là. C'est ce qui porte une de nos Muses à s'écrier :

De ce sublime esprit dont ton orgueil se
pique

Homme , quel usage fais-tu ?
Des plantes , des métaux tu connois la vertu,
Des différens pays les mœurs , la politique ;
La cause des frimats , de la foudre , du vent,
Des Astres le pouvoir suprême ;
Et sur tant de choses sçavant ,
Tu ne te connois pas toi-même,
(*Me Des Houlières.*)

X.

Ce que tu vois dans l'homme n'est pas l'homme,
me,

C'est la prison où il est enfermé

C'est le tombeau où il est enterré

Le lit brillant où il dort un court somme,

Ce que tu vois dans l'homme n'est pas l'homme. Car qu'est-ce que l'homme ? N'est-ce pas cet esprit qui distingue l'homme de la brute, qui le met en parallèle avec les créatures intellectuelles, qui lui donne la ressemblance avec Dieu ? Or ce qui se voit de l'homme n'est que la prison de cet esprit, ce n'est que son tombeau. O quel dur & ennuyeux exil pour notre ame d'être obligée d'attendre quelquefois un siècle entier la dissolution de notre corps, avant que de pouvoir se rejoindre à son principe qui est Dieu !



XI.

Ce corps mortel où l'œil ravi contemple
Muscles & nerfs , la chair , le sang , la peau ,
Ce n'est pas l'homme , il est beaucoup plus
beau.

Aussi Dieu l'a réservé pour son temple.

Ce n'est pas l'homme. Nous venons de dire que l'homme , c'est l'esprit de l'homme ; & l'esprit n'a ni chair ni os : (*Luc , 24. 39.*) jugeons-en par les fruits de l'esprit & de la chair. Les œuvres de la chair, dit S. Paul, sont la fornication, l'impureté, la dissolution, l'idolatrie, les empoisonnemens, les inimitiés, les dissensions, les jalousies, les querelles, les hérésies, les meurtres, les débauches, & autres choses semblables. Les fruits de l'esprit au contraire, sont la charité, la joie, la paix, la patience, l'humilité, la bonté, la persévérance, la douceur, la foi, la modestie, la continence, la chasteté. (*Galat. 6. 19. & seq.*) Voilà l'homme charnel & l'homme spirituel. Qui des deux est le plus beau ? Disons mieux : qui des deux mérite le nom d'homme ?

XII.]

A bien parler ce que l'homme on appelle
 C'est un rayon de la Divinité,
 C'est un atome éclos de l'Unité,
 C'est un dégout de la source Eternelle.

Preuve de ce que nous venons
 de dire, que le véritable homme est
 l'homme spirituel. Mais qu'est-ce que
 l'esprit de l'homme? *Est-ce un rayon*
substantiel de la Divinité? comme le
 pense notre Auteur; non sans doute;
 Toute substance émanée de la substan-
 ce Divine est créée, & la nôtre a un
 commencement. Est-ce une portion
 d'une ame universelle, celle que l'ad-
 mettoient quelques Philosophes, &
 comme sembleroient le donner à en-
 tendre ces paroles : *C'est un atome*
éclos de l'unité? Non, cette ame uni-
 verselle est Dieu même qui anime tout
 ce qu'il a créé. Tenons-nous-en donc
 à ces mots de la Genèse : Le Seigneur
 forma l'homme du limon de la terre,
 il répandit sur son visage un souffle de
 vie, & l'homme devint vivant & ani-
 mé. (Genès. 2. 7.) De la spiritualité

de notre ame concluons son immortalité. Tirons le voile sur tout le reste.

XIII.

Reconnois donc , homme , ton origine
Et brave , & haut dédaigne ces bas lieux ,
Puisque fleurir tu dois là haut ès Cieux
Et que tu es une plante divine.

Dédaigne ces bas lieux. Un Etre spirituel n'est point fait pour la terre , il tend naturellement au ciel , où il a pris son origine. De là ces ennuis , ces dégoûts de la vie qui se font quelquefois sentir dans les plus grandes prospérités. De là ces désirs violens qu'on ressent mieux qu'on ne peut les exprimer d'être dégagé de ce corps mortel , & d'être réuni à son principe.

XIV.

Il est permis s'orgueillir de la race ,
Non de ta mere , ou de ton pere mortel ,
Mais bien de Dieu ton vrai Pere immortel
Qui ta moulé au moule de sa face.

Nos premiers Parens ne sont-ils pas
plutôt nos meurtriers que nos Peres?

Ils nous ont donné, il est vrai, la vie des sens , mais ces mêmes sens sont tous les jours & trompeurs & trompés. Ils nous ont donné le jour : mais c'est un jour, dit Job , laborieux & mercenaire. (*Job* , 7. 1.) Leur génération a été nombreuse , mais c'est une génération de péché & de mort. Il n'appartenoit qu'à notre Pere immortel de nous donner droit à l'immortalité.

X V.

Au ciel n'y a nombre infini d'idées ,
Platon s'est trop en cela méconté ,
De notre Dieu la pure volonté
Est le seul moule à toutes choses nées.

Platon s'est trop en cela méconté. Si ce Philosophe a erré en ce point comme en beaucoup d'autres , quoique l'antiquité lui ait donné le titre de divin , les Stoïciens ne se sont pas trompés moins grossièrement sur cet article. Ils assujettissoient la divinité à la loi rigoureuse du Destin. & à l'enchaînement des causes & des effets qui se suivent nécessairement. Cependant le seul moule à toutes choses nées , futures & possibles

est la pure & indépendante volonté de Dieu. Le Seigneur a fait tout ce qu'il a voulu, dit le Roy Prophete, dans le ciel, sur la terre, sur la mer & dans les enfers. (*Psal.* 134. 6.)

XVI.

Il veut, c'est fait sans travail & sans peine
Tous animaux, jusqu'au moindre qui vit,
Il a créé, les soutient, les nourrit
Et les défait du vent de son haleine.

Il veut, c'est fait. On sent que notre Auteur a eu ici en vûe ces admirables paroles de la Genese : Que la lumière soit faite, & la lumière fut faite. (*Genes.* 1. 3.) En effet, quoi de plus grand, quoi de plus sublime, soit dans l'action, soit dans l'expression ! Dans l'action, il n'y a point de distance entre la parole & l'effet. Dire en Dieu, c'est faire. Sa volonté est sa puissance. La foiblesse de notre imagination sépare les idées, mais en Dieu elles sont indivisibles. Dans l'expression, quel sublime ! Longin l'a relevée, & son traducteur en déploie toute la grandeur & toute la force. (*Boileau Despreaux, Traité du Sublime.*)

XVII.

Haussé les yeux , la voute suspendue ,
 Ce beau lambris de la couleur des eaux
 Ce rond parfait , de deux globes juméaux,
 Ce Firmament éloigné de la vûe.

Haussé les yeux. C'est pour cela , au
 sentiment même des Auteurs Payens ,
 que Dieu en formant l'homme lui a
 donné une figure plus noble que celle
 des animaux. Les animaux regardent
 la terre , mais les yeux de l'homme
 tendent naturellement au Ciel.

Os hominum sublime dedit , coelumque
 tueri

Iussit & erectos ad sidera tollere vultus.

(*Ovid. Metam. lib. 1.*)

XVIII.

Bref ce qui est , qui fut & qui peut être
 En terre , en mer , au plus caché des cieux ;
 Si-tôt que Dieu l'a voulu pour le mieux
 Tout aussi-tôt il a reçu son être.

*Ce qui est en terre , en mer , au plus
 caché des cieux.* Il semble que ce soit
 ici

ici une énumération parfaite des merveilles de la création. Toutes ces merveilles ont fort exercé les Philosophes anciens & modernes : une seule semble échappée à leur pénétration & à leurs recherches : ce sont ces eaux que l'Écriture dit être comme suspendues au-dessus du Firmament. Dieu fit le Firmament, dit Moïse, & il sépara les eaux qui sont sous le Firmament de celles qui étoient au-dessus. (*Genes. 1. 7.*) Il y a donc des eaux au-dessus des cieux. Dieu l'a dit, il ne nous est pas permis d'en douter. Mais à quel usage sont-elles destinées ? C'est ce que nous ignorons, parce qu'il ne nous l'a pas révélé. Il nous sera toujours glorieux de croire tout ce qu'il nous a dit ; & jamais il ne nous sera honteux de ne pas comprendre tout ce qu'il a fait.

XIX.

Ne va suivant le troupeau d'Epicure ,
 Troupeau vilain qui blasphème en tout lieu ;
 Et mécréant , ne connoît autre Dieu
 Que le fatal ordre de la Nature.

*Ne connoît autre Dieu que le fatal
 ordre de la Nature. Quelle absurdité !*

Comme si cet ordre de la Nature, aussi parfait qu'il est, avoit pû se faire lui-même. S'il ne s'est pas fait, il a donc un Auteur ? S'il a un Auteur, il en est donc distingué ? Par conséquent la Nature & son ordre reconnoissent au-dessus d'eux un Principe distingué d'eux-mêmes ; & ce Principe , c'est Dieu.

X X.

Et cependant il se vautre & patrouille
 Dans un borbier puant de tous côtés,
 Et du limon des sales voluptés
 Il se repaît comme une orde grenouille.

Il se vautre & patrouille dans un borbier. Notre Auteur suit ici l'idée commune qu'on avoit alors, & que plusieurs ont encore d'Épicure. Ce Philosophe naquit à Gargettium, ville d'Attique, la troisième année de la CIX^e Olympiade. Il n'est pas celui des Philosophes qui a le mieux écrit de la Divinité, quoique Seneque, tout Stoïcien qu'il étoit, semble le justifier sur cet article. (*Lib. 4. de Beneficiis, cap. 19.*) Je cite Seneque plutôt qu'un autre, parce que ces Pharisiens du Pa-

ganisme ; c'est ainsi qu'on peut appeler les Stoïciens , n'oublièrent rien pour rendre odieux Epicure. Ils le firent passer pour un glouton , un impudique , un Sardanapale. C'est peut-être ce qui a donné lieu à l'idée désavantageuse qu'on a de ce Philosophe. Je ne prétends pas le corriger : les sçavans Blondel , Gassendi & Palingenius ont entrepris son apologie. Je souhaite pour l'honneur de la Philosophie qu'ils aient réussi. Ce qu'il y a de certain , c'est qu'il a fait des Livres sur la sobriété & la continence ; mais personne n'ignore qu'il y a une grande différence entre écrire & faire. Bayle l'admet en bonne part cette différence lorsqu'il parle d'Epicure. On ne peut, dit-il , dire assez de bien de l'honnêteté de ses mœurs , ni assez de mal de ses sentimens sur la Religion. Une infinité de gens sont orthodoxes & vivent mal.

Ovide quelquefois est Senèque en discours ,
Senèque dans ses mœurs est souvent un Ovide.

(*Racine , Poème de la Religion.*)

XXI.

Heureux qui met en Dieu son espérance
Et qui l'invoque en sa prospérité,
Autant ou plus qu'en son adversité
Et ne se fie en humaine assurance.

Et qui l'invoque en sa prospérité. Que l'homme implore le secours du ciel dans l'adversité, rien n'est plus naturel ni plus commun. Mais qu'on se mette en garde contre la prospérité, qu'on demande à Dieu d'être délivré de ses dangers, c'est être plus avancé dans les voies de la vertu que dans celles de la fortune. Combien d'Empires ne doivent leur décadence qu'à leur prospérité & à leur grandeur?

XXII.

Voudrais-tu bien mettre espérance sûre
En ce qui est imbécile ou mortel ?
Le plus grand Roy du monde n'est que tel
Et a besoin plus que toi qu'on l'assure.

Le plus grand Roy du monde n'est que tel. C'est ce qui faisoit dire au Roy Prophete : Gardez - vous bien mon

ame de mettre votre confiance dans les Princes, & dans les enfans des hommes, d'où ne peut venir le salut, ni pour eux ni pour les autres. Et pourquoi ne peuvent-ils se sauver ni sauver les autres? David en donne aussitôt la raison : c'est qu'ils sont mortels. (*Psf.* 145.) Pensée du Prophete Roy que le pere de la Poësie François avoit sans doute en vûe lorsqu'il a dit :

En vain pour satisfaire à nos lâches envies,
Nous passons près des Rois tout le tems de
nos vies,

A souffrir des affronts, à ployer les genoux
Ce qu'ils peuvent n'est rien, ils sont ce que
nous sommes

Véritablement hommes
Et meurent comme nous.

XXIII.

De l'homme droit Dieu est la sauvegarde
Lorsque de tous il est abandonné ;
C'est lorsque moins il se trouve étonné
Car il sait bien que Dieu lors plus le garde.

De l'homme droit Dieu est la sauvegarde. Dans la société un homme droit

12 LES QUATRAINS

est une perle précieuse. Dire qu'un homme est droit, c'est dire qu'il a de l'équité, de la probité, du désintéressement, de la candeur, de la bonne foi ; en un mot, c'est faire le plus parfait éloge.

Dans l'ordre de la grace un homme droit, c'est un homme selon le cœur de Dieu. Or quel droit n'a pas un tel homme sur la *sauvegarde* de celui qui lui a fait ce présent. Le Roy Prophete ose assurer que le salut même n'est promis qu'à cette droiture de cœur. (*Psf. 7. 11.*)

XXIV.

Les biens du corps & ceux de la fortune
Ne sont pas biens, à parler proprement,
Ils sont sujets au moindre changement ;
Mais la vertu demeure toujours une.

Les biens du corps & ceux de la fortune ne sont pas biens ; au contraire, si on les compare avec les biens de l'âme, ne sont-ce pas de véritables maux ? Non-seulement ils sont de grands obstacles au vrai bien qui est le salut ; mais outre cela, ils sont sujets à changer & à finir.

XXV.

**Vertu qui gît entre les deux extrêmes
Entre le plus & le moins qu'il ne faut ,
N'excede en rien & rien ne lui défaut ,
D'autrui n'emprunte , & suffit à soi-même.**

Vertu qui gît entre les deux extrêmes.
C'est un sentiment dont tous les Philosophes conviennent que la vertu morale consiste dans le milieu ; c'est-à-dire , entre les deux vices opposés , dont l'un pèche par excès & l'autre par défaut. Ainsi la libéralité tient le milieu entre la prodigalité & l'avarice ; la force entre la témérité & la lâcheté ; l'amitié entre la flatterie & la haine. Ils en exceptent cependant la justice , parce qu'elle n'a point d'excès qui lui soit contraire ; car si elle fait plus de bien qu'il n'est dû , alors elle ne fait point de tort à celui à qui elle le fait ; & si elle fait plus de mal , elle ne pèche point par excès , mais par défaut de justice.



XXVI.

Qui te pourroit y vertu, voir toute nue
 O qu'ardemment de toi seroit épris,
 Puisqu'en tout temps les plus rares esprits
 T'ont fait l'amour à travers d'une nue.

T'ont fait l'amour à travers d'une nue.
 Il n'est pas même jusques dans ces
 lieux d'où on la bannit comme une
 fâcheuse & une importune, où elle ne
 reçoit ses droits. Que j'aime à lire à
 la tête d'une Pièce de Théâtre :

O vertu charmante
 Votre empire est doux
 Avec vous tout nous contente,
 On n'est point heureux sans vous.

XXVII.

Le sage Fils est du Pere la joie.
 Or si tu veux ce sage Fils avoir
 Dresse-le jeune au chemin du devoir ;
 Mais ton exemple est la plus courte voie.

Ton exemple est la plus courte voie.
 Ce précepte est tiré mot pour mot
 de

de Senèque , la voie des préceptes , dit-il , est toujours longue , celle de l'exemple est toujours plus courte , *Longum est iter per præcepta , brevius per exempla*. C'est souvent même à l'exemple qu'on est redevable des actions qui font le plus d'honneur. On a loué Charles IX. d'avoir donné la place de Grand Aumônier à Amyot son Précepteur : mais ce Prince ne s'est-il pas fait gloire lui-même de copier l'exemple de Charles-Quint qui avoit fait Pape son Précepteur Adrien.

XXVIII.

Si tu es né d'un sage pere ,
Que ne suis-tu le chemin ja battu ?
S'il n'est pas tel , que ne t'efforces-tu
En bienfaisance couvrir ce vitupere

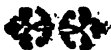
Que ne t'efforces-tu en bienfaisance couvrir ce vitupere. C'est à quoi on pense le moins. On sçait bien tirer vanité des grandes parties de ses ayeux , mais si la perspective n'est pas avantageuse , pense-t-on toujours à la couvrir par de belles actions. Un Pere est toujours prêt à couvrir les défauts de

son fils ; mais il faut presque remonter
aux Sems & aux Japhets pour trou-
ver des fils qui jettent leurs manteaux
sur la nudité de leur Pere. (*Genes-*
9. 29.)

XXIX.

Ce n'est pas peu naissant de tige illustre
Être éclairé par ses antecesseurs :
Mais c'est bien plus luire à ses successeurs ,
Que des ayeux seulement prendre lustre..

*Mais c'est bien plus luire à ses suc-
cesseurs. En effet , naître de soi-même
est bien plus glorieux que naître de
ses Peres, Ce n'est pas un salon rempli
de bustes antiques & de portraits en-
fumés qui fait le noble , c'est le cœur ,
c'est la vertu. La noblesse jointe à la
vertu sert à relever l'éclat de celle-ci :
mais le simple Noble sans mérite est
infinitement plus méprisable que le plus
roturier de l'univers.*



X X X.

Jusqu'au cercueil, mon fils, veuilles apprendre,
 Et tiens perdu le jour qui s'est passé,
 Si tu n'y as quelque chose amassé
 Pour plus sçavant & plus sage te rendre.

Jusqu'au cercueil veuilles apprendre.
 Un sage ancien (Caton le Censeur)
 se reprochoit trois choses à la mort :
 d'être allé par eau lorsqu'il pouvoit
 aller sur terre, d'avoir quelquefois confié son secret à des femmes, & d'avoir passé des jours sans rien apprendre.

X X X I.

Le voyageur qui hors du chemin erre
 Et égaré se perd dedans les bois,
 Au droit chemin remettre tu le dois,
 Et s'il est chu le relever de terre.

Au droit chemin remettre tu le dois.
 Cet avis ne doit pas s'entendre à la lettre. Enseigner le chemin à tout homme égaré ; prêter la main au plus étranger pour le relever quand il est tombé ; ce sont des devoirs naturels

dont personne ne se dispense. Notre Auteur veut donc parler ici des conseils charitables que nous devons donner à notre prochain lorsqu'il est tombé dans quelque égarement. Dieu a ordonné à chacun de nous, dit le Sage, d'avoir soin de son prochain. (*Eccli.* 17. 12.) Nous devons donc le rappeler à la vertu par nos conseils & notre exemple : nous sommes comptables à Dieu de ses chutes.

K X X I I.

Aime l'honneur plus que ta propre vie
J'entens l'honneur qui consiste au devoir,
Que rendre on doit, selon l'humain pouvoir
A Dieu, au Roy, aux Loix, à la Patrie.

Aime l'honneur. L'honneur est une religion humaine, où s'exerce, pour ainsi dire, un culte de latrie, par la jalousie naturelle qu'ont tous les hommes de paroître parfaits, & être honorés de leurs semblables. L'honneur est une vie civile, à laquelle on sacrifie souvent la vie naturelle. Sans lui on est à charge à soi-même, & chaque regard des autres est un reproche.

Mais en quoi consiste le véritable

honneur ? Notre Auteur l'explique admirablement en deux vers :

au devoir

Que rendre on doit selon l'humain pouvoir
A Dieu , au Roy , aux Loix , à la Patrie.

XXXIII.

Ce que tu peux maintenant ne diffère
Au lendemain , comme le paresseux ;
Et garde aussi que tu ne sois de ceux
Qui par autrui font ce qu'ils pourroient faire.

*Ce que tu peux maintenant ne diffère
au lendemain. Jugeons-en par la seule
nature du délai. Les plus grands pro-
jets ne lui doivent-ils pas leur déca-
dence ? Il ne nous flatte que pour nous
tromper.*

Demain , demain, dit-on , doit combler tous
nos vœux

Demain vient & nous laisse encore plus mal-
heureux.

Mais si nos affaires temporelles souf-
frent souvent de nos délais , quel plus
grand danger ne courent pas , en dif-

30 LES QUATRAINS
férant, celles de notre salut ? Ne différez pas, dit le Sage, de vous convertir au Seigneur ; ne remettez pas de jour en jour, car sa colère éclatera tout d'un coup. (*Eccli.* 5. 8. 9.) Jésus-Christ ne nous avertit-il pas lui-même qu'il viendra comme un voleur ? (*Apoc.* 3. 3.)

XXXIV.

Hante les bons, des méchans ne t'acointe,
Et même ment en la jeune saison,
Que l'appetit pour forcer la raison
Arme nos sens d'une brutale pointe.

Hante les bons, des méchans ne t'acointe. Celui qui se joint aux superbes, dit le Sage, deviendra superbe. (*Eccli.* 13. 1.) Parce que les méchans prennent avantage des forces que nous perdons contr'eux pour nous attirer dans leurs pièges ; pièges si certainement dangereux, qu'il est difficile de les éviter ; pièges si souvent victorieux des plus puissans attraits de la vertu, que nous faisons plus de mal en nous séparant de la compagnie des bons que nous ne pouvons même en éviter dans la compagnie des méchans.

X X X V.

Quand au chemin fourchu de ces deux Dames
Tu te verras (comme Alcide lemond)
Suis celle-là qui par un âpre mont,
Te guide au ciel, loin des plaisirs infames.

Suis celle-là qui par un âpre mont te guide au ciel. Je ne vois point dans la vie d'Alcide, c'est-à-dire d'Hercule, de chemin fourchu où il ait été arrêté pour choisir entre le bien & le mal. Cependant c'est l'idée commune qu'au sortir de l'enfance ce Héros fut invité à faire ce choix. A l'égard de l'âpre mont qui guide au ciel, c'est la porte étroite, le chemin difficile & fâcheux dont il est parlé dans le Sermon de Jesus-Christ sur la Montagne. Entrez, dit-il, par la porte étroite, parce que la porte de la perdition est large, le chemin qui y conduit est spacieux, & il est suivi par le grand nombre, (*Math. 7. 13. 14.*)



XXXVI.

Ne mets ton pied autravers de la voie
Du pauvre aveugle ; & d'un piquant propos
De l'homme mort ne trouble le repos ;
Et du malheur d'autrui ne fait ta joie.

De l'homme mort ne trouble le repos.
Il semble que le Sage (*Eccli. 11. 30.*)
qui ordonne de différer l'éloge des
hommes après leur mort , parce qu'a-
lors ils ne sont plus susceptibles de va-
nité , pourroit permettre de les blâ-
mer alors , par la même raison qu'ils
sont incapables de ressentiment. Ce-
pendant c'est un principe assez reçu ,
qu'il ne faut point remuer les cendres
des morts ; c'est-à-dire , mal parler
d'eux. On en apporte deux raisons as-
sez solides. La première est qu'il y a de
la lâcheté à attaquer des gens qui sont
hors d'état de se défendre. La seconde,
qu'étant peut-être morts en état de
grace , ils nous sont toujours unis par
les liens de la charité,

XXXVII.

En ton parler sois toujours véritable,
Soit qu'il te faille en témoignage ouir;
Soit que par fois tu veuilles réjouir
D'un gai propos tes hôtes à la table.

Soit que par fois tu veuilles réjouir tes hôtes. On compte pour rien ces mensonges badins, ces fictions réjouissantes qui font l'agrément des Sociétés. Mais qu'il est à craindre que ces défauts qu'on regarde comme légers ne deviennent considérables ! Plusieurs gouttes d'eau font échouer un vaisseau. Plusieurs grains de zizanie suffoquent le bon grain : & si nous nous calmons à la vue de leur légèreté, tremblons, tremblons à la vue de leur nombre.

XXXVIII.

La vérité d'un cube droit se forme ;
Cube contraire au léger mouvement ;
Son plan quarré jamais ne se dément
Et en tous sens a toujours même forme.

La vérité d'un cube droit se forme.
Personne n'ignore le fameux problème

que les Gardes du corps de Darius agitérent entr'eux pendant le sommeil de leur maître. Il s'agissoit de décider quelle étoit sur la terre la plus forte puissance, du vin, d'un Roy, de la femme ou de la vérité : & comme ils prévoyoiént que les avis seroient partagés, ils convinrent tous de s'en rapporter au jugement du Prince. Le premier qui parla donna la préférence au vin, le suivant aux Rois & le troisiéme aux femmes. Mais quelqu'immense que semble leur pouvoir, ajouta-t-il, il doit céder à celui de la vérité. Le vin fait perdre la raison, & met l'homme au niveau de la bête. Un Roy peut être injuste, & d'autant plus injuste, qu'il est facile de l'être impunément. Les femmes ont un grand pouvoir, mais elles ne tirent leur puissance que de la foiblesse des hommes. Mais aucune de ces ombres ne ternit la gloire de la vérité. Elle est toujours la même ; elle ne change point, elle ne varie point ; plus elle vieillit, plus elle est forte ; elle passe d'âge en âge, & fait la gloire de tous les siècles. Telle fut la solution du problème, & elle fut approuvée du Roy & de

DE PIBRAC. 33
toute sa suite. (3. Esdras, chap. 3. &
4)

XXXIX.

L'oïseleur cait se fert du doux ramage
Des oifillons & contrefait leur chant.
Ainsi, pour mieux décevoir, le méchant
Des gens de bien imite le langage.

L'oïseleur se fert du doux ramage des oifillons. Personne n'ignore une certaine recreation champêtre, dans laquelle on contrefait la chouette, pour attirer les oiseaux & les prendre à la glue. Ainsi se comportent les méchans pour tromper les bons. Comme leur langage n'est pas séduisant par lui-même, ils empruntent celui des forts pour corrompre les foibles. Usurpation bien glorieuse à la vertu, mais dont elle est souvent elle-même la victime.

XL.

Ce qu'en secret on te dit ne révèle ;
Des faits d'autrui ne sois point enquerant ;
Le curieux volontiers toujours ment ;
L'autre mérite être dit infidèle.

Ce qu'en secret on te dit ne révèle. En

effet, le secret est quelque chose de si sacré, que le mot de sacré & celui de secret se prennent souvent l'un pour l'autre. (*Tob. 12. 16.*) Pierre III. Roy d'Arragon avoit coutume de dire : Si ma chemise sçavoit mon secret je la brûleroï. On ne peut trop recommander le secret à la jeunesse, sur-tout aux jeunes Princes, parce qu'étant nés pour les grands desseins, il faut pour leur exécution un secret impénétrable. On pourroit leur proposer là-dessus l'exemple du jeune Papirius, dont je ne rapporterai pas l'histoire, parce que quelques Dames ne la trouveroient peut-être pas aussi belle que l'antiquité l'a toujours trouvée.

X L I.

Fais poids égal & loyale mesure,
Quand tu devrois de nul être apperçu ;
Mais le plaisir que tu auras reçu ,
Rends-le toujours avecque quelque usure.

Le plaisir que tu auras reçu rends-le avec usure. Ne rendre précisément que le bien que l'on a reçu, ce n'est qu'un acte de justice ; mais le rendre avec

usure, rendre au-delà de ce qu'on a reçu ; c'est en cela que consiste la reconnaissance. Voilà l'usure permise dans le commerce de la vie ; c'est ce qu'on appelle acquitter les dettes du cœur.

X L I I.

Garde soigneux le dépôt à toute heure ;
Et quand on veut de toi le recouvrer ,
Ne va subtil des moyens controuver
Dans un Palais , afin qu'il te demeure.

Garde le dépôt & ne va des moyens controuver, afin qu'il te demeure. Je ne pense pas qu'il soit nécessaire d'expliquer la lettre de cette maxime. Dire : Ne retiens point un dépôt, c'est dire : Ne retiens point le bien d'autrui. Mais il y a une autre espèce de dépôt dont on n'est que trop souvent , & sans aucun scrupule, gardien infidèle : c'est le dépôt de la Foi confié à tout Chrétien : c'est le dépôt de l'Evangile confié à ses Ministres : c'est le dépôt de la Justice confié aux Juges de la terre ; c'est le dépôt de la vérité confié à tout homme qui la connoît. Ce sont des talens

que Dieu a mis en nous, & dont il nous demandera compte. *Nulle subtilité de Palais* ne nous exemptera de le lui rendre.

XLIII.

L'homme de sang te soit toujours en haine ;
Hue sur lui, comme fait le Berger
Numidien sur le Tigre léger
Qui voit de loin ensanglanter la plaine.

L'homme de sang te soit toujours en haine. Ce précepte semble inutile : il n'y a point d'homme qui n'ait naturellement en horreur les hommes de sang. On peut même dire que la sainte parole se vérifie tous les jours à leur égard : Qui frappe par l'épée, périra par l'épée. (*Math. 26. 52.*) De tous les Tyrans dont parle l'Histoire à peine en est-il un seul qui n'ait fini misérablement. Mais ce terme odieux d'homme de sang ne comprend-il que les tyrans, les assassins, les meurtriers ? Combien de sangsues engraisées du sang du peuple, méritent avec raison le même titre ?

XLIV.

Ce n'est pas tout ne faire à nul outrage,
Il faut de plus s'opposer à l'effort
Du malheureux qui pourchasse la mort
De son prochain, ou qui lui fait dommage.

Il faut de plus s'opposer à l'effort, &c.
Cela est vrai, pourvû qu'on se tienne
dans les bornes d'une juste défense.
Jusques-là il est permis & même ordonné de prendre en main la défense de son frere. Le reste doit être abandonné aux soins du Prince, & de ceux qui sous son autorité exercent le pouvoir du glaive qui lui a été confié. Il y a même des Compagnies établies pour défendre le bon droit des particuliers, & la Société en tire trop d'avantage pour ne pas s'en féliciter. Mais je ne puis refuser mon admiration à l'avis qu'un de ces Patrons de la cause publique donne à ses Confreres (*Quintil. lib. 12. Rhetoric. cap. 71.*) Il est juste, dit-il, que ceux qui ne sont pas riches tirent quelque avantage de leurs discours & de leurs écrits; mais qu'ils gardent toujours les mesures convena-

bles, en observant de qui, combien & jusqu'à quel temps ils recevront. De qui? du riche, & non pas du pauvre. Combien? des sommes raisonnables & non pas outrées. *Jusqu'à quel temps?* Jusqu'à ce qu'ils aient acquis un bien qui leur donne l'honnête nécessaire, cessant après cela de rien recevoir. O qu'il seroit à souhaiter que ces maximes du vieux temps revécussent autant de nos jours qu'y revivent en gloire ceux qui les ont écrit!

X L V.

Qui a desir d'exploiter sa prouesse,
Dompté son ire, & son ventre, & ce feu
Qui dans nos cœurs s'allume peu à peu,
Soufflé du vent d'erreur & de paresse.

Ce feu qui s'allume au vent de l'erreur & de la paresse, c'est la concupiscence. On croit qu'il est permis de suivre ses desirs, quand ils ne sont pas absolument déréglés, on se trompe : pour triompher des grandes passions, il faut vaincre les foibles. La paresse les fait souvent naître en nous ces passions violentes. Le seul moyen de les vaincre est

est donc d'être toujours occupé. Toute notre vie est un vaisseau, elle a besoin de charge pour résister aux tempêtes.

XLVI.

Vaincre soi-même est la grande victoire;
Chacun chez soi loge ses ennemis,
Qui par l'effort de la raison soumis,
Ouvrent l'entrée à l'éternelle gloire.

Vaincre soi-même est la grande victoire. Un Ancien a dit (Cicéron, *pro Marc. Marcel.*) que se vaincre soi-même ce n'est pas seulement ressembler aux Grands Hommes, mais à Dieu même. Or si un Payen avoit une si haute idée de cette victoire, que ne doit pas faire pour la remporter un Chrétien, dont la récompense est aussi durable que celle de ce Payen étoit passagère !

XLVII.

Si ton ami t'a porté quelque offense,
Ne va soudain contre lui t'irriter ;
Ains doucement pour ne le dépiter,
Fais-lui ta plainte & reçois sa défense.

Fais-lui ta plainte & reçois sa défense.

Dieu seul pourra nous condamner sans nous entendre, parce que connoissant le fonds des cœurs, il connoît les motifs de nos actions. Il est même inutile, dit le Sage, que nous nous justifions devant lui (*Eccli. 7. 8.*) mais il n'en est pas ainsi de l'homme, comme l'erreur est son partage, il faut qu'il écoute toujours avant de juger.

XLVIII.

L'homme est fautif, nul vivant ne peut dire
N'avoir failli, ès hommes plus parfaits,
Examinant & leurs dits & leurs faits,
Tu trouveras, si tu veux, à redire.

Nul vivant ne peut dire n'avoir failli.
C'est ce que nous déclare celui-là même qui reposa dans le sein de Jésus-Christ. Si nous disons, dit-il, que nous sommes sans péché, nous nous trompons. (*1. joan. 1. 8.*) La charité est grande dans les uns & moins grande dans les autres. Mais personne ne la possède sur la terre dans sa plénitude & dans sa perfection. Autant donc qu'elle peut être augmentée, autant celui à qui manque cet accroissement est défectueux.

XLIX.

Voi l'hypocrite avec sa triste mine ,
 Tu le prendrois pour l'ainé des Catons ;
 Et cependant toute nuit à tâtons ,
 Il court, il va pour tromper sa voisine.

Voi l'hypocrite avec sa triste mine. Le propre de l'hypocrisie est de paroître en faisant le bien devant les hommes, & de s'égayer en faisant le mal à tâtons, c'est-à-dire, en secret. La vraie vertu au contraire, montre un air content dans la pratique du bien, & gémit en secret sur ses imperfections. C'est donc avec raison que Jesus-Christ compare les hypocrites à des sépulcres blanchis au-dehors : Ils paroissent beaux aux yeux des hommes, mais au-dedans ce n'est qu'infection & pourriture. (*Matth. 23. 27.*)

Tu le prendrois pour l'ainé des Catons. L'Histoire fait sur-tout mention de quatre Catons. Le premier est Caton l'ancien, surnommé le Censeur à cause de la sévérité avec laquelle il exerça la Censure. Le second, qui étoit son fils, servit sous Paul Emile dans la guerre

44 LES QUATRAINS

de Macedoine, & y donna des marques de bravoure, qui méritèrent que ce Général lui fit épouser sa fille. Le troisième est Caton d'Utique, ainsi nommé de la ville d'Utique en Afrique, où il se tua, pour ne pas tomber entre les mains de César, peu de temps après la bataille de Pharsale. Il étoit arrière petit-fils de Caton l'ancien; & dès l'âge le plus tendre, il avoit tant d'amour pour la République, que n'ayant encore que quatorze ans il demanda une épée pour tuer le Tyran Sylla. Le quatrième Caton étoit d'une autre Famille & vivoit vers l'an 700 de Rome. Il étoit Poëte, & nous a laissé plusieurs Ouvrages, entre lesquels il ne faut pas compter les Distiques qu'on nomme communément de Caton, & que les judicieux Critiques attribuent à quelque Chrétien.

L.

Cacher son vice est une peine extrême,
Et peine en vain : fais ce que tu voudras,
A toi au moins cacher tu ne pourras ;
Car nul ne peut se cacher à soi-même.

Cacher son vice est une peine extrême ;

Ô peine en vain. O triste état que celui d'une conscience criminelle ! Vous seules pourriez le peindre , victimes encore vivantes de vos remords. La pauvreté , la maladie , l'exil , sont-ils plus insupportables ? La distance des lieux , la différence des temps , la diversité des occupations font de foibles secours contre cette gêne.

L'esclave de l'homme peut recouvrer sa liberté par la fuite , mais l'esclave du péché traîne par tout sa chaîne. En vain sa conscience veut-elle se voiler , elle est toujours nue à ses yeux. C'est un tribunal , & le plus grand des tribunaux , dit un Ancien (*Cicéron , Tuscul. 11. 26.*) où l'ame se juge elle-même , où la mémoire est son témoin , la raison son juge , & la crainte son bourreau. C'est un livre où toute la vie est écrite , où le passé se voit avec honte , le présent avec inquiétude , le futur avec tremblement. C'est cet abîme dont parle le Roy Prophete (*Psal. 41. 8.*) qui conduit dans un autre abîme , en passant du jugement des autres au jugement de soi-même , & du jugement de soi-même à la crainte des jugemens de Dieu. En un mot , c'est une image

46 LES QUATRAINS
anticipée de la réprobation éternelle.

L I.

Aye de toi plus que des autres honte,
Nul plus que toi par toi n'est offensé;
Tu dois premier, si bien y as pensé,
Rendre de toi à toi-même le compte.

Aye de toi plus que des autres honte.
C'est-là une de ces maximes qu'on devroit voir par-tout écrite en lettres d'or. Qui n'en connoît pas la pratique, bien-loin d'être chrétien, ne peut pas même se piquer d'être honnête homme. Il n'y a que la crainte de Dieu occasionnée par la honte salutaire de nous-mêmes, qui dans les occasions délicates, puisse nous rendre vraiment gens de bien.

L I I.

Ne te suffit être bon d'apparence,
Mais bien de l'être à preuve & par effet,
Contre un faux bruit que le vulgaire fait,
Il n'est rempart tel que la conscience.

Il n'est rempart tel que la conscience.

qui malgré les faux bruits, ne se reproche rien à elle-même. En effet, si la peinture que nous avons faite il n'y a qu'un moment de la mauvaise conscience n'est que trop vraie, quels ne doivent pas être les avantages de la bonne. Saint Paul l'appelle la gloire. (2. Cor. 1. 12.) Mais ne pouvons-nous pas avancer plus que lui, en disant que c'est la seule félicité temporelle, puisque sans elle il est impossible d'être heureux sur la terre.

LIII.

A l'indigent montre-toi secourable,
Lui faisant part de tes biens à foison ;
Car Dieu bénit & accroît la maison
Qui a pitié du pauvre misérable.

Dieu bénit & accroît la maison qui a pitié du pauvre misérable. Un saint Roy nous en assure en des termes bien consolans. J'ai été jeune, dit-il, & je suis maintenant vieux : mais je n'ai point vu encore que le juste ait été abandonné, ni que sa race ait été réduite à mandier son pain, (Ps. 36. 26.) parce que Dieu étant fidèle à accom-

48 LES QUATRAINS

plir ses promesses, il bénit les travaux de ceux qui observent ses préceptes. Non pas qu'il n'y ait quelquefois quelques justes malheureux. L'exemple du Lazare dont Jésus-Christ parle (quand même on regarderoit cette histoire comme une parabole) fait voir qu'il y en a. Mais il suffit pour justifier la lettre, que David parle seulement ici de ce qu'il a vû, & de ce qu'on voyoit plus ordinairement de son temps. D'ailleurs, il est très-vrai en un sens que les justes ne sont point abandonnés, parce que lors même qu'ils le paroissent, ils ont au fond de leur cœur le Seigneur qui les soutient d'une manière toute divine : ce qui leur donne des richesses, sinon temporelles, au moins spirituelles & conformes à la dignité d'enfans de Dieu qu'ils portent en eux-mêmes.

L I V.

L'as ! que te sert tant d'or dedans la bourse ,
 Au cabinet maint riche vêtement ,
 Dans les greniers tant d'orge & de froment
 Et de bon vin dans la cave une source ?

L V.

Si cependant le pauvre nud frissonne :
Devant ton huis , & languissant de faim ,
Pour tout enfin n'a qu'un morceau de pain ;
On s'en rira sans que rien on lui donne.

*Si cependant le pauvre nud frissonne
devant ton huis.* Qui ne voit que c'est
ici une copie de ce terrible tableau où
le mauvais riche & le Lazare sont re-
présentés. Il y avoit un homme riche ,
dit l'Evangile , qui étoit vêtu de pour-
pre & de lin , & qui se traitoit magni-
fiquement tous les jours. A sa porte
étoit un pauvre appelé Lazare , tout
couvert d'ulcères , qui eût bien voulu
se rassasier des miettes qui tomboient
de la table du riche , mais personne ne
lui en donnoit. (*Luc, 16. 20. & seq.*)
Il est vrai , comme nous venons de re-
marquer , qu'on regarde communé-
ment cette histoire comme un apo-
logue , quoiqu'il ne soit pas vraisembla-
ble qu'un nom réel tel que celui de
Lazare ait été employé pour compo-
ser une fiction. Mais supposons que
c'en soit une , combien , à la honte de

l'humanité, n'est-elle pas souvent réalisée? Rien n'est plus commun, rien n'est plus déplorable que de voir tant de riches impitoyables, & sous leurs yeux tant de pauvres dignes de pitié. Cependant, que les riches ne s'y trompent pas; ils ne sont pas tant faits pour les pauvres, que les pauvres sont faits pour eux; parce que l'aumône est plus profitable à celui qui la fait, qu'à celui qui la reçoit; parce que Dieu, l'abondance même, peut bien quand il voudra secourir par lui-même le pauvre & l'affligé; il n'a pas besoin pour cela du secours du riche.

LVI.

As-tu, cruel, le cœur de telle sorte,
De mépriser le pauvre infortuné,
Qui comme toi est en ce monde né,
Et comme toi de Dieu l'image porte.

Qui comme toi est en ce monde né.
Quelque riches, quelque illustres, quelque distingués que soient les hommes, soit par la naissance, soit par la fortune, les Davids n'ont-ils pas commencé comme les Jobs; & si celui-ci re-

connoît qu'il est entré nud sur la terre, celui-là ne se souvient-il pas de sa première pauvreté dans sa plus grande abondance ? Qu'est-ce donc qui distingue les riches d'avec les pauvres ? sinon l'héritage de quelques biens casuels, la possession de quelques Domaines changeans ; l'élevation à de vains honneurs : élévation qui vient ou de la naissance, ou du mérite, ou de la fortune. Si elle vient de la naissance, n'est-ce pas un caprice de nature ? Le riche & le pauvre ne sont-ils pas faits du même limon ? La même terre les porte, ils rentrent dans la même terre. Si c'est une récompense du mérite ; celui qui a reçu dix talens & celui qui n'en a reçu que deux, ne sont-ils pas les enfans du même Pere de Famille. Enfin, si c'est un caprice de fortune, l'homme élevé par cette voie ne devoit-il pas plutôt rougir de ses prérogatives que des humiliations de son frere affligé ?

Mais non-seulement les pauvres sont nos semblables, mais nous pouvons encore devenir pauvres comme eux. Il n'est pas nécessaire d'interroger les histoires pour apprendre d'elles les éclatantes décadences. Notre siècle,

notre vie, un lustre, une année ne nous en fournit que trop. Combien d'hommes élevés sont tombés dans le néant ? Combien la roue capricieuse d'un jeu ruineux en a-t-elle précipité dans la poussière ? Combien la sensualité en a-t-elle réduit à mendier leur pain ? Combien la volupté a-t-elle fait de malheureux ? Combien se sont souvent dit : J'ai des fonds pour plusieurs années qui se sont vû survivre à leurs possessions ? Combien de possesseurs usant sagement du patrimoine de leurs peres, se sont vû contraints de recourir au patrimoine des pauvres ? Combien de la médiocrité ont passé à l'indigence ? Nous les voyons tous les jours, que dis-je, nous n'osons pas même les regarder ces riches devenus pauvres ; parce qu'étant encore d'orgueilleuses victimes de leur pudeur, il semble que nous augmentions leur misère en nous y montrant sensibles.



LVII.

Le malheur est commun à tous les hommes,
Et même aux Princes & aux Rois :

Le sage seul est exempt de ces loix ;
Mais où est-il ? Las ! au siècle où nous sommes.

Le malheur est commun à tous les hommes, & même aux Rois. Tous les maux sont le prix du péché. Tous les hommes, les Rois comme les sujets sont pécheurs : faut-il donc s'étonner qu'ils soient sujets aux chagrins & aux malheurs ? On peut même ajouter que les chagrins des Princes sont plus amers, parce que se regardant comme des Divinités sur la terre, les moindres contradictions sont des crimes qui les offensent.

LVIII.

Le sage est libre enfermé de cent chaînes,
Il est seul riche, & jamais étranger ;
Seul assuré au milieu du danger,
Et le vrai Roy de fortunes humaines.

Le sage est libre enfermé de cent chaî-

nes. Car quelle est la plus dure captivité de l'homme, sinon l'empire des passions, desquelles le sage n'est sage qu'autant qu'il est victorieux ? Mais outre la servitude des passions, il y a encore celle du péché. Etrange & affreuse condition ! Souvent les hommes, lorsqu'ils sont assujettis à de méchans maîtres, ne pouvant pas devenir libres, cherchent au moins à changer de maître pour être moins misérables. Mais que peut faire un esclave du péché ? A qui s'adressera-t-il pour changer de condition ? Où ira-t-il pour se délivrer de la servitude ? Il n'y a qu'un seul refuge pour lui, c'est Jésus-Christ. C'est à lui comme à son Libérateur qu'il faut qu'il s'adresse pour être délivré. C'est au prix même de son sang qu'il doit avoir recours pour pouvoir être racheté. Ce n'est qu'alors, dit l'Evangile, qu'il pourra se regarder comme étant vraiment libre. (*Joan. 8. 36.*)



LIX.

Le menacer du Tyran ne l'étonne ,
Plus se roïdit , quand plus est agité ;
Il connoît seul ce qu'il a mérité
Et ne l'attend hors de soi de personne.

Ce Quatrain est une suite du précédent. Si le sage est libre enfermé de cent chaînes ; il est toujours assuré au milieu du danger, les menaces des Tyrans ne l'étonneront pas. Bien plus le Roy Prophete (Ps. 1. 3.) le compare à un arbre planté au coulant d'un ruisseau, à qui les vents font pousser de plus profondes racines, & dont les feuilles sont toujours vertes.

LX.

Vertu & mœurs ne s'acquiert par l'étude
Ni par argent, ni par faveur des Rois,
Ni par un acte, ou par deux ou par trois ;
Ains par constance & par longue habitude.

Vertu ne s'acquiert ni par argent, ni par faveur. Car si elle pouvoit s'acquérir à ce prix, comme les impies mêmes ne peuvent lui refuser leur esti-

me, plus on feroit riche, plus on pourroit être vertueux. Cependant il n'est que trop vrai que les richesses, loin d'être le prix des vertus, payent au contraire l'impunité des défauts. Non pas que les biens de la terre ne puissent servir quelquefois à acquérir le Ciel. Les richesses de l'homme, dit le Sage, sont la rançon de son ame. (*Prov.* 13. 8.) Mais de quels biens veut-il parler? sinon des richesses bien employées, sinon des biens spirituels, qui le délivrant ou de l'esclavage du péché, ou des violences que peuvent lui faire les hommes pour le détourner de la voie de Dieu, l'élevent au-dessus de tous les biens & de tous les maux de ce monde.

L X I.

Qui lit beaucoup & jamais ne médite,
Semble à celui qui mange avidement,
Et de tous mets surcharge tellement
Son estomach que rien ne lui profite.

Jamais comparaison ne fut plus juste.
De même qu'il ne suffit pas de manger pour être nourri; mais qu'il faut

encore digérer : de même il ne suffit pas de lire pour être habile, il faut encore méditer sur ce qu'on a lû. La lecture est la nourriture de l'esprit, comme les mets sont celle du corps. Il ne s'agit donc pas de beaucoup lire pour être sçavant, mais de beaucoup réfléchir.

LXII.

Maint auroit pû par temps devenir sage,
 S'il n'eût pas crû l'être ja-tout-à-fait.
 Quel artisan fut onc maître parfait
 Du premier jour de son apprentissage?

Deux choses sont donc cause que nous ne devenons pas aussi parfaits que nous pourrions l'être. La première, c'est l'inconstance dans la pratique du bien. Il n'y a personne qui n'ait commencé à combattre en soi son défaut favori : mais persévère-t-on ? Tant s'en faut : comme on a commencé par caprice, on finit par ennui ; & de-là vient qu'on est toujours le même. Le second obstacle à la perfection, c'est la présomption. *Combien seroient devenus sages, s'ils n'avoient pas crû l'être.* Combien seroient devenus sçavans, s'ils s'étoient dit à

58 LES QUATRAINS
eux-mêmes que le plus sçavant est le
moins ignorant? Combien de Prin-
ces auroient étendu leur Empire, s'ils
ne l'avoient pas crû sans bornes.

LXIII.

Petits ruisseaux font de grosses rivières :
Qui bruit si haut à son commencement ,
N'a pas long cours , non plus que le torrent
Qui perd son cours ès proches fondrières.

*Qui bruit si haut à son commencement
n'a pas long cours.* Un Ancien a écrit
qu'il ne falloit pas que le commence-
ment d'un discours fût trop hardi. (*Ci-
cer. de Orat. n°. 124.*) Mais on peut
dire la même chose de tous les com-
mencemens. Il faut être, pour ainsi di-
re, en garde contre soi-même quand
on commence une affaire. La vivacité
fait souvent prendre les choses sur un
ton si haut, qu'il est difficile de le sou-
tenir, & qu'arrive-t-il, qu'au lieu que
le feu doit suivre la fumée, c'est la fu-
mée qui suit le feu?



L X I V.

Maudit celui qui fraude la semence
Ou qui retient le salaire promis
Au mercenaire, & qui de ses amis
Ne se souvient, sinon en leur présence.

Maudit celui qui retient le salaire.
L'Écriture en plusieurs endroits, dit en parlant des Évangélistes, que l'ouvrier est digne de récompense. Le peuple est obligé de donner à ceux qui les instruisent la subsistance qui leur est due à titre de justice : mais quelque abondante qu'elle soit, elle est infiniment inférieure aux services qui sont tous spirituels. Les Ministres d'un aussi grand Maître qu'est le Fils de Dieu, de qui ils attendent leur récompense, ne doivent considérer ce qui leur est offert que comme une aumône, ou une offrande faite à Dieu en leur personne. A plus forte raison ce pauvre ouvrier qui donne au riche son temps, ses forces, son industrie ; qui attend pour vivre le salaire du jour précédent, dont le pain est trempé de ses sueurs, dont la seule fin de son travail est un

falaire temporel. A plus forte raison dis-je, celui-là sera-t-il maudit de Dieu juste, qui aura commis l'injustice de retenir le falaire de l'ouvrier, injustice criante devant Dieu & devant les hommes.

L X V.

Ne te parjure en aucune manière ,
Et si tu es contraint de faire serment ,
Le ciel ne jure , ou l'homme , ou l'élément ,
Ains par le nom de la cause première.

Ceci n'est qu'un abrégé du précepte plus étendu que fait J C. sur la matière du serment. Vous avez appris, dit-il, qu'il a été dit aux anciens Juifs (*Exod. 20. 7*) vous ne vous parjurerez point; mais vous vous acquitterez envers le Seigneur des sermens que vous avez fait. Et moi je vous dis, que vous ne juriez en aucune sorte; ni par le ciel, parce que c'est le Trône de Dieu; ni par la terre, parce qu'elle est son marchepied; ni par Jérusalem, parce que c'est la ville du grand Roy; ni par votre tête, parce vous n'en êtes pas le maître; mais contentez-vous de dire: Cela est, ou cela n'est pas; car ce qui

est de plus ressent une foible cause ,
qui pour devenir meilleure , a besoin
de l'appui du jurement. (*Matth. 5.*
33. & seq.) D'où on peut voir com-
bien la Loi nouvelle est plus parfaite
que l'ancienne. Dans l'ancienne Loi
il n'étoit pas plus permis que dans la
nouvelle de se parjurer ; c'est-à-dire ,
de ne pas s'acquitter des sermens que
l'on avoit faits. Mais dans la nouvelle
aucune sorte de jurement n'est permi-
se. La Loi avoit ordonné par indul-
gence aux Juifs de ne jurer que par
le Seigneur : parce que de même qu'on
les détournoit d'immoler des victimes
aux faux Dieux en les engageant d'en
immoler au vrai Dieu ; aussi on leur
permettoit dans la même vûe de jurer
par son nom sacré , parce qu'il valoit
mieux qu'ils jurassent par le Dieu vi-
vant que par les Démons. Mais cette
permission , ainsi que toutes les licen-
ces , étant sortie de ses bornes , ils s'ac-
coutumèrent insensiblement de jurer
par les élémens, par les Anges, par la ville
de Jérusalem, par le Temple ; & par cet
abus ils rendoient aux créatures une
espèce de culte divin. C'est pourquoi
J. C. leur défend de jurer en aucune

manière : cela est ou cela n'est pas ; voila tout ce que J. C. leur permet ; parce que la vérité de l'Evangile étant venu perfectionner la Loi de Moyse, & lui donner son dernier accomplissement, elle doit exclure toute espèce de jurement de la bouche des Chrétiens, à qui une entière sincérité doit tenir lieu de toute assurance. Non pas que cette règle s'étende jusqu'aux Tribunaux civils & publics, où le serment est quelquefois exigé, & sert à fonder des Jugemens. Car alors c'est moins un jurement qu'une assurance & un témoignage public de la vérité. C'est une nécessité requise, qu'on peut même appeller fâcheuse ; puisque d'un côté elle fait injure à l'homme dont le plus beau caractère devoit être la véracité ; & de l'autre elle vient de la faiblesse de ceux à qui on est obligé de persuader par des sermens la vérité de ce qu'on avance.



L X V I.

Car Dieu qui hait le parjure exécrationnel ,
Et le punit comme il a mérité ,
Ne veut que l'on témoigne vérité
Par ce qui est mensonge & muable.

Voilà donc la raison pour laquelle
Dieu ne veut pas que l'on jure, par le
ciel, par le temple, par soi-même : parce
que toutes ces choses étant muables
par elles-mêmes, elles ne peuvent con-
stater la vérité. Dieu seul est invaria-
ble & immuable, par conséquent Dieu
seul doit être le sceau de la vérité. Non
pas cependant qu'il soit permis de s'en
servir pour attester toute vérité ; ce ne
doit être qu'en cas de nécessité, & de
nécessité juridiquement requise : car
autrement ce seroit employer en vain
le nom de Dieu, emploi dont Dieu
même fait une expresse défense. (*Exo-
de, 20, 7.*)



LXVII.

Un art sans plus en lui seul t'exercite,
 Et du métier d'autrui ne t'empêchant,
 Va dans le tien le parfait recherchant ;
 Car l'exceller n'est pas gloire petite.

Va dans ton métier le parfait recherchant. Le seul moyen d'acquérir une science ou un art est de ne se proposer aucunes bornes. Quelque progrès que l'on ait déjà fait, si l'on se dit à soi-même c'est assez, bientôt on se trouve éloigné du but. Si en visant à la perfection, on y arrive rarement, en n'y visant pas, combien s'en éloigne-t-on ? Il faut regarder l'esprit de l'homme comme un arc dont la flèche retombe toujours ; il faut tirer haut pour toucher au but.

LXVIII.

Plus n'embrasser que l'on ne peut estraindre,
 Aux grands honneurs convoiteux n'aspirer,
 User des biens & ne les désirer :
 Ne souhaiter la mort & ne la craindre.

Ne souhaiter la mort ni ne la craindre.
 Ces

Ces deux choses sont difficiles à concilier. Peu de personnes souhaitent la mort , & presque tous les hommes la craignent. Il ne faut être qu'homme pour ne la point souhaiter. Il faut être homme parfait pour ne la point craindre.

L X I X.

Il ne faut pas aux plaisirs de la couche
De chasteté restreindre le beau don ,
Et cependant livrer à l'abandon
Ses yeux , ses mains , son oreille & sa
bouche.

La chasteté est de tous les états. L'union conjugale est pour elle un abri , mais non pas le port assuré. Car si les époux ne sont pas en garde contre tous leurs sens , quelque liés qu'ils soient , bientôt s'étendront , bientôt se rompront les liens de la fidélité.

L X X.

Ha ! le dur coup que celui de l'oreille !
L'homme en devient quelquefois forcené ,
Mêmes alors qu'il nous est asséné
D'un beau parler plein de douces merveilles.

Le dur coup que celui de l'oreille ! S'il

est dur quelquefois , il est souvent bien doux. L'éloquence pourroit être appelée le Tyran des cœurs : car , si elle persuade souvent , plus souvent encore elle enchante : & c'est pour cela que les anciens Grecs défendoient à leurs Orateurs les Exordes & les Per-oraisons ; les Exordes , parce qu'ils gaignoient les esprits , & les Per-oraisons , parce qu'elles touchoient les cœurs , & les entraînoient comme malgré eux.

L X X I.

Mieux nous vaudroit des oreillettes prendre
 Pour nous sauver de ces coups dangereux ;
 Par là s'armoient les pupils valeureux ,
 Quand sur l'Arène il leur falloit descendre.

Mieux nous vaudroit des oreillettes prendre. Ces oreillettes étoient des tampons de coton que les Athletes se mettoient dans les oreilles , pour ne point entendre les jugemens publics du peuple ; parce que supposé qu'ils fussent supérieurs en force , les applaudissemens pouvoient les amolir , & s'ils étoient foibles, les cris du peuple pouvoient les décourager.

LXXII.

Ce qui en nous par l'oreille pénètre
Dans le cerveau coule soudainement ,
Et ne sçaurions y pourvoir autrement ,
Que tenant close au mal cette fenêtre.

Ce moyen seroit certain s'il étoit possible. Mais peut-on ne pas voir ce qui se présente à la vûe ? Peut-on ne pas entendre ce qui se présente à l'ouïe ? Ce précepte du Sage me paroît donc plus possible , quoiqu'encore difficile : Avez-vous entendu une parole contre votre prochain, faites-la mourir en vous. (*Ecdi.* 19. 10.) C'est-à-dire , faites-vous une telle violence pour étouffer en vous cette parole injurieuse , que vous soyiez assuré qu'elle n'échappera jamais à votre secret. Le Sage appelle cela faire mourir la parole ; la dissimuler en quelque sorte à nous-mêmes , l'enfouir tellement dans l'oubli , qu'elle soit à notre égard , comme si nous ne l'avions jamais entendue.

LXXIII.

Parler beaucoup on ne peut sans mensonge
Ou pour le moins sans quelque vanité ;
Le parler peu retient la vérité ,
Et l'autre en proie à la fable & au songe.

Parler beaucoup on ne peut sans mensonge. Cette Sentence est tirée des Proverbes de Salomon. (*Prov. 10. 10.*) Les longs discours, dit-il, ne sont pas exempts de péché. Non pas qu'il soit défendu de faire de longs discours, puisqu'il y en a souvent d'utiles & de nécessaires. Mais lorsque le Sage dit : Les longs discours ne sont pas exempts de péchés, il semble marquer que le péché se glisse aisément dans les discours mêmes qui paroissent utiles, & cela pour plusieurs raisons, 1°. Parce qu'insensiblement on tombe dans des entretiens qui ne sont pas assez conformes à la modestie & à la sagesse chrétienne. 2°. Parce qu'en parlant beaucoup, il est difficile qu'il n'y ait quelque parole qui blesse la charité qu'on doit au prochain. 3°. Parce le Fils de Dieu nous

ayant dit (*Matth.* 12. 36.) que nous rendrons compte de la moindre parole oisive, il est comme impossible qu'il ne s'en mêle beaucoup dans de longs discours.

LXXIV.

Du Memphien la grave contenance
Lorsque sa bouche il serre avec le doigt,
Mieux que Platon enseigne comme on doit
Révéremment honorer le silence.

Du Memphien la brave contenance.
Notre Auteur veut parler ici d'une Statue antique qui se voit dans une place du Grand Caire, Capitale de l'Egypte, qui tenant son doigt sur sa bouche, semble donner aux hommes une leçon publique de parler peu.

LXXV.

Comme l'on voit à l'ouvrir de la porte
D'un cabinet Royal, maint beau tableau,
Mainte antiquaille & tout ce que de beau
Le Portugais des Indes nous apporte.

LXXVI.

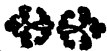
Ainsi dès-lors que l'homme qui médite
Et en sçavant commence de s'ouvrir
Un grand trésor vient à se découvrir,
Trésor caché au puits de Démocrite.

Trésor caché au puits de Démocrite ;
c'est-à-dire, au puits de science ; Démocrite ayant été un des plus sçavans du monde, qui vécut au-delà de cent ans, & mourut la troisième année de la C I V. Olympiade, 361 an avant J. C. non pas que ce Trésor ait été long-temps caché, mais notre Auteur veut apprendre par cette comparaison, qu'avant que de se répandre en production d'esprit, il faut amasser des fonds, & que plus les fonds sont abondans, plus les productions sont riches. Nous en avons un bel exemple dans un Ecrivain moderne. Monsieur Rollin avoit plus de soixante ans quand il a commencé à mettre la main à la plume ; & quels fleuves de science sont sortis de cet océan ?

LXXVII.

On dit soudain : Voilà qui fut de Grece,
Ceci de Rome, & cela d'un tel lieu,
Et le dernier est tiré de l'Hébreu ;
Mais tout en somme est rempli de sagesse

Tout en somme est rempli de sagesse.
Peut-être est-on trop prévenu pour
tout ce qui est marqué à un coin an-
tique & étranger. Cependant il faut
avouer de bonne foi que les Sages de
la Grece sont nos premiers Maîtres,
& que les Loix Romaines sont les fon-
demens de nos Loix. L'esprit vain dira
peut-être que les Anciens n'ont d'a-
vantages sur nous que d'être venus les
premiers. Mais ce raisonnement, loin
de les dégrader, les relève encore plus.
Car en avouant qu'ils ont sur nous la
prééminence de sagesse, c'est avouer
en même temps qu'ils ont celle de
l'antiquité.



Notre heur pour grand qu'il soit nous sem-
ble moindre,

Les ceps d'autrui porte plus de raisins ;

Mais quant aux maux que souffrent nos
voisins,

C'est moins que rien, ils ont tort de se
plaindre.

*Quant aux maux que souffrent nos voi-
sins, c'est moins que rien.* Mal d'autrui
n'est que songe, dit-on en proverbe.
C'est comme si on disoit : Il n'y a point
de charité dans le monde, il n'y a
point de Religion, il n'y a pas même
d'humanité. Car si ces liens nous unif-
soient, ils nous rendroient les biens &
les maux communs, par la conjouissan-
ce & la compassion. L'humanité seule
devroit produire cet effet ; combien
plus la Religion jointe à l'humanité !
Cependant combien de Chrétiens in-
sensibles aux maux de leurs freres !
parce qu'ils ne se regardent unis en-
semble que par l'extérieur de la Reli-
gion ; parce qu'ils sont peu persuadés
de ce grand principe de l'Apôtre : Que
nous

nous ne sommes tous qu'un seul corps en J. C. & que nous sommes tous réciproquement les membres les uns des autres. (*Rom. 12. 5.*)

LXXIX.

A l'envieux nul tourment je n'ordonne,
Il est de soi le juge & le boureau :
Et ne fut onc de Denis le Taureau,
Supplice tel que celui qu'il se donne.

Il ne fut onc de Denis le Taureau supplice tel. Nous voyons bien dans l'Histoire, vers la LII. Olympiade un Phalaris Tyran d'Agrigente en Sicile qui fit forger un taureau d'airain pour y brûler vifs ceux qu'il condamneroit à la mort. Mais je ne connois point de Denis qui ait trouvé cette cruelle invention. Non pas qu'il n'y en ait eu de ce nom d'inignes en cruauté : deux sur-tout ont été altérés du sang humain.

L'un est Denis I. Tyran de Syracuse, qui vécut vers la quatrième année de la XCIII. Olympiade, 405. ans avant J. C. Sa cruauté l'avoit rendu si odieux & si détesté, qu'il n'habitoit

qu'une maison souterraine, où personne ne pouvoit entrer, pas même sa femme & son fils, qu'ils n'eussent quitté leurs habits, tant il craignoit qu'ils n'eussent des armes cachées.

L'autre est Denis II, dit le jeune, fils de celui dont nous venons de parler, Tyrtan aussi de Syracuse, & qui ne ceda en rien à son père pour sa cruauté. Il régna vers la première année de la CIII. Olympiade, 386. avant J. C.

L X X X.

Pour bien au vif peindre la calomnie,
Il la faudroit peindre comme on la sent :
Qui par bonheur d'elle ne se ressent
Croire ne peut quelle est cette furie.

Pour bien peindre la calomnie, les meilleurs traits qu'on pourroit employer, ce seroit la fureur que l'on sent contre un injuste calomniateur. Le Sage dit que l'homme le plus modéré n'y peut tenir, & que son cœur en est abbatu. (Ecclesi. 7. 8.) En effet, rien n'est plus capable de troubler la paix du juste, que lorsqu'on noircit sa réputation par des calomnies, & qu'on la fait passer

pour un ennemi de la foi & de la justice, lui qui se sentiroit porté à donner sa vie pour l'un & pour l'autre. Ce tort même est d'autant plus grand, qu'il est presque toujours irréparable. Car autant les calomniateurs sont communs, autant il est rare d'en trouver qui fassent au prochain la restitution de son honneur : restitution qui n'est pas moins dans la justice que celle des autres biens, & qui ne doit pas demeurer secrète, lorsque la diffamation a été publique.

L X X X I.

Elle ne fait en l'air sa résidence,
Ni sous les eaux, ni au profond des bois,
Sa maison est aux oreilles des Rois,
D'où elle brave & flétrit l'innocente.

Sa maison est aux oreilles des Rois.
O combien déplorable est donc la condition des Rois & des Princes ! Non-seulement la vérité n'approche d'eux qu'avec peine, & quand leurs gardes ne la connoissent pas. Non-seulement ils sont environnés d'une foule de flatteurs, ministres de leurs passions, & admirateurs de leurs défauts ; mais

leurs oreilles mêmes sont les asyles de la calomnie. La raison en est sensible. Faire sa cour, c'est s'élever sur les ruines des autres : ce qui ne se peut faire sans calomnie, sans trahison. Le Roy Prophete en étoit convaincu, lorsqu'au lieu d'écouter ceux qui détruisoient en secret leur prochain, il leur déclaroit la guerre, il les chassoit de sa présence. (Ps. 100. 6.)

LXXXII.

Quand une fois ce monstre nous attache ;
Il sçait si bien ses cordillons nouer ,
Que bien qu'on puisse encor les dénouer ,
Restent toujours les marques de l'attache.

Restent toujours les marques de l'attache.
Voilà encore une des suites funestes de la détraction. Non-seulement elle abat le plus sage ; non-seulement les plaies qu'elle fait sont souvent sans remède ; mais quand on y en appliqueroit même, la cicatrice reste toujours. Car supposons que l'on ait assez de courage pour se dédire, a-t-on assez de force pour effacer l'impression qu'a fait la calomnie dans l'esprit de celui qui l'a

écoutées ? Celui même qui l'a reçue cette idée, est-il maître de s'en défaire entièrement ?

LXXXIII.

Juge, ne donne en ta cause Sentence ;
Chacun se trompe en son fait aisément ;
Notre intérêt force le jugement ,
Et d'un côté fait pancher la balance.

Notre intérêt force le jugement. C'est un séducteur duquel non-seulement on doit se défier soi-même, mais dont les Loix mêmes ordonnent qu'on se défie. Car quand il arrive que dans un Tribunal, où se juge une affaire, il se trouve un ou plusieurs Assesseurs qui tiennent aux Parties, ou par les liens du sang, ou par ceux de l'intérêt, les Loix ordonnent qu'ils se retirent ; parce que devenant Parties, ils ne peuvent être Juges.

LXXXIV.

Dessus la Loi tes jugemens arrête ;
Et non sur l'homme ; elle est sans affection ;
L'homme au contraire est plein de passion ;
L'un tient de Dieu, l'autre tient de la bête.

L'un tient de Dieu. Il est certain que

la première de toutes les Loix, & de laquelle toutes les autres sont émanées, est la Loi éternelle. C'est la raison souveraine qui dirige toutes les actions & tous les moyens. Ses deux premiers principes sont ceux-ci : Il faut faire le bien, il faut éviter le mal : or toutes les Loix ne tendent qu'à ces deux fins.

L X X X V.

Le nombre saint se juge par sa preuve,
Toujours égal entier ou départi;
Le Droit aussi, est Atomes parti,
Semblable à foi, toujours égal se treuve.

Le nombre saint, Ce nombre ne peut être que celui des trois Personnes de la Sainte Trinité. Ces trois Personnes étant *toujours* égales entr'elles, soit qu'on les divise, soit qu'on les réunisse, chacune d'elles prouve sa Divinité. Tel qu'est le Pere, tel est le Fils, tel est le S. Esprit. Tous trois sont incréés, tous trois sont immenses, tous trois sont éternels : & cependant ce ne sont point trois éternels, trois incréés & trois immenses ; mais un seul immense, un seul incréé, & un seul éternel.

Le Pere est Tout-puissant, le Fils est Tout-puissant, le S. Esprit est Tout-puissant ; & cependant ce ne sont point trois Tout-puissans, mais un seul. Le Pere est Dieu, le Fils est Dieu, le S. Esprit est Dieu ; & cependant ce ne sont point trois Dieux, mais un seul. *Ce nombre saint est donc toujours égal, entier ou départi ; & c'est pour cela que notre Auteur le compare à un corps droit qui est égal en tous sens : de même que ci-devant il a comparé la vérité à un cube, dont le plan quarré ne se dément jamais, & qui en tous sens a toujours même forme. (Quatrain 39.)*

LXXXVI.

Nouveau Ulysse apprend du long voyage

A gouverner Itaque en équité.

Mainte un à Scylle & Caribde évité,

Qui heurte au port, & chez soi fait naufrage.

Apprend du long voyage à gouverner.
 Quoiqu'Ulysse n'eut point parcouru si long-temps les terres & les mers pour apprendre à gouverner, comme les Décemvirs Romains qui se répandirent

dans tous les Royaumes pour en apprendre les plus sages Loix. Quoique ce ne fût pas là la cause des longs voyages d'Ulyffe, mais bien un enchaînement de malheurs : cependant il est vrai de dire qu'un *long voyage*, c'est-à-dire, une longue expérience apprend à gouverner. Que de Circé, que de Calipso à vaincre ! Et souvent encore, après avoir évité Sylla & Caribde ; c'est-à-dire, les plus grands écueils, *heurte-t-on au port, & fait-on chez soi naufrage*, comme Ulyffe. Car il ne suffit pas pour devenir puissant de vaincre des ennemis extérieurs, il faut encore se vaincre soi-même. Ulyffe triompha de la puissance magique de Circé, mais lui-même fut vaincu par les charmes secrets de cette femme ; & c'est ce qui lui fit *faire naufrage au port*. Car étant arrivé à l'Isle d'Itaque, le fruit même de son infame passion lui fut mortel ; un de ses propres enfans qu'il avoit eu avec Circé lui donna la mort.



LXXXVII.

Songe long-temps avant que de promettre;
Mais si tu as quelque chose promis,
Quoique ce soit, & fût-ce aux ennemis,
De l'accomplir en devoir te faut mettre.

Et fût-ce aux ennemis. Il faut que la promesse soit une chose bien sacrée, puisqu'il faut la tenir aux ennemis mêmes. Tous les hommes sont liés par leur parole, mais plus étroitement encore les Princes & les Rois; & cela pour deux raisons. La première, parce qu'étant sur la terre les images de la Divinité, ils doivent être vrais dans leurs promesses, comme Dieu l'est dans les siennes. La seconde, parce qu'étant la tête de tout un peuple, leur parole est une parole publique & solennelle.

LXXXVIII.

La loi sous qui l'Etat sa forme a prise,
Garde la bien, pour grosse qu'elle soit;
Le bonheur vient d'où l'on ne s'apperçoit,
Et bien souvent de ce que l'on méprise.

Le bonheur vient d'où l'on ne s'apper-

goit. Il est rare que l'on attribue la puissance & prospérité des Etats à la fixation dans leurs bornes , à la vie dure & frugale , & à la simplicité dans les habits. Cependant comme les plus grands Royaumes ont commencé par-là , ils se conservent aussi par-là. Il n'est pas possible que les premiers sujets d'un Empire naissant n'aient été laborieux, tempérans & modestes. Ce n'est que leur accroissement & leur abondance qui leur a fait *mépriser* ces premiers fondemens de leur *bonheur*. Mais quelles victimes n'ont-ils pas été de ce mépris ! Il n'est que trop évident que l'Empire des Perses , & la République Romaine doivent leur décadence à la vie molle , au luxe & à la magnificence. Plus un Etat abonde dans ces excès , plus il est donc proche de sa ruine.

LXXXIX.

Fui , jeune & vieux de Circé le breuvage ,
N'écoute aussi des Syrennes les chants ,
Car enchanté tu courrois par les champs
Plus abruti qu'une bête sauvage.

Fui , jeune & vieux , de Circé le breu-

vage. Cet avis est une preuve de ce que nous avons dit il n'y a qu'un moment sur le 86^e Quatrain. Non-seulement notre Auteur conseille de fuir, *jeune & vieux*, les charmes de Circé & des Syrennes : mais, comme il y a des occasions où on ne peut fuir, il veut qu'alors on imite Ulysse qui se fit lier au mât du vaisseau, & qui obligea tous ses compagnons à se boucher les oreilles avec de la cire, de peur que l'harmonie de ces femmes marines ne les corrompît. L'allusion qui se voit ici de la folle Pasiphaë, fille de Minos, qui éprise d'une infame passion, *couroit les champs & les forêts comme une bête*, est une preuve sensible que les passions effrénées mettent l'homme au rang des bêtes. Il est vrai que tous ces exemples sont de pures fictions ; mais quelles vérités ne renferment-elles pas ?

N'écoute aussi des Syrennes les chants. Le sentiment le plus commun, comme je viens de dire, est que les mers où se trouvent les Syrennes, sont les cerveaux creux & humides des Poëtes. Cependant j'ai lû dans quelques Auteurs modernes, qu'on prit une Syrenne en Hollande sur la fin du siècle pas-

84 LES QUATRE JINS
sé, à qui on apprend à filer ; & que Philippe Archiduc d'Autriche en emmena une à Gennes en 1548. Mais supposé, ce que je ne cautionne pas, que ces faits soient véritables, & que ces filles de l'Océan subsistent, leurs chants & leurs charmes sont du moins fabuleux.

X C.

Vouloir ne faut que chose que l'on puisse,
Et ne pouvoir que cela que l'on doit,
Mesurant l'un & l'autre par le droit,
Sur l'éternel moule de la justice.

Ne vouloir que ce que l'on peut, & ne pouvoir que ce que l'on doit. Quelle barrière à l'orgueil des hommes & à l'autorité des Puissances ? Rien n'est plus ordinaire à l'homme que de vouloir plus qu'il ne peut. Il veut tout sçavoir, & il ne peut. Il veut être heureux sur la terre, & il ne peut. Il ne veut point mourir, & il est né mortel. Bien plus, le peu qu'il veut & qu'il peut, souvent il ne le doit pas. O que le Sage exprime bien ce pouvoir injuste par ces paroles qu'il met à la bouche des impies ! Que notre force fasse

La loi à la Justice. (Sap. 2. 11.) Comme ils ne craignent ni Dieu ni les hommes, leur passion est leur guide, & leur force est leur loi. Il faut donc *mesurer l'un & l'autre*, c'est-à-dire, le vouloir & le pouvoir *sur l'éternel moule de la justice*. Il faut donc ne vouloir que ce que l'on doit selon ses forces; & ne pouvoir que ce que l'on doit selon l'équité.

XCI.

Changer à coup de loi & d'ordonnance

En fait d'Etat, est un point dangereux :

Et si Licurgue en ce point fut heureux,

Cela ne doit tirer à conséquence.

En effet, Minos à Crète, Licurgue à Sparte, Solon à Athènes, sont des Législateurs dont les entreprises hardies sont plus dignes d'admiration que d'imitation. Les peuples ne sont pas toujours si disposés à recevoir des refontes totales de gouvernement. Eût-on des vûes aussi parfaites que ces trois Chefs; cela ne suffit pas, il faut encore des sujets aussi dociles. Le Peuple, dit Démocrate, est un étrange animal, il aime la nouveauté qu'autant qu'elle

le flate; & comme toute Loi est un joug, il s'en trouve peu qui comme le chameau, plie le genou devant sa charge. J'ai même entendu dire à un homme d'esprit dans une Assemblée Académique, que rien ne ressembloit mieux la ruine prochaine d'un corps que la multiplication des Reglemens.

XCII.

Je hai ces mots de Puissance absolue,
De plein pouvoir, de propre mouvement,
Aux saints Decrets ils ont premierement,
Puis à nos Loix la puissance tollue.

Il est étonnant qu'un des premiers Magistrats d'une Cour Souveraine, qui ne tenoit son autorité que du Prince régnant, tel qu'étoit notre Auteur, *baisse ces mots de puissance absolue, de plein pouvoir, de propre mouvement*, & semble indisposé contre le Gouvernement Monarchique. Cependant point de gouvernement plus conforme à la Religion & à la raison.

10. A la Religion. Que tout le monde, dit l'Apôtre, (Rom. 13. 1.) soit soumis aux Puissances Supérieures; car

il n'y a point de Puissance qui ne vienne de Dieu, & c'est lui qui a établi toutes celles qui sont sur la terre. Reprenons avec un sçavant Interprète toutes ces paroles, & faisons-en l'anatomie.

Que tout le monde, & comme dit la lettre, que toute ame, sans exeption; le Noble comme le Roturier, l'Ecclesiastique comme le Laïque, soit soumis aux Puissances Supérieures; non-seulement en tout ce qui regarde le Gouvernement politique, mais encore à tout ce qui n'est point contraire à la Loi de Dieu, & au culte qu'on lui doit: quand même ces Puissances excéderoient leur pouvoir, afin de ne donner jamais lieu de sa part au trouble & au scandale.

Que tout le monde soit soumis aux Puissances. Le mot de *Puissances* ce prend ici pour les personnes mêmes qui ont la Puissance Supérieure, tels que sont les Rois, les Princes, & les Magistrats Séculiers établis pour gouverner l'Etat, & tous ceux qui les représentent, ou qui sont revêtus de leur autorité. Car le dessein de l'Apôtre est de montrer, que bien-loin que l'Evan-

gile ait aboli les préceptes de la Loi, en ce qui regarde l'obéissance dûe aux Puissances Séculières, comme les Juifs s'efforçoient de le publier, afin de décrier la Religion Chrétienne, & de la rendre odieuse aux Grands du monde; cet Evangile au contraire apprend aux Fidèles une manière d'obéir bien plus parfaite & plus exacte; puisqu'au lieu que les Juifs n'étoient obligés, selon leur Loi, de rendre ce devoir qu'à des Princes choisis du corps de leur nation & sous la seule peine de la mort temporelle; les Chrétiens sont redevables indifféremment de leur obéissance, sous peine de la damnation éternelle, à tous ceux qui ont le gouvernement des Etats, où la Providence de Dieu les a fait naître, & où elle a permis qu'ils aient établi leur demeure & leur résidence.

Car il n'y a point de Puissance, de quelque nature & de quelque espèce qu'elle puisse être; soit d'Empereur, de Roy, de Prince, de Duc ou de Magistrat: car l'Apôtre parle ici des Puissances considérées en général, & selon leur espèce, & non pas des Puissances particulières, comme de telles ou de telles

telles personnes constituées dans la dignité d'Empereur, de Roy, de Prince, ou de Magistrat.

Qui ne vienne de Dieu, dont Dieu ne soit l'auteur ; puisque c'est Dieu même qui a inspiré à tous les peuples le sentiment général, & la volonté de se soumettre à quelqu'un de ces gouvernemens. De sorte que l'autorité de commander aux peuples, n'est pas ; comme les libertins se le persuadent, une invention purement humaine, & un effet de l'ambition & de la violence des hommes ; mais une participation véritable de l'autorité & de la puissance de Dieu ; quoiqu'il arrive assez souvent aux personnes particulières qui sont revêtues de cette puissance d'en faire un usage contraire à la Loi de Dieu, & à l'institution qu'il en a faite.

L'on peut dire encore, *que toutes les Puissances établies dans le monde viennent de Dieu*, en ce que Dieu est le premier Auteur de l'ordre, & l'ordre même par excellence & par essence. De sorte que comme il n'y a rien de plus conforme au bon ordre, ni plus nécessaire pour éviter la confusion dans la corruption où le péché a réduit les

hommes, que de les foumettre à quelque gouvernement pour les contenir dans leur devoir, on ne peut douter que Dieu étant l'Auteur de l'ordre ne soit aussi l'Auteur du gouvernement politique qui s'exerce dans chaque Etat.

Et c'est lui qui a établi toutes celles qui sont sur la terre ; c'est-à-dire , qu'en quelque lieu du monde , & de quelque manière que ces Puissances se soient établies , soit par justice ou par violence , on doit toujours les regarder comme établies par l'ordre de Dieu , parce qu'elles parviennent toutes à ce degré , ou par la volonté expresse & l'approbation de Dieu , lorsque les moyens d'y parvenir sont légitimes ; ou du moins par permission , lorsqu'il y a quelque chose d'injuste & de vicieux dans ces moyens. Ce qui fait qu'on ne peut jamais se dispenser avec justice de leur obéissance , puisqu'il n'y a rien de plus juste que d'approuver ou de souffrir ceux que Dieu approuve , & qu'il souffre : bien-loin de se vouloir opposer à leur autorité , & de troubler par aucune résistance la paix & la tranquillité de l'Etat.

2°. Cette vérité est fondée sur la raison; & comme je me défie de la solidité de mon raisonnement sur un point aussi important, je vais emprunter les paroles d'un grand Maître de la raison, d'un Auteur moderne, mais dont les citations plairont aussi long-temps que celles des Anciens. (*M. Rollin, histor. ancien. tom. 2. in 12. pag. 349.*)

Le gouvernement Monarchique, dit-il, que nous appellons Royauté, est de tous les gouvernemens le plus ancien, le plus généralement répandu, le plus propre à maintenir les peuples dans la paix & dans l'union, & le moins exposé aux révolutions & aux vicissitudes qui agitent les Etats. C'est ce qui a porté les plus sages Ecrivains de l'Antiquité, Platon, Aristote, Plutarque, & avant eux Hérodote à donner la préférence à cette sorte de gouvernement sur tous les autres. C'est aussi le seul qui ait eu lieu dans tout l'Orient, où le gouvernement Républicain étoit absolument inconnu.

Les peuples y rendoient de grands honneurs au Prince régnant, parce qu'ils respectoient en lui le caractère de la Divinité dont il étoit l'image vi-

vante, & dont il tenoit la placè à leur égard, étant établi sur le Trône par la main du Souverain Maître, & revêtu de son autorité, pour être envers eux le ministre de sa bonté & de sa Providence : c'est ainsi que parloient & que pensoient les Payens mêmes (*Plin. in Panegy. Traj.*)

Ces sentimens sont très-louables & très-justes. Il est certain que les respects les plus profonds sont dûs à la Souveraineté, parce qu'elle vient de Dieu, & qu'elle est toute destinée au bien public ; & il est visible en même temps qu'une autorité qui ne seroit pas respectée, selon toute l'étendue de son pouvoir, ou deviendrait absolument inutile, ou seroit très-limitée dans les bons effets qui en doivent suivre. Il est vrai que dans le Paganisme ces hommages justes & légitimes en eux-mêmes étoient souvent portés trop loin, puisqu'on y décernoit les honneurs de la Divinité à des Princes, qui quelquefois ne méritoient pas la qualité d'hommes. Mais la Religion Chrétienne sçait se tenir dans de justes bornes. Nous honorons l'Empereur, disoit Tertullien (*lib. ad Scap.*) au nom de tous les

Chrétiens ; mais de la manière qui nous est permise & qui lui convient ; c'est-à-dire , comme un homme qui tient le premier rang après Dieu , de qui seul il a reçu tout ce qu'il est , & qui ne voit sur la terre au-dessus de lui que Dieu seul. C'est pour cela qu'il l'appelle dans un autre endroit une seconde Majesté qui ne cede qu'à la première. (*Apolog. cap. 35.*)

XCIII.

Croire aussi-tôt & soudain se résoudre ;
Ne discerner les amis des flatteurs :
Jeune conseil & nouveaux serviteurs
Ont mis souvent les hauts Etats en poudre ;

Jeune conseil & nouveaux serviteurs ont mis souvent les hauts Etats en poudre.
Nous en voyons un exemple dans le III. Livre des Rois, ch. 12 de Roboam, héritier présomptif de la Couronne de Salomon. Il sçait que son pere, quelque rempli de sagesse qu'il eût été, avoit toujours eu des vieillards auprès de lui , pour les consulter ; & il refuse lui-même , étant jeune & sans expérience de se conduire par leurs avis. Il

aime mieux consulter les jeunes gens qui avoient été nourris avec lui , & préférer leur conseil à celui des autres, parce qu'il étoit plus conforme à la vanité de ses pensées , & qu'il flatoit davantage son ambition. Et qu'arriva-t-il de là ? Que le Royaume de Salomon fut divisé , & que les dix Tribus qui quittèrent Roboam s'établirent un autre Roy.

X C I V.

Diffimuler est un vice servile ,
 Vice suivi de la déloyauté ;
 D'où sourd ès cœurs des Grands la cruauté
 Qui aboutit à la guerre civile.

Diffimuler est un vice servile. Cette maxime fait l'éloge de notre Auteur, qui sans doute étoit un homme vrai, puisqu'il attribue à la dissimulation de si tristes effets. Cependant il faut avouer que cet adage commun : Qui ne sçait dissimuler , ne sçait pas régner , n'est pas sans fondement. Il n'est jamais permis à l'homme , & sur-tout à un Prince de parler autrement qu'il ne pense, mais il lui est très-permis, souvent même très-nécessaire, de ne pas dire tout

ce qu'il pense. Parler faux attaque la vérité, mais ne pas tout dire regarde la prudence.

XCV.

Donner beaucoup sied bien à un Grand Prince,

Pourvu qu'il donne à qui l'a mérité,
Par proportion, non par égalité,
Et que ce soit sans fouter sa province.

Par proportion, non par égalité. Car autrement c'est être prodigue & non pas équitable. Bien plus, une libéralité générale, loin d'honorer celui sur qui elle s'exerce, le confond avec ceux qui en sont moins dignes. Les louanges ne tirent leur mérite que du discernement de celui qui les donne : il en est de même des présens.

XCVI.

Plus que Sylla, c'est ignorer les Lettres
D'avoir induit les peuples à s'armer,
On trouvera voulant les désarmer,
Que de sujets ils sont devenus maîtres.

Plus que Sylla, c'est ignorer les lettres

d'avoir induit les peuples à s'armer. J'avoue premièrement que j'ignore quel est ce Sylla. Je n'en vois qu'un dans l'Histoire qui porte ce nom, Consul & Dictateur de Rome, qui n'étoit certainement pas ignorant. De plus, ce ne sont pas toujours les Princes qui *induisent les peuples à s'armer.* Ce sont souvent les peuples qui s'arment les uns contre les autres. Les premiers qui se sont armés contre leurs voisins, ce sont les Enfans d'Israël contre les Sichimites : or personne ne les y *induisit*, ce fut le seul desir de venger l'insulte faite à leur sœur Dina qui leur fit prendre les armes. (*Genèse ; 34.*)

XCVII.

Ris si tu veux un ris de Démocrite,
Puisque le monde est pure vanité ;
Mais quelquefois touché d'humanité,
Pleure nos maux des larmes d'Héraclite.

*Ris si tu veux un ris de Démocrite,
pleure nos maux des larmes d'Héraclite.*
Démocrite, comme nous avons déjà
dit, étoit un des plus habiles Philosophes de son siècle, qui rioit toujours,
&

& dont *le ris* étoit fondé sur une profonde méditation de notre foiblesse & de notre *vanité*. Les habitans de la ville d'Abdere, où il vécut long-temps, le voyant rire continuellement, mandèrent Hypocrate, & le prièrent de guérir ce Philosophe qu'ils croyoient insensé. Mais Hypocrate s'étant entretenu avec Démocrite, eut tant de vénération pour son esprit & pour sa science, qu'il ne put s'empêcher de dire aux Abderites, qu'à son avis ceux qui s'estimoient les plus sains étoient les plus malades.

Héraclite au contraire Philosophe Ephésien, & qui vécut sous la LXIX. Olympiade, environ 500 ans avant J.C. étoit d'un caractère tout opposé. La connoissance qu'il avoit des infirmités humaines, & peut-être son tempérament mélancolique, lui tiroient à tous momens les larmes des yeux : ce qui le fit surnommer le Philosophe pleureur. La bile même le domina tellement, qu'elle lui fit voir les hommes si hideux, qu'il se retira sur une montagne pour y vivre d'herbes dans la compagnie des bêtes sauvages.

XCVIII.

A l'étranger sois humain & propice,
Et s'il se plaint, incline à sa raison :
Mais lui donner les biens de ta maison,
C'est faire aux tiens & honte & injustice.

Donner à l'étranger les biens de la maison. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'insister beaucoup sur cette défense : il est plus rare de voir des maisons donner leurs biens que de leur voir usurper des biens étrangers. Mais pour l'humanité & l'affabilité dûes aux étrangers, c'est un conseil sur lequel on ne peut trop insister, & que Moïse donne à son peuple en termes précis. (*Deuter. 10. 18.*) Dieu, dit-il, aime l'étranger, & lui donne de quoi vivre & de quoi se vêtir : c'est pourquoi vous devez de même aimer les étrangers, parce que vous l'avez été vous-mêmes dans l'Égypte. Nous pourrions ajouter encore, parce que nous pourrions l'être nous-mêmes par quelque événement inopiné.

XCXIX.

Je t'apprendrai , si tu veux , en peu d'heures
Le beau secret du breuvage amoureux :
Aime les tiens , tu seras aimé d'eux ,
Il n'y a point de recette meilleure.

Aime les tiens , tu seras aimé d'eux.
Est-ce à un Pere que parle notre Auteur ? Rien n'est si ordinaire que de voir des Peres aimer leurs enfans , mais il n'est que trop certain que l'amour des enfans pour leurs auteurs , n'est jamais si tendre & si parfait : l'amour du sang , dit-on , descend & ne remonte point. Est-ce à un Prince que cette *recette* est donnée ? Alors la regle peut être plus générale & plus réciproque , parce qu'un Prince qui aime son peuple travaille à le rendre heureux ; & quels sont les sujets assez ennemis d'eux-mêmes pour ne pas aimer la cause de leur bonheur ?



C.

Crainte qui vient d'amour & révérence ;
Est un appui ferme de Royauté ;
Mais qui se fait craindre par cruauté,
Lui-même craint , & vit en défiance.

En effet, la meilleure garde des Princes, c'est l'amour de leurs sujets, toute autre doit leur être suspecte. On ne peut voir sans horreur dans toutes les Histoires l'état déplorable de ces Tyrans qui ont avancé leur mort en la craignant de la part de leurs peuples. J'ai même peine à croire ce qu'un Historien fait dire à Tibère : Que mes peuples me haïssent tant qu'ils voudront pourvû qu'ils me craignent, parce que ces paroles sont moins d'un homme que d'un monstre,

C I,

Qui sçauroit bien ce qu'est un Diadème ,
Il choisiroit aussi-tôt le tombeau
Que d'affleubler son chef de ce bandeau ;
Car aussi-bien il meurt lors à lui-même.

Il choisiroit aussi-tôt le tombeau. Notre Auteur le prouve mieux que je

ne pourrois faire dans le Quatrain
suivant.

CII.

De jottir, de nuit faire la sentinelle,
Pour le salut d'autrui toujours veiller,
Pour le public sans nul gré travailler,
C'est, en un mot, ce qu'Empire j'appelle,

Et tombeau par conséquent. Car quoi de plus dur qu'une telle vie ? Etre chargé de tant de millions d'hommes ; veiller sur eux comme un pere veille sur ses enfans ; ne pas faire un pas qui ne tende à les rendre heureux ; tempérer continuellement la justice de la miséricorde , punir par nécessité , récompenser avec proportion , travailler jusqu'à la mort , sans autre intérêt que le bien public ; encore une fois , n'est-ce pas là *mourir à soi-même*. Aussi le Sage pliant sous ce poids dit-il à son fils : Ne demandez point au Seigneur la charge de conduire les autres, (*Eccli. 7. 4.*) & s'il vous arrive, ô Rois de la terre, de vous plaire sur le Trône, aimez la sagesse, c'est le seul moyen de rendre votre règne éternel. (*Sap. 6. 22.*)

CIII.

Je ne vois onc prudence avec jeunesse ,
Bien commander sans avoir obéi ,
Etre fort craint & n'être point haï ,
Etre Tyrán & mourir de vieillesse.

Je ne vois onc prudence avec jeunesse.
Rien de plus vrai à prendre ces paroles à la lettre : mais à les entendre selon l'esprit, est-on bien persuadé de ce que dit le Sage : Qu'il faut quitter l'enfance pour entrer dans les voies de la prudence. (*Prov. 4. 6.*) Car comme un enfant , dans l'ordre de la nature ne vivroit pas long-temps , s'il demeureroit toujours en même état & sans prendre d'accroissement : aussi peut-on dire la même chose dans l'ordre de la grâce. Si nous ne nous avançons dans la piété, nous ne pouvons vivre, & les mêmes causes qui nous empêchent de croître, nous feront mourir.



CIV.

Ne voife au bal qui n'aimera la danfe,
Ni au banquet qui ne voudra manger,
Ni fur la mer qui craindra le danger,
Ni à la Cour qui dira ce qu'il penfe.

Ni à la Cour qui dira ce qu'il penfe.
C'est donc là le brillant fejour de la
tromperie & de la diffimulation. Pres-
que tout y eft artifice : presque tout y
eft or faux. Mais outre toutes les du-
plicités mutuelles qui s'y exercent con-
tinuellement, on ne peut difconvenir
qu'il y en a une presque générale, qui
eft de parler avec jalousie de l'éleva-
tion des uns, & avec un fecret plaisir
de la chute des autres.

CV.

Du médifant oïr la langue piquante,
Et du flateur les propos emmiellés,
Et du moqueur les brocards enfiellés,
Et du malin la poursuite méchante.

CVI

Hair le vrai , se feindre en toutes choses ,
Sonder le simple , afin de l'attraper ,
Braver le foible , & fur l'absent draper ,
Sont de-la Cour les œillets & les roses.

Que sont donc les épines , si ce sont-
là des roses ? Il paroît que notre Auteur
sçavoit bien la Cour. Cependant il n'a
pas tout dit sur cette matière. Je lis
dans d'autres Auteurs que la Cour re-
çoit plus d'hommes de bonnes mœurs,
qu'elle n'en fait ; que le meilleur est le
moins corrompu ; qu'il est dangereux
de mourir dans ce pays ; que les plus
sages s'en retirent sur la fin de leur vie ;
qu'il y a des martyrs comme dans la Re-
ligion , mais d'un mérite bien différent.
Je vois dans Sénèque un vieux Cour-
tisan qui interroge comment il avoit
vécu si long-temps à la Cour , répond,
que c'est en essuyant des chagrins , &
remerciant toujours. (*lib. 2. ira. cap.*
33.) Non pas qu'il ne soit permis , que
ce ne soit même un devoir de servir
son Prince , & lui rendre tous les hom-
mages qui lui sont dûs. Non pas qu'il

n'y ait dans le Calendrier des Saints sanctifiés à la Cour : mais leur rareté augmente leur mérite ; & quand les moralistes ont ainsi parlé des Cours , ce n'est pas qu'elles soient mauvaises en elles-mêmes , mais parce que les occasions dangereuses y sont plus fréquentes.

C VII.

L'adversité , la faveur , la querelle ,
Sont trois essais pour sonder son ami ,
Tel a ce nom qui ne l'est qu'à demi ,
Et ne sauroit endurer la coupelle.

L'adversité , la faveur , la querelle sont trois essais qui servent à connoître les vrais amis ; car pour l'ordinaire l'adversité les fait fuir , la faveur les fait méconnoître , & les querelles les divisent. Mais de ces trois épreuves la plus certaine , c'est l'adversité. Les querelles passent , & le temps les adoucit. La faveur est flatteuse ; & si on ne la partage pas toujours avec ses amis , on se les conserve du moins pour Courtisans. Mais l'adversité n'a aucuns attraits , au contraire elle fait fuir , ou par honte de connoître un misérable , ou par l'impuissance de le soulager , ou peut-

être parce qu'on ne trouve pas avec les malheureux les agrémens qu'on y trouve avant qu'ils fussent dans le malheur. Les richesses, dit le Sage, augmentent les amis ; mais combien y en a-t-il qui ne sont amis qu'autant qu'ils y trouvent leur avantage, & qui cessent de l'être au jour de la tribulation. (*Prov. 19. 4. & Eccli. 6. 8.*)

C VIII.

Aime l'Etat tel que tu le vois être,
S'il est Royal, aime la Royauté ;
S'il ne l'est point, s'il est communauté,
Aime-le aussi, quand Dieu t'y a fait naître.

On voit assez que notre Auteur parle ici des trois espèces de gouvernement répandus dans le monde : le Monarchique, l'Aristocratique, & le Démocratique. Le gouvernement s'appelle Monarchique, lorsqu'un seul homme commande à tout un Etat, soit qu'il soit né, soit qu'il soit élu Roy. L'Aristocratique est le gouvernement d'un certain nombre fixe de bons & habiles Citoyens choisis par les Peuples pour les gouverner. Le Démocratique est le

commandement souverain dévolu à tout le Peuple même, qui gouverne, qui punit, qui récompense, qui donne les places & les honneurs par voix & par suffrages. Or dans quelque Etat que nous soyons nés tenons-nous-y, respectons-le, chérifions-le, parce que, comme nous avons déjà dit, après l'Apôtre, quelque soit une Puissance elle vient de Dieu, & celui qui lui résiste résiste à Dieu.

CIX.

Il est permis souhaiter un bon Prince,
Mais tel qu'il est, il te convient porter :
Car il vaut mieux un Tyran supporter,
Que de troubler la paix de sa Province.

Il vaut mieux supporter un Tyran que de troubler la paix d'un Etat, par la raison que je viens de rapporter, & qu'on ne peut trop faire valoir : Que toute Puissance vient de Dieu, qui ordonne ou qui permet tout ce qui arrive dans le monde ; en sorte que, si un Peuple a le bonheur d'avoir un bon Roy, qu'il le regarde comme une faveur du Ciel ; & s'il en a un mauvais,

168 LES QUATRAINS
qu'il le reçoive comme un châtement.

C X.

A ton Seigneur, & ton Roy ne te joue,
Et s'il t'en prie, il t'en faut excuser,
Qui des faveurs des Rois cuide abuser,
Bientôt froissé chet au bas de la roue.

S'il t'en prie, il t'en faut excuser. C'est ce que fit il n'y pas long-temps le Colonel du Regiment François Calotin. Un Prince lui dit qu'il vouloit être reçu dans son corps. Mais le Colonel sensé répondit : Prince, nous ne jouons point avec nos Maîtres ; trop heureux qu'ils nous laissent jouer à certains jeux.

C X I.

Qui de bas lieux, (miracle de fortune)
En un matin, t'es haussé si avant,
Penses-tu point que c'est un coup de vent
Qui tombera peut-être sur la brune.

C'est un coup de vent qui tombera peut-être sur la brune. Cette comparaison est admirable, quoiqu'elle ne soit pas parfaitement juste. Il certain qu'un hom-

me de fortune est un enfant d'Eole, mais il n'est pas si sûr que cet homme retombera dans son premier état, qu'il est certain que *le vent tombera sur la brune*. La chute de l'homme de fortune se voit assez souvent, mais la chute du vent au soleil couchant est un phénomène quotidien. Il est même si certain & si général qu'il est étonnant, que les Naturalistes n'en aient pas plus cherché la cause. On a fait mille dissertations sur l'Eclipse d'une Planette par une autre, & on garde le silence sur la chute des plus grands vents au couchant du Soleil, lorsque selon les idées communes, ils devroient être plus violens. Cette recherche ne deshonoreroit cependant pas la Philosophie.

CXII.

L'état moyen est l'état plus durable,
On voit des eaux le plat pays noyé,
Et les hauts monts ont le chef foudroyé,
Mais la mi-côte est sûre & agréable.

*L'état moyen est l'état plus durable ;
& le plus favorable pour le salut. Rien
n'est plus dangereux que les deux ex-*

110 LES QUATRAINS
trêmes. Il est rare de trouver des riches penser à Dieu ; les pauvres ne sont occupés que de leur misère : l'état milieu est donc le plus certain.

CXIII.

De peu de bien nature se contente,
Le peu suffit pour vivre honnêtement,
L'homme ennemi de son contentement,
Plus a, & plus pour avoir se tourmente.

Plus a & plus pour avoir se tourmente.
De tout temps les Payens mêmes sont convenus que les richesses causent à ceux qui les possèdent une faim mauvaise qui les rend pauvres au milieu de leur abondance. Et lorsque le Roy Prophete a dit, que les riches ont eu faim & soif, mais que ceux qui craignent Dieu ne souffriront aucun besoin ; (*Psal.* 33. 10.) c'est comme s'il avertissoit les riches qu'ils seront toujours pauvres au milieu de leurs richesses, parce que plus ils auront, & plus ils se tourmenteront pour avoir.



CXIV.

Quand tu verras que Dieu au Ciel retire
A coup , à coup les hommes vertueux ,
Dis hardiment : L'orage impétueux
Viendra bientôt ébranler cet Empire.

L'orage viendra bientôt ébranler cet Empire. C'est sans doute ce que se disoit Philippe II. Roy d'Espagne , lorsqu'après avoir perdu en peu de temps plusieurs de ses enfans , grands & vertueux personnages , il défendit dans tout son Royaume les Pompes Funébres ordinaires en pareil cas , & ordonna en leur place des Processions & des Prières publiques , pour appaiser la colère de Dieu sur son Royaume.

CXV.

Les gens de bien ce sont comme gros termes ,
Ou forts piliers qui servent d'arcboutans ,
Pour appuyer contre l'effort du temps
Les hauts Etats & les maintenir fermes.

Les gens de bien , ce sont comme gros termes. L'Etat n'étant composé que de

112 LES QUATRAINS

particuliers , & chaque particulier n'ayant ici-bas une maison solide qu'autant qu'elle est bâtie sur la pierre ferme de la Religion & de la probité, il ne faut point s'étonner que les Etats ne tirent leur solidité que de ces hommes riches & grands en vertu, comme le Sage les appelle. (*Eccli. 4+. 3. 6.*)

CXVI.

L'homme se plaint de sa trop courte vie,
Et cependant n'emploie où il devroit,
Le temps qu'il a , qui suffir lui pourroit,
Si de bien vivre avoit de vivre en vie.

Si le juste, dit le Sage, (*Sap. 4. 13.*) ayant peu vécu , remplit la course d'une longue vie ; c'est-à-dire, si sa vie renfermée dans un cercle étroit est remplie de bonnes œuvres ; combien plus une longue vie, aidée de l'exemple, de l'expérience, & de mille autres secours, pourroit-elle être plus remplie ? Cependant *l'homme se plaint toujours de sa trop courte vie.* Pourquoi cela ? Serait-ce parce qu'il souhaiteroit servir éternellement sur la terre celui qui est Eternel ? Au contraire, c'est souvent,
parce

parce qu'il n'a pas encore commencé à le servir ; & plus il est proche du terme , plus il comprend , que comme les années bien employées sont des perfections , les années perdues sont de grands défauts.

CXVII.

Tu ne sçaurois d'assez ample salaire
Récompenser celui qui t'a soigné
En son enfance , & qui t'a enseigné
A bien parler , & sur-tout à bien faire.

En effet, qu'est-ce que la vie animale en comparaison de la vie raisonnable ? J'ai rapporté dans mes Remarques sur les Réflexions de M. le Duc de la Roche-Foucault , que Marc-Aurele Empereur Romain , dans les douze Livres de Réflexions Morales qu'il nous a laissé , en employe quatre à traiter de la reconnoissance qui est dûe aux Maîtres & aux Instituteurs de la Jeunesse. C'est cependant un Payen qui donne ces préceptes. Quelle ne doit donc pas être la reconnoissance d'un Disciple Chrétien pour ses Maîtres en Israel , qui lui ont appris non-seulement *à bien parler,*

114 LES QUATRAINS
mais encore à bien faire, en joignant
eux-mêmes l'exemple à la parole ?

CXVIII.

Es jeux publics, au théâtre, à la table,
Cede la place au vieillard & chenu :
Quand tu seras à son âge venu,
Tu trouveras qui fera le semblable.

Cede la place au vieillard. C'est un droit acquis à la vieillesse, & à si juste titre, que Dieu en fait faire un précepte à son Peuple par Moïse : Levez-vous, leur dit-il, devant ceux qui ont les cheveux blancs, honorez la personne du vieillard. (*Lévit. 19. 32.*) Déférence dont le violement étoit si rigoureusement puni chez les Anciens, qu'ils croyoient qu'il n'y avoit que la mort, qui pût expier ce crime. (*Juvenal, Satyr. 13.*)

CXIX.

Cil qui ingrat envers toi se démontre,
Va augmentant le los de ton bienfait :
Le reprocher maint homme ingrat a fait,
C'est se payer que de bien faire montre.

Le reprocher maint homme ingrat a

fait. Par la révolte qu'il cause contre le bienfaiteur, parce que l'obligation devient moindre par le reproche, parce que c'est, pour ainsi dire, se payer soi-même, parce qu'enfin rien n'est plus bas que le reproche.

C X X.

Boire, manger, s'exercer par mesure,
Sont de santé les outils plus certains,
L'excès de l'un de ces trois aux humains,
Hâte la mort, & force la nature.

L'excès de ces trois, & sur-tout les deux premiers, hâte la mort. L'infirmité suit la grande chère, & le vin en fait périr plusieurs, dit le Sage, (*Eccli.* 37. 33. 34.) Quelle monstrueuse passion ! Que la crainte de Dieu ne régle pas les hommes sensuels, cela n'est pas étonnant, puisqu'ils n'ont d'autre Dieu que leur ventre ; mais que l'amour de la vie ne soit pas plus forte sur eux, c'est à force d'être homme, ne le plus être.

CXXI.

Si quelquefois le méchant te blasonne ,
 Que t'en chaut-il ? Hélas ! c'est ton bonheur ,
 Le blâme prend la force du donneur :
 Le los est bon, quand un bon nous le donne.

Le blâme prend la force du donneur.
 Nous avons dit ci-devant , que la louange ne tire son prix que du discernement de celui qui loue. Il en est de même du blâme : les piqures du serpent ne sont pas plus honteuses, que les applaudissemens de l'automate sont flatteurs.

CXXII.

Nous mêlons tout, le vrai parler se change
 Souvent le vice est du nom revêtu
 De la prochaine opposite vertu :
 Le los est blâme , & le blâme est louange.

Souvent le vice est couvert du nom de vertu. Par exemple : Est-il rien de plus commun que d'appeller libéral un homme prodigue ; ménager un homme avare ; courageux le téméraire ; grand

travailleur un Juge intéressé ; dévot un tartuffe ? & ainsi de mille autres manières de parler peu glorieuses à celui qui s'en sert , parce que c'est s'avouer par-là ignorant ou flateur.

CXXIII.

En bonne part ce qu'on dit tu dois prendre,
Et l'imparfait du prochain supporter,
Couvrir la faute ; & ne la rapporter ;
Prompt à louer , & tardif à reprendre.

Prompt à louer. Voilà sans contredit le meilleur caractère , & celui qui fait plutôt fortune dans la société civile. Etre toujours prêt à dire quelque chose de gracieux ; saisir dans les personnes ce qu'il y a de louable , & le relever à propos ; étudier les inclinations , & s'y conformer sans bassesse. Car c'est à quoi il faut bien prendre garde. De cette politesse à la flatterie il n'y a qu'un pas glissant : la louange est permise , mais l'adulation ne le fut jamais.



CXXIV.

Cil qui se pense & se dit être sage,
 Tiens le pour fol : & celui qui sçavant
 Se fait nommer, fonde le bien avant ;
 Tu trouveras que ce n'est que langage.

*Cil qui se pense & se dit être sage,
 tiens-le pour fol. Premièrement, parce
 que c'est une présomption odieuse,
 même dans la société civile ; & en se-
 cond lieu, parce que notre Auteur
 veut parler ici de cette sagesse dont
 Dieu dit : (*Isaye*, 29. 14.) Je détrui-
 rai la sagesse des sages, & je rejetterai
 la science des sçavans. Or cette science
 prise à la lettre s'entend des sages d'en-
 tre les Juifs, dont les lumières devoient
 être éteintes par celui qui est appelé
 la Lumière par excellence. Et si nous
 la prenons dans le sens mystique révélé
 à l'Apôtre, elle s'entend de tous les
 sages du siècle qui devoient s'opposer
 au Christianisme, comme contraire aux
 lumières de leur raison naturelle, &
 que la vérité réduit tous les jours sous
 son empire. (1. *Cor.* 1. 19.)*

CXXV.

Plus on est docte , & plus on se défie
D'être ſçavant , & l'homme vertueux
Ne ſe montre jamais préſomptueux.
Voila les fruits de ma Philoſophie.

Voila les fruits de ma Philoſophie.
Vraie ſageſſe , comme on voit , puisſque
non - ſeulement elle part d'un bon
fonds , mais qu'elle a encore pour fin
de rendre les hommes bons. J'ai dit à
la tête du premier Discours de mes
Œuvres Mêlées , & je l'ai dit après un
bon garant , que tout homme qui ſe
mêle d'écrire , doit avoir deux fins prin-
cipales , celle d'inſtruire & celle de
divertir. Notre Auteur dans ſa *Philo-
ſophie* poétique n'a-t-il pas rempli ces
deux fins. Son metre , quoiqu'autant
imparfait de nos jours qu'il étoit par-
fait de ſon temps , plaira dans tous les
âges ; & pour ſes préceptes , tant qu'il
y aura des hommes , il y aura des Diſ-
ciples de ſa *Philoſophie*.

Fin des Quatrains du Sieur de Pibrac.



LES
QUATRAINS
DU PRESIDENT
DU FAUR.

I.

POUR vivre à Dieu, l'homme doit en
Dieu vivre,
Qui vit à soi meure soudain à Dieu :
Mais celui-là qui dit au monde adieu,
Mourant à soi, vit bien pour mieux revivre.

REMARQUES.

Il paroît que le temps où vivoit cet
Auteur étoit le règne des jeux de mots,
& ce qui me le feroit croire, c'est que
je vois plusieurs Inscriptions & Epita-
phes dans ce goût, & qui sont à peu
près de ce temps. Par exemple, au-
dessus

dessus d'une des portes du Cimetière de Saint Severin à Paris , on lit celle-ci.

Passant , pense-tu pas passer par ce passage

Où passant j'ai passé.

Si tu n'y pense pas , passant, tu n'est pas sage :

Car en n'y pensant pas , tu te verras passé.

Dur esclavage, tyrannie même exercée sur l'esprit depuis que le démon poétique s'en est emparé. Car fut-il, jamais un hommage plus cher que celui qui fut rendu à Charles le Chauve, lorsqu'un Poète Latin de son temps lui présenta cent vers à sa louange dont tous les mots commençoient par un C , & dont voici le premier vers :

Carmina Clarifona , Calvis , Canate Camena.

Quelle gêne semblable à celle qui se voit dans l'Odyssée que Triphiodorus a composé en 24 Livres sur les aventures d'Ulysse , où dans chacun de ces Livres il a exclu une des 24 lettres de l'Alphabet.

Graces à notre bon goût, nous ne sommes plus dans ces temps où l'esprit

L

faisoit si grande dépense sans beaucoup paroître. Nous n'avons plus que les bouts-rimés qui assujettissent la raison à la rime, encore n'osent-ils paroître que très-rarement dans les *Mercures* & dans les *Journaux*.

Mais pour revenir à notre Auteur, on ne peut disconvenir que malgré la contrainte qui régné dans ce premier Quatrain, il n'y ait beaucoup de sens & beaucoup de religion. Rien n'est plus sûr que pour vivre à Dieu, il faut que Dieu vive en nous par sa grace, & que nous vivions en lui par la charité; que bientôt nous mourons à Dieu, quand nous vivons à nous-mêmes par la cupidité; mais que si nous sommes assez heureux pour mourir au monde & à nous-mêmes, cette mort est une vie passagère qui nous conduit à l'éternelle.

Id. Id. Id. Id. Id. Id. Id. Id. Id. Id.

Ce n'est mourir que perdre cette vie;
Rien que le corps par la mort n'est vaincu;
Pourvu qu'on ait chrétiennement vécu;
La mort se voit par soi-même ravie.

Rien que le corps par la mort n'est vaincu.

vaincu. L'ame n'en souffre point ; au contraire , c'est pour elle un jour de triomphe , sur-tout si elle a bien combattu. Car à considérer la vie & la mort par rapport au temps présent ; combien la vie du corps humilie-t-elle l'ame ? Combien la mort la relève-t-elle ? La vie attache notre ame à des objets qui n'ont aucun rapport avec son excellence naturelle , mais la mort rompt ses liens , & la rétablit dans sa première liberté. La vie humilie tout l'homme , la mort n'humilie que la plus foible partie. La vie suspend en nous presque tous les sentimens de notre véritable grandeur , la mort par ses seules approches nous les rend. La vie fait , pour ainsi dire , descendre notre ame du ciel en terre , la mort la fait remonter de la terre au ciel. Enfin , la vie interrompt le commerce naturel que nous devrions avoir avec notre Dieu , pour lequel notre cœur se sent fait ; la mort nous réunit à notre principe qui est Dieu , & nous dédommage par une possession infinie de la suspension de notre bonheur.

III.

Ce sac de vers , cette charogne morte ;
Un jour , un jour , son ame reprendra ;
Lors par effet le corps advouëra ,
Que non lui l'ame , ains que l'ame le porte.

Le corps mort reprendra un jour son ame. Il est étonnant qu'il y ait eu des Hérétiques qui ayent nié la résurrection des corps , après ces paroles si expresses de Job : Je sçai que mon Redempteur , (remarquez qu'il appelle Dieu son Redempteur par un esprit prophétique) je sçai que mon Redempteur est vivant , & que je ressusciterai de la terre au dernier jour , que je serai encore revêtu de cette peau , que je verrai mon Dieu dans ma chair , que je le verrai , dis-je , moi-même , & que je le contemplerai de mes propres yeux. (*Job , 19. 25. & seq.*) Cependant il y avoit du temps de J. C. même une Secte de Sadducéens qui nioient la résurrection des corps , assurant qu'il n'y avoit ni Esprits , ni Anges. Comme ils étoient plus grossiers que les autres , ils se bornoient à ce qui est temporel , & ne passoient pas plus loin. Mais , ô

cœurs de cendre ! [C'est ainsi que les apostrophe un grand Auteur] est-il possible que vous soyez d'aussi injustes estimateurs de vous-mêmes ? Quelle apparence y a-t-il qu'un si bel ouvrage dût périr pour toujours ? Pourquoi pas, direz-vous, puisque le monde parfait périra bien ? Ah ! la différence n'est-elle pas sensible ? Le monde est fait pour l'homme , & c'est pour cela qu'il périt ; mais l'homme est fait pour Dieu, & c'est pour cela qu'il est immortel. (*Tertul. lib. de resurrect. carn.*)

IV.

Ayant forfait ne dis point je suis homme ,
Mais souviens-toi d'être encore chrétien :
Et t'avouant indigne d'un tel bien ,
Gardes surtout qu'ingrat Dieu ne te nomme.

Souviens-toi d'être encore chrétien :
C'est ce qu'un chrétien ne doit point perdre de vûe. S'il fait le bien qu'il se souvienne de le rapporter à son premier Auteur , qui est Dieu. S'il fait le mal , qu'il en gémissé comme d'un égarement qui lui est propre , & qui l'éloigne de son terme , qui est Dieu. Bien éloigné de croire que pour faire impu-

nément le mal, il lui est permis de faire pendant quelques momens abstraction du caractère auguste de chrétien : caractère, qui doit être aussi ineffaçable dans son esprit, qu'il est indélébile dans son ame.

V.

Où que tu sois, quoique ton péché face,

Croi que ton Dieu te voit de tout côté ;

Pourrois-tu bien de sa Divinité

Respecter moins que d'un Prince la fesse ?

Croi que ton Dieu te voit de tout côté.
Il n'y a personne qui ne sçache que Dieu est par-tout, & qu'il voit tout. Cependant on ne peut trop souvent se le dire, & le dire aux autres, parce qu'il y a une grande différence entre avoir cette créance dans l'esprit & vivre de cette foi. C'est la disposition qui parut admirablement dans Susanne, lorsque les deux Vieillards corrompus, lui représentant que personne ne les voyoit. Elle leur répondit : Je ne vois que péril, & qu'angoisse de toutes parts. Car si je fais ce que vous desirez, je suis morte aux yeux du Seigneur, & si je ne le fais point, je n'échapperai

point de vos mains. Mais à tout considérer, il vaut mieux tomber entre vos mains, sans avoir commis le mal, que de pécher en la présence du Seigneur. (*Daniel*, 13. 22. 23.)

V. I.

Adorer Dieu comme un chrétien doit faire,
N'est le prier des lèvres, mais du cœur;
Le principal est d'aimer son honneur,
C'est l'adorer, ne vouloir lui déplaire.

Adorer Dieu, comme un Chrétien doit faire, c'est l'adorer en esprit & en vérité. Le temps est venu, dit J. C. que les vrais adorateurs adoreront le Pere en esprit & en vérité; car ce sont là les adorateurs que le Pere cherche. Dieu est Esprit, & il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit & en vérité. (*Joan.* 4. 22. 23.) Tout le monde sçait que les Juifs & les Samaritains faisoient consister tous les devoirs de leur piété & de leur Religion dans des sacrifices & dans des cérémonies extérieures, sans songer à la pureté de leur cœur. Cette manière d'adorer Dieu se toleroit au temps de la Loi, parce ces peuples

encore grossiers , devoient être un jour retirés de l'idolatrie, & affermis dans l'adoration du vrai Dieu. Mais quand une fois J. C. fut venu dans le monde pour établir le culte qui convenoit à son Pere , il changea ce culte grossier en un culte spirituel. Dieu qui est un pur Esprit , veut être adoré en esprit, par ceux à qui il a envoyé son Fils & son Esprit pour Maîtres. Il ne nous demande plus des brebis & des taureaux en sacrifice , mais il demande que nous nous donnions nous-mêmes à lui. Il ne nous demande plus des holocaustes de bêtes , mais il nous demande le sacrifice de nos cœurs & de nos esprits

V. I. I.

Rends-toi dévot si tu veux que la grace
De ce grand Dieu t'empêche de pécher.
Et ne crois pas d'être si dur rocher,
Que pour cela meilleur il ne le fasse.

Que pour cela meilleur il ne le fasse.
C'est donc Dieu qui de méchans nous rend bons, & qui de bons nous rend meilleurs. Aussi le Roy Prophete s'écrioit-il : Créez, Seigneur, un cœur

pur en moi. (*Pf. 50. 11.*) Comme s'il disoit : Faites en moi une nouvelle création ; vous m'avez déjà fait sortir du néant de l'être , tirez-moi encore par votre miséricorde du néant du péché ; c'est-à-dire , de la privation du bien , pour me faire entrer dans la possession.

VIII.

Etre dévot n'est qu'un désir extrême
De laisser tout pour s'unir tout à Dieu :
Mais qui plus est , quand le temps & le lieu
Le veut ainsi , pour Dieu laisser Dieu même.

Pour Dieu laisser Dieu , quand le temps & le lieu le demandent. Car il y a des circonstances de temps & de lieu dans la Religion comme dans le monde. Par exemple , de même qu'un homme qui feroit de la nuit le jour , & du jour la nuit , ne feroit pas estimé devant les hommes ; de même un Héros chrétien qui iroit à l'Eglise , lorsqu'il faut aller au combat , ne feroit pas agréable à Dieu. Il en est de même des circonstances de lieu. Dieu m'ordonne de remplir les devoirs de mon état ; cependant si à l'heure marquée pour les

130 LES QUATRAINS
remplir, je ſçai que mon prochain eſt
en danger de périr, ſi je ne lui donne
du ſecours, alors je dois ſuſpendre
mes devoirs, pour aller à mon pro-
chain. Voila ce qu'on appelle *quitter*
Dieu pour Dieu même, quand le temps &
le lieu le demandent.

IX.

Pour vivre bien, fais que ſouvent ton ame
Rentrant en ſoi médite ſaintement
Quel eſt ton Dieu, quel toi ſemblablement,
Combien lui grand, combien toi pauvre,
infâme ?

*Quel eſt ton Dieu, quel toi ſemblable-
ment ?* Connoiſſance qui ne peut s'ac-
quérir avec certitude que par la Reli-
gion Chrétienne. De tout temps l'hom-
me a connu qu'il y avoit en lui du faux
& du vrai, de la malice & de la bonté,
de la baſſeſſe & de la grandeur ; mais
la cauſe de toutes ces contradictions
& les différens affauts qu'elles ſe livrent,
ſans jamais ſe défaire, ont toujours été
l'écueil du raisonnement humain. Qui
pourra donc expliquer cette énigme ? La
ſeule Religion Chrétienne, qui rappor-

tant toutes ces contradictions aux tristes suites du péché d'origine, apprend à l'homme à se connoître lui-même. Il en est de même de la connoissance de Dieu. Quelles différentes & fausses idées les Payens n'en ont-ils pas eues ? Les uns ont cru qu'il y avoit plusieurs Dieux : les autres ont imaginé deux premiers principes du bien & du mal. Ceux-ci ont cru Dieu purement corporel : ceux-là l'ont cru Dieu & homme tout ensemble. Les uns voulant honorer leurs passions, ont fait leurs Dieux passionnés : les autres se sont imaginés qu'ils ne se nourrissoient que de cris, de sang & de fumée. Il n'y a donc que la Religion Chrétienne qui en donne une juste idée, en apprenant que c'est un Etre unique dans ses perfections, spirituel dans sa substance, moins jaloux du corps que du cœur de la créature, vengeur du vice, & plus flexible par un soupir pénitent, que par mille ruisseaux de sang humain.



X.

En ces deux points soi-même & Dieu con-
noître ,

Gît tout le bien qui se peut desirer.

Heureux qui peut l'un de l'autre tirer ,

Et par le ciel les enfers reconnoître.

Heureux qui peut l'un de l'autre tirer.

Ce n'est pas chose facile. Dieu se con-
noît par les créatures, mais les créatures
ne se connoissent pas en connoissant
Dieu. Toutes les merveilles qui sont dans
l'homme annoncent un Auteur : mais
l'idée d'un Dieu ne renferme pas celle
des créatures. Le Créateur du monde
n'étoit pas moins Dieu avant qu'a-
près la création. Dieu ne peut donc se
connoître par l'homme , & l'homme
par son Dieu , qu'en formant une par-
faite antithèse, qu'en se disant : Qu'est-
ce que Dieu ? Que suis-je moi-même ?
O quelle opposition s'offre d'abord à
mon esprit ! Dieu est un pur Esprit ; &
moi je suis un corps mortel. Dieu ha-
bite une lumière inaccessible ; & moi
des ténèbres épaisses. Dieu contient en
lui tous les trésors de la Divinité ; &

moi je suis la pauvreté par essence.
Dieu possède une grandeur souhaitable; & moi je ne souffre point de besoins qui ne m'obligent à former des souhaits. Dieu est tout desirable; & moi je m'exale & me consume en desirs. Dieu est tout, & moi je ne suis rien. Dieu se connoît parfaitement & se comprend; & moi je ne puis me connoître, encore très-imparfaitement, que par cet humiliant parallèle.

XI.

Fai qu'un desir de la vie éternelle,
Incessamment esponçonne ton cœur,
Si tu prétends d'être enfin le vainqueur
De cette mort qui se vante immortelle.

Si tu prétends. J'aimerois mieux dire, si tu espère. Car, quand nous combattrions avec autant de courage que l'Apôtre, nous devons toujours opérer notre salut avec crainte & avec tremblement. Nous ne devons pas nous flater de la victoire, mais l'espérer.



XII.

Garde-toi bien d'aimer Dieu pour la gloire
 Qu'un jour tu peux de sa main recevoir ;
 Tu te rendrois indigne de l'avoir ,
 Le postposant au prix de la victoire.

Garde-toi bien d'aimer Dieu pour la gloire. O que cette morale est parfaite, & combien parfait seroit celui qui la pratiqueroit ! Aimer Dieu pour lui-même ; aimer Dieu sans intérêt ; l'aimer même dans la privation éternelle de sa vûe ; encore une fois, c'est un degré de perfection, qui tient de la Béatitude future. Encore une fois, quelle morale plus parfaite !

XIII.

Aime ton Dieu pour sa bonté si grande
 Qui te chérit d'un amour si constant :
 Peux-tu n'aimer un Dieu qui t'aime tant ,
 Qui rien de toi que l'amour ne demande.

Aime ton Dieu qui te chérit d'un amour si constant. L'Apôtre Saint Jean nous dit : Aimons Dieu, puisqu'il nous

à aimés le premier. (1. *Jouan.* 4. 19.)
 Il a donc fallu que Dieu nous prévint
 pour nous rendre capables de l'aimer.
 Avant qu'il aimât notre ame, & lui
 inspirât son amour, elle étoit hideuse
 & difforme ; mais elle devient belle dès
 qu'il commence à l'aimer : c'est un
 privilège spécial de l'amour de Dieu.
 Les créatures ont beau s'aimer l'une
 & l'autre, souvent elles se rendent en-
 core plus difformes, au lieu de s'em-
 bellir. Mais il n'en est pas ainsi de l'a-
 mour que notre ame a pour Dieu. Cet
 amour fait toute sa beauté ; & cette
 beauté augmente à proportion que
 cet amour croît en elle.

XIV.

De cet amour si ton ame étoit pleine,
 A ton prochain pourrois-tu faire mal ?
 Puisqu'il ne faut aimer l'homme à l'égal,
 L'amour de Dieu produit l'autre sans peine.

A ton prochain pourrois-tu faire mal.
 C'est une suite du précepte de l'amour
 de Dieu. Un jeune homme ayant de-
 mandé à J. C. ce qu'il falloit faire pour
 être éternellement heureux ; il lui ré-

pond : Aimez votre prochain comme vous-même : voulant lui apprendre par-là, que les préceptes de la Loi nouvelle étoient les mêmes que ceux de l'ancienne. Il ne lui explique pas même comment l'amour & le service de Dieu sont renfermés dans ce précepte. Il suppose, comme l'Apôtre S. Jean, que celui qui aime son prochain, est né de Dieu, & que celui qui est né de Dieu, aime Dieu. Liaison si étroite entre ces deux amours, que le même Apôtre s'écrie : Comment celui qui n'aime pas son frere qu'il voit, peut-il aimer Dieu qu'il ne voit point. (1. Joan. 4. 20.)

XV.

Pour bien aimer autrui comme soi-même ;
Ne t'aime point, sinon comme celui,
Lequel convient qu'en lui rien n'est de lui ;
Pour être aimé, pas même de lui-même.

Pour bien aimer autrui comme soi-même. Il faut commencer par s'aimer bien; c'est-à-dire, par s'aimer en chrétien. Nous nous aimons souvent jusqu'au point de nous perdre; aimer ainsi son prochain,

prochain, ce seroit une pernicieuse charité. Il faut donc l'aimer comme membre d'un corps dont J. C. est le Chef, & auquel nous espérons nous réunir tous dans l'éternité, après y avoir été joints dans le temps par la charité.

XVI.

Hai ta chair & ses plaisirs infames,
 Mais encore plus ta propre volonté,
 C'est celle-là de qui l'autorité
 Fait regorger les enfers de tant d'ames.

Hai ta chair; c'est-à-dire, les faiblesses & les désordres de la chair. Car si elle est soumise à l'esprit, il faut la respecter comme le temple du S. Esprit. C'est ainsi que S. Paul appelle un corps pur & sans taches. (1. Cor. 6. 19.) Nous pouvons donc aimer nos corps, mais c'est comme associés de notre ame, pour la servir dans le temps & se réunir à elle dans l'éternité. Nous pouvons donc regarder le corps & l'ame dans l'état de la nature corrompue, comme Adam & sa compagne dans l'état d'innocence : ils pouvoient s'aimer, mais ce n'étoit pas de telle

138 LES QUATRAINS
forte qu'ils s'obéissent plutôt à eux-
mêmes qu'à Dieu. Il en est de même
de nous : nous pouvons aimer nos
corps, tant qu'ils seront obéissants à
l'esprit ; mais quand une fois ils lui se-
ront rebelles, il faut les mâter, il faut
les réduire en servitude.

XVII.

Tant aimer Dieu que soi-même on haïsse,
C'est l'aimer bien, & d'amour bien lié ;
Mais s'aimer tant que Dieu soit oublié,
C'est prier Dieu que l'enfer t'engloutisse.

*Tant aimer Dieu que soi-même on haïst
se, c'est l'aimer bien.* Et comment peut-
on aimer Dieu parfaitement sans se haïr
soi-même ? Plus on aime Dieu, plus
on découvre en lui de perfections. Plus
on se compare à ce modèle, & plus on
découvre en soi de défauts. C'est dans
ce sens que nous pouvons nous haïr,
par comparaison avec celui qui est venu
nous donner l'exemple ; à la vue de ce
que nous sommes ; par comparaison
avec ce que nous devrions être.

17

XVIII.

Ufer, jouir ont telle différence,
Que sans se perdre on n'en peut abuser.
Jouir de Dieu, sans jamais en user,
Du reste user, mais non par jouissance.

Du reste user, & non pas en jouir.
C'est ce que l'Apôtre distingue parfaitement quand il dit ; (1. Cor. 7. 30. 31.) Que ceux qui se réjouissent soient comme ne se réjouissant point ; que ceux qui achètent comme ne possédant rien ; que ceux qui usent de ce monde, comme n'en usant point ; c'est-à-dire, qu'ils n'y mettent pas tellement leur cœur, que ce soit pour eux une jouissance & une possession délectable. C'est aussi dans ce sens, que nous disons tous les jours dans nos Prédications aux riches de la terre : Usez de vos biens, mais n'en jouissez pas ; regardez vos richesses comme vos esclaves, & non pas comme vos amis.



XIX.

Honneur, plaisirs, richesse incomparable,
 Cil qui premier vous osa dire bien,
 Puisque si mal il connut votre rien,
 Que ne fût-il fait par vous misérable ?

Que ne fût-il fait par vous misérable ? Desir qui vraisemblablement a été accompli. Car celui qui a pensé ainsi le premier, ou étoit riche, ou étoit pauvre. S'il étoit pauvre, la misère a augmenté par son illusion & son avidité, & s'il étoit riche, il n'est pas possible qu'il n'ait éprouvé, tôt ou tard, que tout n'est que vanité & affliction d'esprit. (Eccli. 1. 14.)

XX.

Si les trésors Dieu compare aux épines,
 Comment peux-tu dans ta main les serrer,
 Ouvre-la donc, & pour mieux t'assurer
 Remplis ton cœur des richesses divines.

Si Dieu compare les trésors aux épines ; comment les hommes si délicats, peuvent-ils les amasser à pleines mains ?

Il y en a deux raisons. La première, c'est que si ces épines se font sentir en les acquérant, on espère ne trouver ensuite que des roses, & on se trompe. La seconde, c'est que si elles se font sentir après qu'elles sont acquises, on espère toujours qu'elles s'émousseront ; & on se trompe encore plus lourdement.

X X I.

Le voyageur n'est-il sot s'il ne change
 Tout son argent qu'il aura mis à part :
 Tu cours au ciel pour y prendre ta part,
 Prends donc de Dieu quelque lettre de
 change.

Prends donc de Dieu quelque lettre de change. Cette expression, à mon avis, n'est pas assez noble pour ce sujet. On voit cependant bien que notre Auteur veut nous apprendre par cette comparaison, que de même qu'un voyageur de long cours doit avoir soin de prendre des lettres de change qui lui fournissent de l'argent sur sa route, de distance en distance, jusqu'à ce qu'il arrive au terme ; de même le Chrétien voyageant vers Dieu, doit faire en sorte

que de bonnes œuvres l'attendent au
terme de sa vie, pour lui ouvrir l'en-
trée de la gloire.

XXXI.

Mais pour l'avoir (car par tout il en donne)
Fais libéral l'aumône à plein boisseau ,
Puisque tu sçais que pour un verre d'eau ,
Pour un denier , il rend mainte couronne.

*Mais pour l'avoir (car par-tout il en
donne ;) c'est-à-dire , que dans toutes
les conditions , Dieu donne les moyens
de se sanctifier , & c'est ce qu'on ap-
pelle grâces d'état. Les riches se sau-
vent par l'aumône ; les pauvres par la
patience ; les Grands par l'humilité ;
les Magistrats par l'équité ; les gens de
commerce par la bonne foi ; le labou-
reur par les travaux , & ainsi de toutes
les conditions.*

XXXII.

Quand tu reçois en tes mains grand dommage
Pour te sauver Dieu décharge ta nef
Puisqu'il te faut entrer la hant en bief ,
Garde qu'au port tu ne fasses naufrage.
Pour te sauver Dieu décharge ta nef.

Il est certain que Dieu connoît mieux que nous-mêmes les moyens de nous sauver, puisque lui-même nous les donne. On attribue souvent des événemens à des causes étrangères, lorsqu'ils n'ont pour principe que la gloire de Dieu & notre salut. Rien dit l'Ecriture, ne se fait dans le monde sans sujet, & ce n'est pas de la terre que viennent les maux. (*Job*, 4. 6.) C'est-à-dire, qu'ils ne naissent pas de la terre, comme les herbes & les autres choses qui croissent d'elles-mêmes; mais semblables aux fruits qui naissent de leurs racines, ils en ont aussi, qui ne sont autres, que les desseins de Dieu sur nous.

XXIV.

Oi ce vieux mot qui dit : Cache ta vie,
Si tu ne veux que vivre impunément :
Mais si tu veux vivre chrétiennement,
Fais qu'on la voie, & qu'on y prenne envie.

Fais qu'on la voie. Ce précepte n'est
il pas contraire à celui de Jesus-Christ
quand il dit : Ne faites point vos bon-
nes œuvres devant les hommes? (*Matth.*
6. 1.) Non : parce que notre Auteur

ne dit pas : Faites publiquement le bien pour être regardé , mais afin *qu'on y prenne envie* ; c'est-à-dire , qu'il serve d'attrait & de modèle. Un Prince , par exemple , est autant obligé qu'un autre de se sauver du Pharisaïsme ; cependant il est souvent à propos qu'il laisse voir le bien qu'il fait , afin que l'ascendant qu'il a déjà sur les sujets , les entraîne , comme malgré eux à l'imiter.

XXV.

Ne cherche point de ressembler , mais d'être
 Tel que tu veux de tous être estimé ;
 A quoi te vaut d'être tel renommé ,
 Si Dieu te voit , s'il te tient pour un traître.

Ne cherche point de ressembler , mais d'être tel que tu veux de tous être estimé.
 Car autrement c'est une hypocrisie comparée à des sépulchres blanchis , dont les dehors sont admirables , & qui au-dedans sont pleins de pourriture. (*Matth. 23. 27.*) De telles apparences excitent la colère de Dieu , parce que Dieu étant la vérité même , il a en horreur toute espèce de mensonge. (*Jér. 36. 22.*) Il n'est pas même jus-
 ques

ques dans cette vie, où l'hypocrite ne soit la première victime de son hypocrisie. Sa joie n'est que d'un moment, dit l'Écriture. Quand son orgueil l'auroit élevé jusqu'au ciel, & que sa tête auroit touché les nues; il périra à la fin & sera rejeté comme du fumier. (*Ibid.* 20. 5. 6. 7.)

XXVI.

Je ne veux pas que l'honneur tu méprise,
Quand la vertu le fera vénérer;
Mais je voudrois que pour bien l'honorer,
Il vînt à toi lorsque moins tu le prise.

Je voudrois que pour bien l'honorer il vînt à toi. Courir après l'honneur est une sotte vanité; mais le bien recevoir quand *il vient*, c'est une noble émulation. Il n'est pas défendu d'être sensible à l'honneur, sur-tout *quand la vertu en est le fondement*; pourvu néanmoins qu'on en rende le premier tribut, à celui qui est le premier mobile de tout bien.

XXVII.

Ce point d'honneur qui tant pique le
monde,
Croi qu'il n'est pas, puisque ce n'est qu'un
point,
Ou que s'il est, pour le moins ne l'est
point,
De cet honneur qui porte qu'on s'y fonde.

XXVIII.

Croi que plutôt c'est un sûr témoignage
Du peu de cœur qu'a l'homme impatient,
Qui pour braver à la mort s'enfuyant,
Du moindre mot ne peut vaincre l'outrage.

Ce point d'honneur qui tant pique le monde, croi qu'il n'est pas. On voit assez que notre Auteur veut parler ici de ce grand & funeste point d'honneur, qui naît de l'orgueil, qui vit de l'impatience, & qui meurt dans le sang. De ce point d'honneur si contraire à lui-même, puisque c'est s'avouer fuyard à la mort, plutôt que du moindre mot vaincre l'outrage : de ce point d'honneur enfin si peu connu aux Nations qui ont mieux

connu la gloire, & qui l'ont mieux placée. Car on ne peut disconvenir que les Grecs & les Romains n'aient été des Maîtres en fait de gloire; cependant à parcourir toutes leurs Histoires, y trouve-t-on un seul exemple de combat singulier, excité par le point d'honneur? Qui nous a donc enseigné l'art pernicieux de nous défaire honorablement? Ce n'est sûrement pas l'Evangile, qui ordonne, quand on a frappé une joue, de présenter l'autre. (*Matth. 5. 37.*) Croyons plutôt, (surtout quand nous voyons dans l'Histoire qu'une société de Duellistes fût établie en Angleterre, sous Charles II, dont le Président étoit celui qui avoit tué plus d'hommes, & ainsi des autres places;) croyons plutôt, dis-je, que cette cruelle bravoure, doit sa naissance à quelque nation sanguinaire, qui ne connoissant point la victoire de soi-même, n'a pas sçu y placer l'honneur.



XXIX.

Lorsqu'il faudra que la cause publique
 Ou de ton Dieu, arme en guerre ton flanc,
 Fais voir alors, prodigue de ton sang,
 Combien tu vaux, quand le devoir te pique.

Fais voir alors, prodigue de ton sang, combien tu vaux. Voilà donc les seules occasions, où il est permis de porter le glaive sur son semblable : la défense de la Religion & le soutien de l'Etat. Dans tous les temps il y a eu des guerres. Dieu parle ainsi aux Israélites : Si vous sortez de votre pays pour aller à la guerre, le Seigneur votre Dieu se souviendra de vous, & il vous délivrera de leurs mains. (*Num. 10. 9.*) Prenez vos armes, dit Judas Macchabée à son armée, remplissez-vous de courage, tenez-vous prêts pour combattre contre ces nations qui se sont assemblées pour nous perdre, & pour détruire notre Religion, parce qu'il nous est meilleur de mourir dans le combat, que de voir les maux de notre peuple & la destruction des choses saintes. (*1. Macchab. 3. 58. 59.*) Non

pas que la guerre ne soit toujours un fléau du ciel : mais quand les motifs sont justes , elle est en même temps une verge dont Dieu se sert pour humilier les superbes , & venger ses Autels.

X X X.

Ne pense pas qu'un bon cœur se défie
D'être vaillant & humble ensemblement ;
L'humilité doit être l'ornement
De la valeur, l'orgueil de la furie.

L'humilité doit être l'ornement de la valeur. Comme la furie tire sa gloire de l'orgueil , la vraie valeur tire la sienne de l'humilité. Nous en avons un bel exemple dans le jeune David, lorsqu'il entra en lice avec le Géant. Tu viens à moi , dit-il , avec l'épée , la lance & le bouclier : mais moi , je viens à toi , au nom du Seigneur ; & tout défarmé que je suis , je suis certain de la victoire. (1. Reg. 17. 45.) Fut-il jamais une pareille valeur ? Fut-il une plus parfaite humilité ? Aussi l'événement justifia-t-il l'une & l'autre. Goliath tombe comme un grand arbre , & c'est un foible Berger qui l'abbat.

XX XI.

L'humilité à Platon inconnue,
 Ne s'apprend point qu'en l'Ecole de Dieu ;
 C'est celle-là qui seule sans milieu,
 Se porte au bas pour voler sur la nue.

L'humilité ne s'apprend qu'en l'Ecole de Dieu. Les Philosophes Payens avoient bien les autres vertus. Ils méprisoient les richesses ; ils pratiquoient la tempérance ; ils cultivoient la sagesse ; ils étoient affamés de toutes les sciences : mais ils ne connoissoient point l'humilité. Que dis-je ? l'orgueil & la vanité étoient le principe de toutes leurs actions. Quoi de plus vain, par exemple, que cette réponse d'un Philosophe mourant de faim ! Periclès lui apportant du secours ; loin de lui marquer de la reconnoissance, il lui répond fièrement : Tu apportes de l'huile, Periclès, parce que tu as besoin de la lampe. Il n'y a donc que dans l'Ecole de Dieu & de son Fils que s'apprend la vertu de l'humilité. Un Abraham reconnoît qu'il n'est que cendre & que poussière. Un Gedeon refuse le gou-

vernement du peuple, parce qu'il est, dit-il, d'une des plus obscures familles de Manassé. Apprenez de moi, dit Jesus-Christ, que je suis humble. (*Matth. 11. 29.*) Inspirez-vous les uns aux autres l'humilité, dit Saint Pierre, parce que Dieu résiste aux superbes, & donne sa grâce aux humbles. (*1. Petr. 5. 5.*)

XXXII.

Si par discours tu ne peux rien comprendre
De la grandeur l'immense vilité,
Voi qui tu es, voi qui tu as été,
Qui tu seras encore après la cendre.

- *Voi qui tu as été, qui tu es, & qui tu seras.* Tu as été conçu dans la corruption, & né dans le péché. Tu vis peu, & tu souffre beaucoup. Tu mourras, & tu seras réduit en poussière. Qu'est-ce que ce corps dont tu fais ton idole? Un petit amas de sang & de poussière, un composé de foiblesse & d'infirmité. Nous portons un corps sujet à la douleur, malade lorsqu'il croit être en santé, parce qu'il n'est jamais parfaitement sain, si on le compare à l'état heureux, où il sera un

193 LES QUATRAINS
jour dans le ciel. En un mot, tiré d'un
ancien, tout l'homme n'est que maladie.

XXXIII.

Si Dieu fait chair s'appelle ver de terre,
Ne dois-tu pas prendre un titre pareil ?
Dis que tu n'est que poudre, ains le cercueil,
Où le grand Rien tous ses titres enterre.

Si Dieu fait chair s'appelle ver de terre. Que ce nom que Jésus-Christ se donne lui-même (Ps. 21.) est bien propre à confondre l'orgueil humain ! Dans plusieurs endroits on le voit prendre encore des titres plus humilians. Il étoit le Fort par excellence, & cependant il ne fait point difficulté de s'appeler infirme. (Matt. 25. 26. 39.) Il étoit la Sainteté par essence, cependant, dit l'Apôtre, il s'est couvert de l'apparence du pécheur ; il a été traité comme s'il eût été le péché même ; & pourquoi ? Afin qu'en lui nous devinssions justes ; non-seulement de cette justice qui justifie le pécheur, mais de celle qu'il opère dans le pécheur ; non-seulement de cette justice intérieure de l'homme, mais encore de celle qui paroît aux

yeux des hommes, dans l'abaissement
& l'humilité. (*Rom. 8. 3. 2. Corinth.*
5. 21.)

XXXIV.

L'humilité n'est point ambitieuse
De cet honneur qui la suit dignement ;
C'est double orgueil de feindre simplement
L'humilité , quand elle est orgueilleuse.

C'est double orgueil de feindre l'humilité. On voit des gens qui refusent avec des affectations outrées toutes sortes de louanges, quoique même ils les méritent. C'est une ambition déguisée; c'est souvent vouloir être loué long-temps. Il faut donc avouer humblement ce qu'on mérite : & de peur que cet aveu ne fasse en nous une plaie mortelle, il faut en même temps en rapporter toute la gloire à Dieu, en lui disant intérieurement avec le Roy Prophete : Ce n'est pas moi, mon Dieu, qui mérite cette gloire, mais vous seul. (*Psal. 113. 9.*)



XXXV.

Ne pense pas que pour humble te dire ,
 Ce soit assez d'être tel reconnu ;
 Il faut de plus quand tu seras tenu
 Homme de peu , le croire , & puis t'en rire.

Ce n'est pas assez pour être humble d'être connu homme de peu , il faut encore le croire soi-même. Sans cela le nombre des humbles seroit aussi grand qu'il est petit. S'il suffisoit d'être méprisé pour se mépriser soi-même , nous ne verrions pas tant d'orgueil dans les pauvres & dans les misérables : il faut donc outre cela penser de soi-même comme les autres en pensent. Et c'est en cela que l'humilité & l'humiliation sont différentes. Toute disgrâce , revers , chagrins , maladies , pertes de biens , soupçons injurieux , accusations ; tous ces maux sont des humiliations que Dieu envoie à ceux qu'il aime ; l'humilité au contraire , ne brille jamais plus que quand elle se trouve avec les prospérités , les honneurs , & les richesses. Celle-là est toujours une peine : celle-ci rend la peine méritoire. Celle-là dit ;

Je vous frapperai pour vous guérir.
 (*Deut.* 32. 39.) Celle-ci répond : Heu-
 reux coups, ô mon Dieu, qui m'ap-
 prennent votre volonté. (*Psal.* 118.
 71.) L'une est le creuset, dit le Sage,
 l'autre est le feu qui purifie l'ame. (*Ec-
 cli.* 2. 5.)

XXXVL

Ne fais jamais que ton oeuvre méchante
 Donne argument de parler mal de toi ;
 C'est le secret pour bien vivre, & m'en croi ;
 Ouir le blâme, & faire tant qu'il mente.

*Ouir le blâme, & faire tant qu'il men-
 se.* Quelque réglé que l'on soit, il n'est
 pas trop possible d'être toujours à l'a-
 bri de la médifance & de la censure.
 Les plus justes ont été calomniés : Jean-
 Baptiste, Jesus-Christ même ont été
 appelés Démoniaques. (*Matth.* 11.
 13. *Joan.* 8. 48.) Mais *pour bien vivre* ;
 c'est-à-dire, pour vivre en paix au mi-
 lieu de tous ces orages, il faut faire en
 sorte, par une bonne conduite, que
 la médifance soit reconnue ; il faut pou-
 voir se dire à soi-même, comme Jesus-
 Christ : Je ne suis point possédé du

Démon ; un autre me fera justice.
(*Jean. 8. 49. 50.*)

XXXVII.

Quand tu seras outragé comme infame,
Ne dis jamais, je suis homme de bien :
Mais dis sans fard : Ah ! je mérite bien
Pour mes péchés plus de mal que ce blâme.

Je mérite bien pour mes péchés plus de mal que de blâme. C'est ce que Sophar vouloit que Job se dît à lui-même au milieu de ses calamités. Vous avez dit à Dieu, lui reprochoit-il injustement : Ma conduite est pure, & je suis sans taches devant vos yeux : O qu'il seroit à souhaiter que Dieu vous parlât lui-même, & pour vous découvrir les secrets de sa sagesse, & pour vous faire comprendre qu'il exige beaucoup moins de vous que ne mérite votre iniquité ! (*Job, 11. 4. 5. 6.*) Cependant, & comme je viens de dire, ce reproche étoit injuste, puisque peu de temps avant Job étoit convenu, que s'il prétendoit se justifier, sa propre bouche le condamneroit. (*Ibid. cap. 9. v. 20.*) Combien plus ceux, à qui l'on

pourroit dire, avec justice, ce que S. Pierre disoit à Simon le Magicien : Je vois que vous êtes dans les liens du péché. Combien plus justement ces grands pécheurs doivent-ils regarder tous les malheurs qu'ils éprouvent, comme le prix de leurs péchés. (*Act. 8. 23.*)

XXXVIII.

Ne fais état que de la conscience,
Si l'on te veut faussement accuser ;
Ne laisse pas pour ne scandaliser
De faire connoître à tous ton innocence.

Ne laisse pas de faire voir ton innocence. Il y a des gens qui par vertu négligent de se justifier des crimes qui leur sont imputés : c'est une humilité mal entendue. Le scandale est le plus grand des maux ; on doit donc pour le lever, manifester, s'il est possible, son innocence. Par rapport à soi-même, l'honneur est une vie civile ; il faut donc pour se la conserver, se justifier aux yeux des hommes.



XXXIX.

Prends pour amis ceux qui sont de ton âge,
S'ils sont meilleurs & plus sage que toi;
S'ils ne le sont (sans leur dire pourquoi)
Laisse-les-là, prends des vieux le plus sage.

Prends des vieux le plus sage. O que le jugement des vieillards est digne d'admiration, s'écrie le Sage! Que la sagesse sied bien aux personnes avancées en âge! L'expérience consommée est la couronne des vieillards. (*Eccli.* 25. 6. 7. 8.)

XL.

Platon dit vrai, que de la défiance,
comme un enfant, la prudence naissoit;
Ne dis qu'encor la défiance soit
Tout au contraire fille de la prudence.

Platon dit vrai, que de la défiance la prudence naissoit. J'en doute cependant, & je croirois plutôt que de la prudence naît la défiance, & non pas la défiance de la prudence. L'effet naît naturellement de sa cause. Il faut donc que de la prudence naisse la défian-

ce; afin que cette défiance étant fondée en raison, ne passe pas pour avarice, pour humeur.

X L I.

Aime un chacun, si tu veux que Dieu t'aime :

Ne prends pourtant un chacun pour ami;

Aime un chacun, voire son ennemi ;

Mais tes amis plus encor que toi-même.

Aime un chacun, même ton ennemi ;
voilà en quoi la nouvelle Loi est plus parfaite que l'ancienne. Vous avez appris, dit J. C. qu'il est écrit dans la Loi de Moïse : Vous aimerez votre prochain, & vous haïrez votre ennemi. (Lévit. 19. 18.) & moi, je vous dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, & priez Dieu pour ceux qui vous persécutent & qui vous calomnient ; afin que vous soyez les enfans de votre Pere, qui est dans les cieux, qui fait lever son soleil sur les bons & sur les méchans, & qui fait pleuvoir sur les justes & sur les impies. Car si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quelle récompense en aurez-

vous ? Les Pharisiens ne le font-ils pas aussi ? Si vous ne saluez que vos freres, que faites-vous en cela de plus que les autres ? Soyez donc parfaits, comme votré Pere Celeste est parfait. (*Matth. 5. 43. & seq.*) Plusieurs jugeant des divins Préceptes par la foiblesse qui leur est propre, croient que ce qui nous est commandé ici nous est impossible; que c'est assez pour un Chrétien de ne point haïr ses ennemis ; mais que de lui ordonner de les aimer, c'est lui faire un précepte au-dessus de ses forces. Mais qu'ils apprennent que Jesus-Christ ne commande pas ici des choses impossibles, mais des choses parfaites ; des choses que David a accomplies à l'égard de Saül & de son fils Absalon. Ce qui prouve que quand il est dit dans la Loi de Moÿse : Vous haïrez votre ennemi ; ce n'est point un précepte pour les justes, mais une permission pour les foibles. Jesus-Christ, qui est la force même, & qui la communique par sa grace & par son exemple dans la Loi nouvelle, exige de nous, que nous soyons plus parfaits que les Publicains & les Payens, qui n'aiment que leurs amis. Il faut confidérer

dérer nos ennemis comme des malades : Quand un Médecin se sent frappé par un phrénétique , il regarde l'outrage qu'il en reçoit , comme l'effet de la grandeur de sa maladie , & travaille d'autant plus à le guérir. Ainsi devons-nous regarder la violence de la passion qui anime notre frere contre nous : c'est un malade furieux que nous devons plaindre , à qui nous devons pardonner , & que nous devons tâcher de guérir par notre douceur & par nos prières.

X L I I.

A ton ami qu'auras sçu bien élire ,
Ne crains d'ouvrir le secret de ton cœur ;
Mais pour jamais n'offenser son honneur ,
Crains de penser qu'il le doive redire.

Crains de penser qu'il doive le redire ; parce qu'il se feroit plus de tort qu'à toi. Celui , dit le Sage , qui découvre les secrets de son ami , perd toute créance , & il ne trouvera point d'ami selon son cœur. (*Eccli. 27. 17.*) La première peine de l'infidélité , n'est pas seulement de perdre un ami , c'est encore de n'en plus trouver. Après des

injures, on peut se réconcilier; mais après le violement du secret, il n'y a plus de ressources.

XLIII.

De l'ennemi qui les œuvres épie,
Pour t'en venger tire une utilité;
Te faisant bon, si tu ne l'as été,
Si ja tu l'es, menant plus sainte vie.

Pour te venger tire une utilité, te faisant bon. O que cette vengeance est noble & utile à celui qui la pratique! C'est désarmer l'ennemi, qui épie nos œuvres, que de n'en faire que de bonnes.

XLIV.

L'homme méchant esclave de son vice,
Ne peut durer, s'il n'a de grands amis;
Dieu premier est un de ses ennemis,
Plein du desir de punir sa malice.

L'homme méchant ne peut durer. Jamais trait n'exprima mieux cette vérité qu'un verset des Pseaumes. Tous les Auteurs qui ont parlé du grand & du sublime, ont relevé ces paroles de l'a

Genèse : Dieu dit que la lumière soit faite, & la lumière fut faite. Mais je crois que celles-ci ne sont guères moins dignes d'admiration : J'ai vu l'impie élevé aussi haut que les cédres du Liban, j'ai passé, & dans le moment, il n'étoit plus. (*Psal. 36. v. 37. 38.*) Cette expression paroît une métaphore, c'est cependant une vérité : puisqu'outre que ceux qui regardent ces impies dans ce haut degré de gloire avec les yeux de la Foi ne séparent presque point le moment de leur élévation d'avec leur chute ; c'est que l'Histoire Sainte, & la Profane nous fournissent plusieurs exemples du renversement subit de ces grands & de ces heureux selon le monde.

X L V.

Pour être aimé, fais que ceux qui te pressent,
De la faveur chérissent les honneurs ;
Et ne sois pas fait semblable à plusieurs,
Qu'on n'aime point que de peur qu'ils ne
nuisent.

*Ne sois pas semblable à plusieurs qu'on
n'aime que de peur qu'ils ne nuisent. En*

effet, ce n'est pas aimer de telles personnes, c'est les craindre. Une telle amitié n'est-elle pas même une espèce de trahison? Car comme on hait naturellement tout ce qui peut nuire, n'aimer quelqu'un *que de peur qu'il ne nuise*, c'est une véritable haine couverte d'une apparence d'amitié.

XLVI.

Fol est celui dont le discours se fonde
 Sur ce qu'il peut en songe imaginer :
 Mais bien plus sot qui pense gouverner
 Après sa mort une autre fois le monde.

*Fol est celui dont le discours se fonde
 sur ce qu'il peut en songe imaginer. Rien
 n'est plus commun que de trouver en-
 core des gens, qui, comme les Payens,
 font des observations chimériques sur
 les songes. Ils appuyent même leur ju-
 gement de l'exemple des anciens Pa-
 triarches à qui Dieu parloit souvent en
 songe. Mais lorsqu'ils seront aussi
 saints que ces saints hommes, nous leur
 permettrons de tirer des conséquences
 de leurs songes. Encore Dieu n'a-t-il
 usé que rarement de cette voie pour*

manifester ses volontés : ayant défendu expressément par la bouche de Moïse, de ne point user d'augures, & de ne point observer les songes. (*Levit.* 19. 26.)

[X L V I I.]

A quoi servir tant de vaines louanges,
Après la mort tu ne les sentiras;
Garde plutôt que là où tu seras,
Tu ne sois ri du Diable & de ses Anges.

A quoi servir tant de vaines louanges après ta mort. Cet usage des Oraisons Funébres vient des Romains. Il fut établi pour donner de l'émulation. Les femmes furent long-temps privées de ce tribut. Cependant on leur accorda cet honneur, pour les récompenser d'avoir donné leurs perles & leurs bijoux pour racheter Rome d'entre les mains des Gaulbis. La seule naissance n'y donnoit pas droit; il falloit avoir fait ses preuves d'une vertu éminente, & d'une insigne valeur. Ce qui a fait dire à un grand homme, en parlant des louanges données aux Héros de l'Antiquité : Pour des vertus temporelles on leur consacroit des éloges pas-

sagers ; mais qu'il est à craindre qu'ils
ne soient autant tourmentés où ils sont,
qu'ils sont loués où ils ne sont pas.

XLVIII.

Puisque tu sçais quel moyen il faut suivre
Pour vivre bien , pourquoi ne vis-tu pas ,
Pour bien mourir , ainsi qu'à ton trépas
Tu voudrais bien avoir son toujours vivre ?

Pourquoi ne vis-tu pour bien mourir ?
C'est que tu ne connois pas le prix de
la vie future , ou que tu penses que la
mort est fort éloignée. Car voila les
deux obstacles à la bonne vie. Pour
les vaincre , il faut donc faire ce que
dit un Ancien : Travailler comme si on
devoit toujours vivre , & vivre comme
si on devoit bientôt mourir.

XLIX.

Si pour le prix de la vertu il t'en
Dieu t'enrichit , & de biens & d'honneur ,
Loue si haut la bonté du donneur ,
Que pour ton mieux il t'en soit plus avare.

Que pour ton mieux il t'en soit plus avare.
Il est dit de quelques grands Saints,

qu'ils étoient comblés de tant de grâces, que dans leurs extrêmes ils s'écrioient : Assez, Seigneur, assez. Cependant, comme il est toujours à craindre que la vanité ne se glisse dans les âmes les plus pures, Dieu pour tenir le juste dans la dépendance de sa grace, la lui suspend, l'abandonne quelquefois à lui-même : & cette conduite est semblable à celle d'une mère tendre qui expose de temps en temps son enfant à marcher seul, afin que faisant quelques faux pas, il retourne à sa mère, il se fortifie par sa propre défiance.

L.

Tu peux bâtir comme oiseau sur la terre,
Comme chrétien tu dois bâtir aux cieux ;
Que ce palais te rende ambitieux,
Dont Dieu sera le maçon & la pierre.

Comme chrétien tu dois bâtir aux cieux. Car n'ayant pas ici de demeure permanente, dit l'Apôtre, nous devons chercher celle où nous devons habiter un jour. (*Hebr. 13. 14.*) C'est cette ville dont parle S. Jean, (*Apor. 21. 22. 23.*) où il n'y a point d'autre

temple que le Seigneur Tout-puissant & l'Agneau, & qui n'a point besoin d'être éclairé par le soleil, & par la lune, parce que c'est la lumière de Dieu qui l'éclaire, & que l'Agneau en est la lampe. Tant que nous sommes sur la terre, nous cherchons dans les temples matériels la présence de Dieu : mais lorsque nous en jouirons dans le ciel, elle nous tiendra lieu de temple. Que si dans cette vie même, quiconque demeure dans l'amour, demeure en Dieu & Dieu en lui : qui doute que dans cet heureux état, où les élus de Dieu seront environnés de ce saint amour, Dieu qui sera alors tout en tous, ne demeure en eux & eux en lui.

L. II.

De l'envieux les langueurs nompareilles,
 Tiennent son cœur justement affligé ;
 Mais si tu veux être encor mieux vengé,
 Donne à ton cœur cent yeux & mille oreilles.

Si tu veux être mieux vengé, ne donne point à l'envie de prise sur toi, en lui donnant occasion d'attribuer la prospérité à des moyens iniques. Exci-
 ter

ter de l'envie n'est pas un mal; mais donner lieu de rapporter au mal notre prospérité, voilà l'écueil. Il faut donc pour n'y point tomber *donner à son cœur cent yeux*; pour prévoir ce danger, & *mille oreilles*, pour écouter volontiers les conseils qui conduisent à la voie droite de la prospérité.

LII.

Du mal d'autrui prendre un plaisir extrême;
 Du bien d'autrui concevoir maints regrets,
 C'est témoigner ne sçavoir ce que c'est.
 Ni bien ni mal d'autrui, ni de soi-même.

Du mal d'autrui prendre plaisir, & du bien concevoir du regret. Voilà en deux mots un portrait parfait de l'envieux. Comme il dévore des yeux tout le bien qu'il voit dans les autres, ne pouvant le leur enlever, il se dédommage du moins par le secret plaisir de le voir enlevé par d'autres. Et c'est ce qui fait dire au Sage, que les hommes se tuent les uns les autres par l'envie. (*Sap. 14. 24.*)

LIII.

L'homme lascif prend sa chair pour excuse,
L'avare l'or, le superbe l'honneur,
L'ire un sang chaud, la santé le donneur,
Et le gourmand, l'envieux tout excuse.

Le gourmand & l'envieux tout excuse ;
le gourmand en rapportant sa passion à son foie chaud qui le consume : & l'envieux en regardant sa jalousie comme une noble émulation. Mais viendra un jour où tout se verra comme dans un midi : jour terrible où Dieu dit qu'il jugera les justices ; à plus forte raison , où les vices paroîtront dans toute leur laideur.

LIV.

Rougis-tu point luxurieux infame
De décharger ta faute sur le corps ;
Hé ! penfes-tu , honnissant le dehors ,
Rendre plus net le dedans de ton ame.

Ne rougis-tu point de décharger ta faute sur le corps. Il faut cependant convenir , qu'il y a des tempéramens plus

ardens les uns que les autres. Mais que doit-on conclure de-là ? Sinon qu'il y a plus à combattre ; & que la victoire étant plus difficile , la récompense qui nous attend , est plus grande.

L V.

Ne dis jamais pour couvrir ta luxure ,
Que ce péché se cache dans ta chair :
C'est dans ton cœur que tu dois rechercher
De ton forfait , & la source & l'ordure.

C'est dans ton cœur qu'est la source de ton forfait : Jesus-Christ l'a dit expressement dans l'Evangile. C'est du cœur , dit-il , que partent les mauvaises pensées , les adultères , les fornications , comme d'une source empoisonnée. (Matth. 15. 1.) Il ne dit pas qu'elles partent de l'esprit , mais du cœur ; parce que le cœur étant le dépositaire des sentimens , c'est à lui que se rapportent toutes les passions charnelles & voluptueuses.



LVI.

De ces péchés que Capitaux on nomme,
 Sçache sur-tout la luxure fuir,
 Ne vois-tu pas les bêtes y courir ?
 Les autres n'ont que du Diable & de l'hom-
 me.

Les autres n'ont que du Diable & de l'homme. Notre Auteur ne veut sans doute parler que de l'orgueil & de l'envie, dont celle-là vient des Anges superbes, & celle-ci de l'homme défiant. Car la luxure n'est pas de ces péchés qu'on nomme Capitaux, le seul qui appartienne aux bêtes; l'envie, la gourmandise, la colère, & la paresse se trouvent encore en elles. La seule différence qu'il y a entre ces vices dans l'homme, & ces vices dans la bête: c'est que dans la bête, ce sont des défauts d'une nature animale & imparfaite; au lieu que dans l'homme, ce sont des crimes contre la raison & la Religion.



LVII.

L'avare étant de son or idolâtre,
N'a pour objet que le mal de son bien,
Et pour compter, changeant son tout en rien,
Plus il en a, plus il dit cinq & quatre.

L'avare n'a pour objet que le mal de son bien. Car quel est le mal des richesses ? Sinon la faim insatiable qu'elles causent pour les acquérir, & leur inutilité quand elles sont acquises : Or n'est-ce pas là le tourment, ou pour mieux dire, la punition de l'avare ? Quelles peines n'a-t-il pas pour acquérir des biens ? Et quand ils sont acquis, il meurt auprès de ces trésors plutôt que d'en user.

LVIII.

Bien dit-on vrai : qu'il n'est telle richesse,
Pour vivre heureux que le contentement ;
L'avare n'a que le content & ment,
Quand sien il dit ce qu'aux autres il laisse.

Il n'est telle richesse que le contentement. Il y a même un proverbe assez

174 LES QUATRAINS

commun qui dit : que contentement passe richesse. Il ne dépend pas de nous d'être riches, mais nous sommes les maîtres de nous contenter dans nos richesses, ou dans notre médiocrité. Ainsi celui-là est plus riche qui est content de son état borné, que celui qui a beaucoup, & qui desire encore plus.

LIX.

Si tu pouvois le Ciel par l'or acquere ;
Ce soin devroit sans cesse te tenir ;
Mais si sçais quel mal t'en peut venir ,
Pourquoi baiser l'excrément de la terre.

Si tu pouvois acquérir le Ciel par or & par argent ; ce seroit-là le seul motif qui pourroit justifier l'avarice. Mais au contraire, c'est renoncer à la béatitude future, dit l'Apôtre, (1. Cor. 6. 10.) c'est renoncer même au bonheur de la vie présente ; puisque, dit le Sage, l'avare met le trouble dans sa maison, soit par sa dureté envers les autres, soit parce qu'il est la première victime de sa passion. (Prov. 15. 25.)

L X.

De quoi peux-tu t'enorgueillir , superbe ,
Si tu n'as rien que Dieu ne t'ait donné ?
S'il faut déjà qu'à peine encor bien né ,
Tu sois l'espic dont la mort fait la gerbe.

De quoi t'enorgueillir si tu n'as rien que Dieu ne t'ait donné. Ces paroles sont presque les mêmes que celles de l'Apôtre, quand il dit : Qu'avez-vous que vous n'avez reçu ? Que si vous l'avez reçu , pourquoi vous en glorifiez-vous ? (1. Cor. 4. 7.) J'ai remarqué ci-devant (Quatrain 34.) qu'on est quelquefois obligé de s'avouer à soi-même qu'on est supérieur à plusieurs en talens ; mais que le seul moyen d'éviter la plaie que pourroit faire en nous cet aveu , c'est d'en rapporter à Dieu toute la gloire. Pourquoi te glorifier ? devons - nous nous dire : Ta réputation t'ouvre toutes les portes ; ton nom tient une place dans les fastes ; les Bibliothèques sont remplies de tes Ouvrages , la meilleure partie de toi-même ne mourra point. Mais de qui tiens-tu tous ces talens ? Si tu les eût enfouis , le Pere de Famille t'au-

P iiij

roit condamné ; mais si tu ne les a multipliés que par orgueil, seras-tu moins condamnable à ses yeux ? Tu possèdes plus de bien que dix autres, la fortune te prévient en tout ; le luxe & les plaisirs te servent tour à tour ; mais à quoi te servent ces avantages ? finon à payer l'impunité de tes défauts, à te faire peut-être un mauvais riche, & à te ranger sous l'anathème de l'Evangile. La gloire & les honneurs te cherchent, tu occupe les premières places, ton ambition semble assouvie : mais cela te vient-il de ton mérite ? Non sans doute, puisque tu n'as rien que tu ne l'ait reçu ; puisque l'impie partage avec toi les mêmes avantages. Enfin, tous les dons de la nature sont réunis en toi, esprit, honneur, richesses : mais bien-loin d'insulter au ciel par ton orgueil, ne devrois-tu pas ressembler à ces arbres chargés qui rampent d'autant plus contre terre, qu'ils portent plus de fruits.



LXII.

L'ambition du Ciel précipitée,
Contre le Ciel va toujours s'élevant :
C'est pour plonger aux enfers plus avant ,
Comme au borbier la pierre en haut jetée.

L'ambition du ciel précipitée, dans cette grande bataille qui se fit dans le ciel, où Michel & ses Anges combattirent contre le Dragon; c'est-à-dire, contre les esprits orgueilleux & superbes, qui se flatoient de devenir semblables au Tout-puissant. (*Apoc. 12. 7.*) Le combat s'est fait une seule fois dans le ciel, & ne s'y fera plus, parce que les mauvais Anges n'y remonteront jamais. Cependant, avec raison, notre Auteur ajoute-t-il, que l'ambition s'élève toujours contre le ciel, parce que ce combat ne laisse pas de se continuer tous les jours sur la terre, par les efforts que font les Démonis chassés du ciel contre Jesus-Christ & son Eglise, & dans la résistance que leur opposent les Confesseurs de Jesus-Christ, & les défenseurs de sa vérité.

LXIII.

L'ambition pour mere a l'ignorance,
 L'orgueil pour pere , & l'enfer pour pays ,
 Pour son plaisir cent mille & mille ennuis,
 Et pour bourreau la seule impatience.

Il semble que ce portrait de l'ambition soit achevé , cependant qu'il me soit permis d'y ajouter encore un trait que me fournit le Sage , & qui doit faire trembler les Princes & les nations orgueilleuses. Dieu a renversé , (& peut renverser encore) les Trônes des Princes superbes , & il y a fait asseoir en leur place ceux qui étoient humbles. Il a fait sécher les racines des nations ambitieuses , & il leur a substitué celles qui étoient humbles. (*Eccli. 10. 17. 18.*)

LXIV.

Quoiqu'offensé sois toujours débonnaire,
 Et en ce point sois semblable à Platon ,
 Qui n'épargnoit ses valets, ce dit-on ,
 Que quand contre eux il étoit en colère.

Quoiqu'offensé sois toujours débonnai-

re. Voila le pardon des ennemis bien marqué, & bien expreffément ordonné. Mais la différence qu'il doit y avoir entre les Chrétiens & les Payens dans cette victoire fur foi-même, c'est que *Platon en colere n'épargnoit ses valets* que par un héroïsme philofophique ; & pour être loué des hommes : au lieu que le Chrétien doit pardonner à fes ennemis par charité pour eux & pour imiter Jesus-Christ.

L X V.

Le couroux est des tortures plus fortes ,
 Pour découvrir de ton cœur le fecret :
 Sois au rebours à la grace tout prêt ,
 Tu feras voir qu'en ton cœur Dieu tu portes.

Tu feras voir qu'en ton cœur Dieu tu portes. Car il ne peut y avoir qu'une forte grace qui puiſſe vaincre une fi furieufe paſſion. J'ai déjà même fait voir qu'il falloit que ce fût une grace de la Loi nouvelle , puis que Jesus-Christ dit lui-même aux Juifs : Il est écrit dans la Loi de Moyſe, vous haïrez votre ennemi, & moi je vous dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à

180 LES QUATRAINS
ceux qui vous haïssent. (*Matth.* 5.
43.)

LXVI.

Si des péchés le grand nombre te presse ,
Si le combat t'en semble trop affreux ;
Je te dirai comme en fuyant tu peux
Les vaincre tous , fui la seule paresse.

Fuis la seule paresse. Non-seulement elle est la source de tous les vices qui ferment la porte des cieux, mais elle est encore la source de tous les maux temporels & spirituels. Temporels : Celui, dit le Sage, qui aime l'oïveté sera dans une profonde indigence. (*Prov.* 28 19.) Spirituels : La paresse, dit le même, produit l'assoupissement. (*Ibid.* 19. 15.) Car elle a divers degrés. On se relâche d'abord de l'exactitude avec laquelle on marchoit dans la Loi de Dieu ; & cette chaleur diminuant peu à peu, on devient tiède, & on tombe enfin dans l'indifférence & dans l'assoupissement.



L X V I I.

Courir toujours au devoir de sa charge ;
C'est combattant fuir l'oïfiveté ;
Sans nul combat le vice n'est dompté ,
La seule chair , quand tu fuis , prend la
charge.

Courir toujours au devoir de sa charge ;
c'est la voie la plus sûre du salut. Les
devoirs de l'état où Dieu nous a ap-
pellés sont des commandemens néces-
saires à observer. Ceux que Dieu nous
a fait dans le Décalogue & dans l'E-
vangile , sont les premiers , il est vrai ,
mais ceux-ci sont les seconds ; & un
Général d'armée ne seroit pas moins
condamnable s'il quittoit son poste
pour aller servir aux Autels , qu'un Mi-
nistre du Seigneur , qui quitteroit les
Autels pour aller servir l'Etat.



LXVIII.

Ce n'est le tout débrouiller mainte affaire,
 Pour n'être dit justement paresseux :
 Le principal, c'est n'être point de ceux,
 Lesquels font tout, hors ce qu'ils devroient
 faire.

*N'être point de ceux qui font tout, hors
 ce qu'ils devroient faire.* Car il y a qua-
 tre manières de perdre le temps. Ne
 rien faire, ne point faire ce qu'on doit,
 le mal faire, & le faire à contre-temps.

LXIX.

Pauvre gourmand, d'où vient que tant tu
 dînes ?

Si tu n'as faim, ou si-tôt ne l'auras ;
 Veux-tu sçavoir comment tu banniras
 Ces voluptés, goûte mieux les divines.

Goûte mieux les divines. En effet, si
 l'Apôtre dit : Que l'homme animal
 n'est pas capable des choses qui sont
 de l'esprit de Dieu ; par la raison con-
 traire, celui qui goûte ce qui est de
 l'esprit de Dieu, *bannit* aisément de

son esprit & de son cœur les voluptés charnelles. (1. Cor. 2. 14.) Et dans un autre endroit, (Rom. 8. 5. 6.) ceux qui sont charnels aiment & goûtent les choses de la chair ; mais ceux qui sont spirituels, aiment & goûtent les choses de l'esprit. Mais qui a changé ce goût ? Est-ce la Loi ? Non sans doute. Dans le misérable état où le péché avoit réduit l'homme, la Loi, il est vrai, étoit venue à son secours, elle lui avoit fait connoître la difformité du péché ; mais elle ne lui donnoit pas la force de l'éviter. Il a donc fallu que la grace fît ce que la Loi n'avoit pû faire. Il a donc fallu que le Fils de Dieu soit venu lui-même, revêtu de notre chair, pour exécuter ce que la Loi ne pouvoit faire, & pour nous délivrer de cette servitude si cruelle & si malheureuse.

L X X.

Pourquoi dis-tu pour excuser ta bouche
Que ta santé te fait être gourmand.
Si pour jeûner ton ventre onques n'apprend,
Combien dort mieux qui sans souper se couche.

Pourquoi dis-tu que ta santé te fait

être gourmand ? L'autorité & l'expérience sont bien contraires à ce langage. Ne soyez point avide de viande, dit le Sage, car la quantité de viande cause des maladies. L'intempérance en a tué plusieurs, & l'homme sobre en vit plus long-temps. (*Eccli.* 37. 32. 33. 34.)

LXXI.

Le ventre plein de crapule & de sauge,
 Tout en dormant la luxure produit;
 Fais-le jeûner, il fera moins de bruit,
 Et si fera que tant mieux Dieu t'en cause.

Fais-le jeûner, il fera moins de bruit,
 c'est-à-dire, moins de révolte contre
 la raison; parce que l'expérience n'apprend que trop que les fumées qui montent de l'estomac au cerveau, sont comme des nuages qui enveloppent l'esprit, & le rendent moins libre.



LXXII.

LXXII.

Si d'un beau corps le vain regard te tente,
Va voir ton ame , & nue & sans témoins :
Si belle elle est , pourquoi l'aimes-tu moins ?
S'elle ne l'est , qu'est-ce qui te contente ?

Si elle ne l'est, qu'est-ce qui te contente ? Il n'y a donc de vrais plaisirs que ceux de la conscience. Les plaisirs des sens sont passagers , & laissent toujours après eux des remords ; mais les biens de l'ame sont durables , & donnent la paix. Bien plus , dit le Sage , une conscience allarmée se figure toujours les maux plus grands qu'ils ne sont ; (Sap. 17. 10.) au lieu que l'homme juste n'a dans sa bonne conscience , qu'une crainte modeste , ou pour mieux dire, une confiance mêlée de crainte.

LXXIII.

Si tu voyois la beauté de cette ame ,
Lorsque de Dieu la grace l'embellit ;
Tu brûlerois , & ta table & ton lit ,
Pour t'embraser d'une si sainte flamme.

Si tu voyois la beauté de cette ame ,

Q

186 LES QUATRAINS.

lorsque de Dieu la grace l'embellit. Ne vous semble-t-il pas entendre J. C. dire à la Samaritaine : Si tu sçavois le don de Dieu, si tu sçavois qui est celui qui te dit, donnez-moi à boire, tu lui en aurois demandé toi-même, & il t'auroit donné de l'eau vive. Car personne n'ignore que tous les effets de la grace de Jesus-Christ sont merveilleusement figurés par l'eau puisée dans le puits de Jacob. Grace sans laquelle nous ne pouvons rien, & avec laquelle nous pouvons tout; grace qui rend à notre ame sa première beauté; grace qui après nous avoir rendu victorieux dans le temps, nous couronne dans l'éternité. (Joan. 4.)

LXXIV.

Pour parvenir tu peux bien te promettre
Sans te flater, qu'enfin tu parviendras;
Mais ne crois point, lorsque grand tu seras,
D'être si bon qu'il faudroit pour tel être.

D'être si bon qu'il faudroit pour tel être; c'est-à-dire, pour être vraiment grand. Car la vraie grandeur ne consiste pas à être plus élevé que les autres

en honneur, en mérite, en richesses ;
il faut encore être grand en vertu &
en sagesse. Bien plus, je prétends qu'un
homme de condition qui ne soutient
pas sa naissance par son mérite, est in-
finiment plus méprisable qu'un hom-
me du commun ; parce qu'ayant eu
plus de secours pour se former, il est
plus condamnable s'il est demeuré in-
forme.

L X X V.

Ne juge point d'homme bon ou coupable
Pour bien ou mal qu'il reçoive de Dieu :
Voi seulement si le ciel ou le feu,
Déjà le fait heureux ou misérable.

*Ne juge point d'homme bon ou coupa-
ble pour bien ou mal qu'il reçoive de
Dieu. Car ces apparences sont trom-
peuses. On croit un homme bon, par-
ce que tout lui prospère, & l'Evangile
nous dit au contraire : Malheur à ceux
qui rient dans ce monde, parce qu'ils
pleureront dans l'éternité ! (Luc, 6.
25.) Les amis de Job l'accusoient d'être
chargé de crimes, parce qu'ils le
voyoient chargé de misère, & ils se
tromoient, puisque Dieu l'appelle son*

serviteur, & reconnoît que son cœur est si simple & si droit, que son semblable n'est pas sur la terre. (*Job*, 1. 8.) Mais voulons-nous juger si les prospérités ou les malheurs sont des signes de prédestination ou de réprobation, voyons l'usage que l'heureux fait de son bonheur, & celui que le malheureux fait de ses disgraces. Si celui-là est humble & miséricordieux dans sa prospérité, les anathèmes de l'Evangile ne sont pas pour lui : & si celui-ci est impatient & désespéré dans sa misère, craignons que son état ne soit une image anticipée de son éternité.

L X X V I.

Vis comme ayant à mourir tout-à-l'heure,

Vis comme ayant à vivre longuement.

L'un te fera vivre éternellement,

L'autre si peu, qu'à la mort on te pleure.

Vis comme ayant à vivre longuement. Il me paroît que ce précepte a besoin d'explication. Est-ce-à-dire qu'il faut vivre, comme ayant à vivre des siècles? Il y auroit une contradiction manifeste entre ce second avis & le premier, Est-

ce-à-dire qu'il faut vivre, comme ayant à acheter une éternité par la vie? Je crois que c'est-là le véritable sens, parce qu'alors, quelque longue que soit une vie sainte, elle est toujours courte pour le bon exemple qu'elle répand; & quoiqu'on ne l'aye pas toujours suivie, on ne laisse pas toujours de le regretter.

L X X V I I.

Ne crains la mort pour douleur qu'elle apporte :

La mort n'est rien, puisqu'on ne la sent pas.

Mais vis si bien, qu'après ce tien trépas,

La même mort aux enfers ne t'emporte.

La mort n'est rien. Ce n'est qu'une cessation de vivre, comme le péché n'est qu'une privation du bien. Cependant ce rien a de grands & réels effets. Comme la privation du bien étant une prévarication de la Loi de Dieu mérite une peine, de même la cessation d'une vie mauvaise ayant été contraire à la fin de la création, elle devient la naissance d'une malheureuse éternité.

LXXVIII.

Ton Dieu , la mort , pour un jour te sur-
prendre ;

Comme larrons veillent ja ta maison ;

Pour t'assurer , sçache en toute faison ,

Faisant bon guet , être prêt de te rendre.

Comme larrons veillent. Cette comparaison est fréquente dans l'Ecriture. (*Matth. 24. 43. 1. Thessal. 5. 2.*) Non pas que Dieu soit comparé à un voleur : ce parallèle seroit indigne de la Bonté divine ; mais c'est le jour du Seigneur , comme dit l'Apôtre , qui est comparé à un voleur de nuit. Je croirois même que cette comparaison conviendrait mieux au Démon qui attend notre ame à la porte de notre vie. Et dans ce sens , nous devons toujours veiller contre ce larron lésset de nos ames , pour n'en être pas surpris , & pour recevoir notre maître & notre juge à quelque heure qu'il vienne. Il est vrai que ces paroles s'entendent dans l'Ecriture du Jugement dernier , qui enveloppera comme dans un filet tous les habitans de la terre. (*Luc, 21.*

Cependant on peut dire que c'est un avis pour le jugement particulier, puisque l'heure de notre mort est pour nous la fin du monde, & que le dernier jour du monde nous trouvera dans l'état où le dernier jour de notre vie nous aura mis.

LXXIX.

L'homme de bien peut souffrir calomnie ;
 Il n'en doit pas être moins estimé ;
 Mais quand tu vois quelqu'homme diffamé,
 Croi que son nom est meilleur que la vie.

L'homme de bien peut souffrir calomnie ; mais il ne doit pas en être moins estimé : au contraire, c'est un nouveau sujet de le plaindre, & d'augmenter l'estime que l'on a conçue pour lui, surtout s'il supporte ces calomnies avec un héroïsme chrétien. Mais il n'en est pas ainsi de l'homme justement diffamé. Il vaudroit mieux pour lui qu'il disparût du monde, puisque, comme nous avons dit ci-devant, l'honneur est une vie civile, sans laquelle la vie naturelle doit être à charge.

L X X X.

De tes amis honore la mémoire,
 S'ils sont vivans, cherche de les revoir :
 S'ils sont ja morts, fais qu'ils puissent te voir
 Un jour la haut compaignon de leur gloire.

Fais qu'ils puissent te voir un jour la haut. Car à quoi serviroit d'avoir été unis dans le temps, si l'on est séparé dans l'éternité. Jesus-Christ appelle ses amis ceux qui font ce qu'il leur ordonne. (*Joan.* 15. 14.) Ainsi nous ne devons regarder comme nos véritables amis que ceux qui non seulement ne nous détournent point de la Loi de Dieu, mais qui nous y portent par leurs conseils & par leurs exemples.

L X X X I.

D'un tien ami perdant la jouissance,
 Si par sa mort, prens-le patiemment,
 Si par son sort, prens-le joyeusement,
 Si par le tien, meurs ou purge l'offense.

Si par le tien, meurs ou purge l'offense. Un ami est donc une perle bien précieuse.

précieuse, puisque quand on l'a perdu par sa faute, on ne peut l'expier que par la mort ou par une dure satisfaction. Un véritable ami peut donc être regardé comme une partie de nous-mêmes ; qui ne peut se séparer, sans faire perdre à l'autre le repos de la vie. Aussi le Sage dit-il que rien n'est comparable à l'ami fidèle ; que l'or & l'argent ne méritent pas d'être mis en balance avec lui ; qu'il donne la vie & l'immortalité ; & la raison qu'il en apporte, & qui est bien digne de remarque : c'est qu'il n'y a de véritable ami que celui qui l'est selon Dieu. (*Eccli. 6. 15. & seq.*)

LXXXII.

Quand le méchant te voudra faire outrage ;
 Pour ne venger, ni recevoir le tort ,
 Fais-lui toucher que tu es le plus fort ;
 Mais en effet montre-toi le plus sage.

*Fais-lui toucher que tu es le plus fort ;
 mais montre-toi le plus sage.* Qui fut jamais plus acharné contre son ennemi que Saül le fut contre David. On ne peut voir sans frémissement le danger

que courut Saül dans la caverne d'Engadai, & sans admiration la conduite de David à l'égard de son ennemi. Dans le même temps que celui-ci croit tenir David en sa puissance ; David le tient dans la fièvre, & loin d'ôter la vie à celui qui le cherchoit pour le faire mourir, il se contente de lui montrer *qu'il est le plus fort, & en même temps le plus sage.* Dieu me garde, dit-il, de mettre la main sur l'Oint du Seigneur : Vous voyez de vos yeux, dit-il à Saül, que le Seigneur vous a livré entre mes mains dans la caverne : reconnoissez, si ce n'est pas-là le bord de votre habit, & qu'en coupant l'extrémité de votre vêtement, je pouvois couper le fil de vos jours. Que le Seigneur soit donc le juge entre vous & moi. J'attendrai qu'il me venge de vos persécutions : mais pour moi, je ne porterai jamais la main sur vous. Et quel fut le fruit de cette modération ? Que Saül en fut désarmé ; qu'il versa des larmes ; qu'il appella David son fils ; qu'il reconnoît qu'il est juste ; qu'il s'accuse lui-même d'injustice ; qu'il admire la générosité avec laquelle David a pris plaisir à conserver une vie qui n'étoit

employée, qu'à lui procurer la mort ;
qu'il est le premier à relever une ac-
tion qui paroît si fort, au-dessus de
l'esprit humain ; qu'il souhaite que Dieu
le récompense ; & que le vaincu pro-
met au vainqueur de lui-même, qu'il
régnera certainement un jour, parce
qu'il sent bien que rien n'est plus di-
gne de l'élevation du Trône que cette
grandeur d'ame & cette héroïque dou-
ceur. (3. Reg. 24. in leg.)

LXXXIII.

Si de ton Dieu la juste main te presse,
Reconnoissant que c'est pour ton péché,
Souffre joyeux ; ou si tu es fâché,
Fais voir que c'est ton péché qui te blesse.

*Si de ton Dieu la juste main te presse,
Souffre joyeux.* Le même Prince qui vient
de nous fournir un exemple éclatant
d'héroïsme & de Religion, va nous en
fournir un bien humiliant de foiblesse
& de pénitence. Il semble que Dieu
pour contenir l'homme dans un esprit
de subordination, & de dépendance à
sa grace, permette quelquefois des
écarts au même juste qu'il avoit con-

duit dans les voies de la justice. Qui fut plus pur que David à Aphée, Achis le compare à un Ange. (1. Reg. 29. 9.) Qui fut plus déréglé que David à Jérusalem ? il devient adultère & homicide ; mais aussi qui fut plus pénitent que David ? Il est frappé de plaies, & il reconnoît que c'est pour son péché. (2. Reg. 12.) Il considère les malheurs dont sa maison est accablée ; mais en même temps, il se sent infiniment obligé à Dieu, & de la miséricorde éternelle qu'il lui avoit promise, & des maux temporels dont il daignoit le châtier. Et voila en quoi différent Saül & David. Saül avoue son péché, & Samuel lui dit que Dieu l'a rejeté de sa face. (1. Reg. 15.) David fait la même confession, & Nathan l'assure que son péché lui est remis. (2. Reg. 12. 12.) Pourquoi cette différence ? En voici la raison. C'est parce que Saül en disant : J'ai péché, ne fait pas cet aveu par un regret sincère d'avoir offensé celui qui l'avoit comblé de biens ; mais parce qu'il craint de perdre son Royaume que Dieu menace de lui ôter. David au contraire dit qu'il a péché : mais en

même temps il s'humilie profondément devant Dieu. Il accepte de tout son cœur tous les maux qu'il lui plaira de lui envoyer. Il est prêt de satisfaire à la Justice, & il espère en la bonté infinie ; persuadé que Dieu ne lui envoie des maux que pour le guérir.

LXXXIV.

Du cœur humain la figure t'exhorte
Que le tien soit quant au monde serré,
Mais quant à Dieu, large, ouvert & carré
Pour le loger, quand lui-même s'y porte.

Mais quant à Dieu, large, ouvert & carré. Notre Auteur a peut-être puisé cette pensée dans un ancien Geometre qui voulant tout soumettre à la Geometrie, disoit que le cœur de l'homme étant d'une figure triangulaire, & le monde d'une figure circulaire, le monde entier ne peut remplir le cœur de l'homme. Mais je laisse aux Geometres de nos jours à juger de cette démonstration ; & je ne doute point qu'ils ne conviennent que la réponse d'Henry IV. à un Ambassadeur étranger étoit plus juste. Ce Roy ayant fait

198. LES QUATRAINS

voir son Château de Fontainebleau à l'Ambassadeur, lui demanda ce qu'il en pensoit. L'Ambassadeur lui répondit qu'il n'y trouvoit qu'un défaut : C'est qu'il y logeoit Dieu fort à l'étroit. Mais ce Prince prompt à la réponse, lui répliqua : *sa vraie maison de Dieu est le cœur de l'homme, & ce cœur est immense.*

LXXXV.

Peut-on souffrir que la Philosophie

D'un seul instant fasse si peu de cas,

S'il faut enfin que l'instant du trépas

Donne la loi à l'éternelle vie.

Peut-on souffrir que la Philosophie d'un seul instant fasse si peu de cas. J'aimerois mieux mettre ce défaut sur le compte de l'impiété que sur celui de la Philosophie. L'impie dit : Le temps nous tue, tuons-le. Mais que pense le vrai Philosophe. Employez le temps, dit Bias, comme si vous deviez vivre long-temps, & mourir demain. (in Seneque, Sept. 2.) Quel temps attendons-nous plus propre pour agir, dit Platon, que le temps présent que Dieu

nous donne ? (Tom. 3. *Sixte*. 6. *Epist.* 7. *ad Dionem.*) Croyez, dit Sixte le Philosophe, avoir perdu tout le temps que vous n'avez pas pensé à Dieu. (*Sent.* 47. pag. 65. *apud Bibliothec. Patr. tom. 3. edit. Coloniens.* 1618.)

LXXXVI.

Si de la mort le chemin par Dieu-même
Se voit frayé pour monter dans les cieux :
Quand tu la vois venir clore tes yeux,
Es-tu chrétien, si ton ame en est blême ?

Es-tu chrétien, si ton ame en est blême ? Si le commencement de la sagesse est la crainte de Dieu, dit le Sage, (*Eccli.* 1. 16.) combien plus doit-elle augmenter cette crainte au moment que l'on va paroître devant ce Dieu vengeur. Cependant l'Apôtre S. Jean dit expressément, que celui qui craint n'est pas parfait dans la charité. (1. *Joan.* 4. 18.) Comment donc accorder cette contradiction apparente ? qu'en disant : Qu'il y a deux sortes de craintes ; une crainte fervile & une crainte amoureuse. La crainte fervile est celle par laquelle on craint Dieu, comme

un juge sévère & vengeur. La crainte amoureuse est celle par laquelle on craint d'être privé du vrai bien que l'on aime. Or de ces deux dispositions la charité parfaite exclut la première, mais elle n'est pas incompatible avec la seconde, c'est-à-dire, avec la crainte d'être séparé de ce qu'on aime. Car l'amour parfait a deux effets, il souhaite d'être uni à son objet; & il craint de lui déplaire: & c'est pourquoi notre Auteur dit: *Es-tu chrétien*; c'est-à-dire, vrai chrétien, si tu crains la mort, si tu crains d'être réuni à ton Chef, qui est Jésus-Christ.

LXXXVII.

N'attend d'avoir achevé ta carrière
Pour faire part aux pauvres de ton bien :
En pleine nuit faut-il pour y voir bien,
Que ton flambeau t'éclaire par derrière.

Faut-il pour y voir bien que ton flambeau t'éclaire par derrière. Rien n'est plus commun que de trouver des Chrétiens bien disposés pour les pauvres, mais qui veulent jouir avant, qui veulent leur laisser & non pas leur donner,

mais que ſçavent-ils, s'ils le pourront ? Ils ſeront peut-être enterrés avant que d'avoir teſté; leurs biens leur ſeront peut-être enlevés avant eux; leurs intentions ne ſeront peut-être pas ſuivies; & ils paroîtront devant Dieu pleins de deſſeins ſtériles, & vuides de bonnes œuvres. Non pas que je condamne les legs faits à la mort: non; mais j'y mets une grande différence avec les autres. Ceux-ci nous précèdent, au lieu que ceux-là ne ſont que nous ſuivre. Ceux-ci nous annoncent à notre Juge, au lieu que nous ſommes, pour ainſi dire, obligés d'annoncer ceux-là. De plus, que ſont les legs faits à la mort? Hélas! ſouvent ou des largeſſes d'un bien mal acquis, fruits tardifs d'une conſcience alarmée, ou des ſurvivances de l'orgueil à l'orgueilleux. Si ce ſont des fruits de nos remords, ne nous y trompons pas; ce ne ſont point des œuvres de miſéricorde, mais de juſtice; c'eſt revêtir Jeſus-Chriſt des dépouilles du Chrézien; c'eſt traiter une plaie que nous avons fait nous-mêmes; c'eſt une reſtitution & non pas une aumône. Si ce ſont des reſtes de vanité: pourquoi traîner juſqu'au tom-

beau ce qui ne nous a que trop fidèlement accompagné pendant la vie ? Prétendons-nous aller à Dieu par la voie qu'ont tenu les Anges superbes ?

LXXXVIII.

De tes forfaits quand Dieu t'a purgé l'ame,
Sois plus soigneux qu'onques de ne pécher.
La mèche éteinte, au soudain approches
De la fumée aussi-tôt se renflamme.

De la fumée aussi-tôt se renflamme, & produit souvent un incendie pire que le premier. C'est ce que Jesus-Christ dit expressément au Paralytique quand il l'eut guéri. Vous voyez, lui dit-il, que vous êtes guéri, ne péchez plus à l'avenir, de peur que pire ne vous arrive. (Joan. 5. 14.) Dans lesquelles paroles il y a deux choses à remarquer : la première, que tous nos maux sont le prix de nos péchés. Et la seconde, que c'est abuser de la miséricorde de Dieu de la mettre si souvent à l'épreuve. Dieu est infiniment bon ; mais il ne veut pas qu'on lui dérobe si souvent ses grâces & les faveurs.

LXXXIX.

Pour vivre heureux, jamais ne t'imaginer

L'état meilleur où tu voudrois te voir :

Dis-toi plutôt que tu devrois avoir

Pieque tu n'as, comme en étant plus digne.

*Dis-toi plutôt que tu devrois avoir
pis que tu n'as.* D'autant plus que pour

peu qu'on regarde autour de soi, on

trouve des Chrétiens, des justes par-

faits, encore plus misérables que soi.

O que cette découverte est consolante

dans les peines de cette vie ! Je souff-

fre, il est vrai, se peut-on dire, mais

je suis un pécheur. Celui-ci est juste,

& souffre encore plus. Les afflictions

sont donc des graces qui châtient les

uns, & qui éprouvent les autres.

XC.

Cheris l'honneur de voir souvent ton Prince,

Mais pour cela ne fréquente la Cour :

Là le plus grand enfin se trouve court,

Le plus vaillant, celui qui mieux te pince.

*Le plus grand se trouve court, de quel-
que côté qu'il soit grand. Car s'il l'est*

204. LES QUATRAINS

en richesses , il est difficile qu'il suive long-temps la Cour , sans en payer cher les faveurs : pour un qui s'y soutient dans l'opulence , mille s'en retirent dans la médiocrité. S'il est grand en vertu ; que d'écueils s'ouvrent souvent sous ses pas ! Quand ce ne seroient que ceux que découvre le Quatrain suivant.

X C I.

N'aille à la Cour qui dira ce qu'il pense ,
N'y qui craindra d'avoir mille envieux ,
N'y qui voudra d'un cœur ambitieux
Prétendre au Ciel pour toute récompense.

La Cour est donc le séjour du mensonge & de la dissimulation. C'est donc-là où l'envie exerce plus habilement ses artifices. C'est donc-là où l'hypocrisie a établi son trône , & où il n'est pas permis d'être impunément Chrétien. Quels dangers , encore une fois , pour une vertu naissante ; pour une vertu même fortifiée ! Non pas , comme nous avons déjà dit , qu'on ne puisse se sauver à la Cour , comme ailleurs , les Louis IX , les Charlemagne nous l'ont appris. Mais de même que la rareté de

ces exemples fait une partie de leur prix, la fréquence du contraire découvre en même temps le danger.

X C II.

Nul n'est repris de geule ou d'avarice,
D'orgueil, luxure, envie, oisiveté,
Sans en rougir, tant soit-il eshonté;
Le seul venger fait gloire de son vice.

Nul n'est repris de geule ou d'avarice sans en rougir. Parce que la nature a couvert tout le mal de honte & de confusion; disons mieux: parce que la première punition du péché, c'est la honte. A peine nos premiers Peres eurent-ils péché, qu'ils ouvrirent les yeux, & reconnurent qu'ils étoient nuds. (*Genes. 3. 7.*) Non pas qu'avant ils fussent aveugles des yeux: mais quoique leur corps fût sans vêtement, ils ne rougissoient pas néanmoins, parce qu'il n'y avoit en eux que ce que le Créateur y avoit mis; & que ses ouvrages étant parfaits, il ne s'y pouvoit rien trouver qui dût être un juste sujet de honte. Leur vêtement étoit alors la grâce, ou plutôt la gloire de Dieu.

Mais fûtôt qu'ils sont tombés dans le péché, ils ont perdu cette robe précieuse de la grace & de l'innocence dont ils étoient revêtus, qui les retenoit dans une heureuse ignorance de ce que nous appelons nudité, & de là cette honte de leur dérèglement; de-là est venue celle que tous les hommes auront jusqu'à la consommation des siècles de tous les péchés qu'il commettront.

X C I I I.

Rien ne te sert de pleurer tes misères,
Qu'à faire voir que tu n'as point de cœur;
Veux-tu tirer profit de ta douleur?
Lave un péché de mille pleurs amères.

Lave un péché de mille pleurs amères.
Le péché est donc bien désagréable à Dieu, puisqu'un seul péché demanderoit toute une vie de pénitence, encore ne seroit-il pas dignement expié. Combien est donc impie le langage de ceux qui disent : Le crime que j'ai commis n'a duré qu'un moment, & j'en dois être, dit-on, éternellement puni : quelle justice, quelle comparaison d'un instant à l'éternité ? Mais ce n'est pas par

le temps que Dieu juge des crimes, il en juge par la disposition de notre cœur. L'Ange superbe est tombé en un moment, & il est condamné à souffrir tout l'éternité. Combien de temps le péché du premier homme a-t-il duré ? Et quelles tristes suites n'a-t-il pas produit dans toute la postérité ?

XCIV.

Ne dis jamais tel m'a fait misérable,
Autre que toi ne peut te faire mal ;
De ton bonheur es-tu si libéral,
Qu'au gré d'autrui tu le rende perdable.

Autre que toi ne peut te faire mal.
Nous avons fait voir ci-devant que tous nos maux sont le prix du péché ; que tout le bien que nous avons vient de Dieu, & que tout le mal que nous souffrons vient de notre propre fonds. Mais il y a ici une objection que peut faire naturellement un homme souffrant. Je conviens que je souffre avec justice, se peut-il dire ; mais suis-je plus coupable que tant d'autres, qui au milieu des plus grands crimes jouissent d'une impunité & d'une paix,

qui est souvent un sujet de scandale aux justes même? Mais que ces hommes inquiets cherchent le remède à leurs inquiétudes dans la question de Jésus-Christ aux Juifs; lorsque venant lui apprendre la nouvelle que Pilate avait mêlé du sang des Galiléens avec celui de leurs sacrifices, il leur dit: Pensez-vous que ces Galiléens fussent les plus grands pécheurs de la Galilée, parce qu'ils ont été ainsi traités? Non, sans doute, (Luc. 23. 21). Comme s'il leur eût dit: Ne jugez pas de la malice des hommes par les effets de ma justice. C'est même une marque de ma bonté, lorsque je châtie dans ce monde ceux que j'ai dessein d'épargner dans l'autre. Comme c'est souvent au contraire par un effet de ma colère, que les plus méchants jouissent paisiblement ici-bas des fruits de leurs crimes, parce que je les réserve à devenir des victimes éternelles de ma justice au jour de mes vengeances.



XCV.

L'homme est grand sot, s'il ose se promettre
Cent ans de vie, Ah! c'est trop s'abaisser.
Quiconque sait sa vie mépriser,
Sçache qu'il est de la tienne le maître.

*Quiconque sait mépriser sa vie, sçache
qu'il est le maître de la tienne.* Henry
III. tué par Jacques Clement à Saint-
Cloud : & Henry IV. assassiné par Ra-
vaillac à Paris, en ont fait une triste
épreuve.

XCVI.

Le monde est rond, l'ame triangulaire ;
Comment pourroit mille mondes remplir
L'ame qui est capable de tenir
Celui qui peut mille mondes défaire.

Le monde est rond, l'ame triangulaire.
J'aimerois mieux dire : Le cœur trian-
gulaire ; parce l'ame étant purement
spirituelle, ne peut recevoir de forme.
C'est même ce que notre Auteur a
dit ci-devant, quatrain 84, qui ren-
fermant le même sens que celui-ci,
doit aussi rappeler la même remarque.

XC VII.

Heureux celui qui voit peupler sa race
 D'enfans bien nés, mais beaucoup plus heu-
 reux encore, qui voit croître en sa race
 Qui se rend tels qu'il puisse avoir en eux
 Dignes vaisseaux, où Dieu verse sa grace.

*Heureux celui qui voit peupler sa
 race d'enfans bien nés. Il me semble
 entendre le Sage s'écrier : O com-
 bien est belle la race chaste, lorsqu'elle
 est jointe avec l'éclat de la vertu :
 sa mémoire est immortelle, & elle est
 en honneur devant Dieu, & devant
 les hommes. (Sap. 4, 1.) Ce que le
 Sage dit d'une vertu particulière, qui
 est la chasteté, notre Auteur le dit des
 vertus en général, qui sont les Saints.
 Donner de bons citoyens, est une cho-
 se bien glorieuse pour des ancêtres :
 mais donner des citoyens au ciel, c'est
 se faire une mémoire précieuse devant
 Dieu & devant les hommes.*

MCVIII.

Bien que c'est peu de cette vie humaine.
Grand est celui qui la sçait bien priser.
Mais bien plus grand qui la sçait mépriser.
Non par dédain, mais pour l'aimer sans
peine.

Grand est celui qui la sçait bien priser,
mais bien plus grand qui la sçait mépri-
ser. Qu'est-ce que *priser* la vie? C'est
en chérir tous les momens, & les bien
employer. Qu'est-ce que *mépriser* la
vie? C'est être insensible à ses charmes
& la quitter sans peines. Or il est plus
grand de quitter la vie que d'en bien
user. Le bon emploi du temps attache
l'homme au temps, mais être insen-
sible aux charmes de la vie, c'est un
gout anticipé de l'éternité.



XCIX.

Quand tu voudras compter au vrai ton âge,
 Ne me dis point : J'ai soixante ans & plus,
 Tu compterois les ans que tu n'as plus,
 Comptes les jours dès quand tu seras sage.

Comptes les jours du jour que tu commenceras à être sage. Voilà, à proprement parler, l'époque de la vie. Tous les jours qui l'ont précédé étant perdus, il ne faut y penser, que pour en pleurer la perte. L'homme dont ne commence à vivre, qu'au moment qu'il commence à travailler pour l'immortalité, ou pour mieux dire, pour l'éternité.

C.

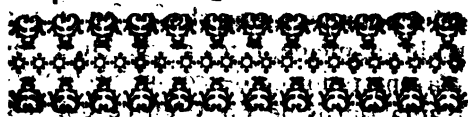
Si tu fais mal, ton plaisir est d'une heure;
 Mais le regret t'en demeure à jamais :
 Si tu fais bien, outre que tu t'y plais,
 La peine passe, & le plaisir demeure.

Si tu fais mal, ton plaisir est d'une heure : si tu fais bien, le plaisir te demeure. O que cette comparaison est un frein puissant contre le mal, & un puis-

sant attrait pour la vertu ! Si tout homme qui va commettre le mal se disoit à soi-même : Ton plaisir ne sera que d'un moment, & les remords seront sans fin, tomberoit-il si facilement ? Par la même raison, quelle consolation n'est-ce pas pour celui qui fait le bien, quand il pense, & qu'il se dit avec l'Apôtre Saint Paul : O que toutes les peines de cette vie sont peu comparables avec la gloire qui nous sera un jour révélée. (*Rom. 8. 18.*)

Fin des Quatrains de du Faur.





LES QUATRAINS

DE PIERRE MATTHIEU,

Sur la vanité du monde.

PREMIERE CENTURIE.

I.

TOUT passe, tout s'en va, rien ne demeure,

Le temps qui fauche tout, lui-même se dé-

truit.

La nuit chasse le jour, le jour chasse la nuit,

Les saisons, les saisons, & l'heure chasse

l'heure.

REMARQUE.

Tout passe, rien ne demeure. Et com-

ment tout ne passeroit-il pas? Puisque

celui pour qui toutes choses sont faites
passe lui-même. Il n'y a que Dieu qui
n'ayant point eu de commencement,
n'aura jamais de fin. C'est ce qui fait
dire au Roy Prophete : Mes jours se sont
passés comme l'ombre; mais pour vous,
Seigneur, vous subsistez éternellement.
(Psal. 101. 13.) Après s'être regardé
comme du foin; après avoir considéré
toute sa vie comme une ombre, il jette
les yeux sur Dieu, sur cet Etre Eter-
nel, qui n'a ni commencement ni fin;
& dans un redoublement d'humilité,
il s'écrie : Vous avez, Seigneur, fondé
la terre, les cieus sont l'ouvrage de
vos mains; ils périront : mais vous seul
subsisterez éternellement. (Jérém. 27.
28.)

La terre, fonde, l'air, & le feu péle-mêle
Des humains se jouans, sont défont &
Les choses d'ici-bas, & autre part n'ont
Que de changer de guise & de forme nou-
velle.

La terre, fonde, l'air & le feu sont,
dépans & desfont les choses d'ici-bas. Que

216 LES QUATREMAINS

de beauté ! Que d'action ! Que d'ame dans ces paroles ! Il me semble que le mouvement imperceptible de la Nature tombe ici sous nos yeux. Nous y voyons que les quatre élémens composent & décomposent continuellement, ou pour nous ou contre nous. La terre prête la matière, le feu l'animé, l'eau tempère le feu, l'air soutient le tout : & ce qui est encore plus admirable, c'est que toutes ces créatures se meuvent, dit l'Apôtre, dans leur premier mobile, qui est leur Créateur. (*Rom. 11. 36.*)

III.

Sous la voute du ciel on ne voit rien de stable ;

Et l'homme néanmoins s'ose bien tant flater
De croire qu'il y peut long-temps s'enfermer ;

D'effet, & de discours, doublement misérable.

D'effet & de discours, doublement misérable. Nous en avons une belle & triste preuve dans une Parabole que Jésus-Christ dit aux Juifs : Il y avoit, dit-il,

dit-il, un homme riche dont les terres avoient extraordinairement rapporté; & dans son abondance il se disoit à lui-même: Où mettrai-je tout ce que j'ai recueilli? Je bâtirai de grands greniers; j'y mettrai tous mes biens, & alors je dirai à mon ame: Mon ame vous avez des fonds pour plusieurs années, goûtez en paix les plaisirs des sens. Mais Dieu en même temps lui dit: Insensé que tu es; cette nuit même on va te redemander ton ame. (Luc, 12. 16. & seq.)

IV.

Comme un coulant ruisseau de la source
argentine

Droit au sein de Thétis précipite son cours,

Semble ne se changer, & se change toujours,

Ainsi l'homme sans cesse à la mort s'achemine.

Comme un coulant ruisseau. Cette comparaison est tirée du II. Livre des Rois, chap. 14. v. 14. où une médiane fut itée par Joab, demande à David la grâce & le retour d'Absalon disgracié. Nous mourons tous, lui dit-

elle nous nous écoulons sur la terre
 comme des eaux qui ne reviennent
 plus : comme si elle eût voulu adou-
 cir la colère du Roy par la considéra-
 tion de sa fragilité : comme si elle eût
 dit, dans la personne, à toute la po-
 stérité humaine : Est-il possible que
 l'homme qui vit si peu, veuille que sa
 haine soit immortelle ?

V.

Au feuillage des bois dont la frêle verdure
 Naît & meurt tous les ans, Homère com-
 paroit

La race des humains ; mais trop il l'honoroit :
 Car beaucoup moins encore l'humaine race
 dure.

*Au feuillage des bois Homère compa-
 roit la race des humains. Et peut-être bien
 auroit-il pris cette comparaison dans
 le Livre de Job (chap. 13, v. 25 ?)
 Car on n'ignore pas, & c'est un senti-
 ment commun, qu'Homère, comme
 tous les anciens Poëtes & Philosophes
 ont puisé une partie de leur merveil-
 leux dans les Livres de Moyse, & dans
 les premiers Auteurs Sacrés. Il est vrai*

que comme des enchanteurs qui métamorphosent tout ce qu'ils touchent, ils ont bien défiguré leurs vols. Cependant on ne laisse pas de les reconnaître : & comme le Livre de Job est aussi ancien que les Livres de Moïse, il se pourroit bien faire qu'Homère auroit eu la cruauté de voler le pauvre Job.

V I.

Aux bouteilles qu'on voit du degout de la pluie

Se boursouffler sur l'eau, qui presque aussitôt
Se dissipent en vent, que le vent les éclôt,
On pourroit comparer le vain de notre vie.

Toutes ces comparaisons d'un ruisseau par sa rapidité ; d'une feuille d'arbre par sa légèreté ; d'une bouteille d'eau par sa vanité ; ne tendent, comme on voit, qu'à donner une idée de la vie autant humiliante qu'elle est vraie. Mais la dernière me paroît plus juste. On voit que ces globes aériens ont beaucoup d'éclat ; qu'ils réunissent en eux les plus belles couleurs, & que ce sont des amusemens enfantins. Ainsi le monde paroît tout autre qu'il n'est ;

Il se pare des plus belles couleurs ; il
est un amusement pour les hommes,
aussi vains que lui. Car ceux qui cher-
chent le solide ne s'y attachent point ;
au contraire, ils le regardent comme
un jeu d'enfant.

IV

Ne tâcher qu'à s'étendre, hautes & accom-
paroitre,
Se promettre des ans, & se voir en un jour
Serré, tapi, couvert en un cendreau séjour,
C'est jouer le monde sur l'échaffaud ter-
restre.

*Se promettre des ans, & se voir en
un jour couvert dans un cendreau séjour.
C'est jouer le rôle de cet homme dont
nous venons de parler. Quatrième.
De cette Centurie, il se promet des
ans ; il s'encourage lui-même à se re-
poser à l'ombre de ses réserves ; il dit
à son âme : Mange, bois, fais bonne-
chère ; mais quelle surprise pour lui,
lorsque Dieu lui dit, lève-toi par toi-même,
soit par un Ange, ou par un Pro-
phète : On va te redemander ton âme ;
c'est-à-dire, elle va sortir de cette vie.*

DE PIERRE MATTHIEU.
où tu lui gardois tant de biens inuti-
les. On va te demander compte de
cette ame que tu t'es si peu mis en
peine d'enrichir des biens spirituels,
& dignes d'elle.

VIII.

Les ans & les saisons, les mois, le jour, &
l'heure

Se forment d'un instant, & cet instant n'est

rien. Encore la mort le hape & ravi comme siens.

Ensorte que du temps même un rien ne
demeure.

Les ans & les saisons, &c. Se for-
ment d'un instant. Si on les compare
avec l'éternité, car les ans & les sai-
sons sont des temps assez longs pour
être sensibles & mesurables. Et c'est
de là que le Roy Prophete nous donne
bien à entendre par ces paroles : Je
comprends, Seigneur, que vous avez
mis à mes jours une demeure fort bor-
née, & que le temps que j'ai à vivre,
est devant vous comme un néant.

222. LES QUATRAINS.

Prends le temps comme il vient, ne t'en donne
 ne de peine,
 Bon ou mauvais qu'il soit, tu ne le peux
 changer,
 Il faut bon gré malgré, à son cours se ranger;
 Il mène qui le suit, qui ne suit il l'entraîne.

*Il faut bon gré malgré à son cours se
 ranger. Ainsi pensoit le Sage lorsqu'il
 a écrit: Toutes choses ont leur temps.¹⁰¹
 tout est limité, tout passe sous le ciel.
 (Eccli. 3. 1.)* Vivant tableau du néant
 monde, & qui fait bien voir l'instabilité
 de tout ce qui est sujet au temps.

X.

Nâître grand ou petit, pauvre ou riche,
 qu'importe,
 Si la Parque nous rend tous égaux à la fin?
 Les grandeurs & les biens sont empruntés du
 destin;
 Comme l'on entre au monde, il faut que
 l'on en sorte.
 Comme l'on entre au monde, il faut

que l'on en sorte : ce sont les propres paroles de Job. Je suis sorti nud, dit-il, du ventre de ma mère ; & j'y rentrerai nud. (*Job, 1. 21.*) Il se souvient de la nudité de sa naissance, & il pense à la nudité encore plus affreuse de la mort. Nudité qui rend le grand & le petit ; le pauvre & le riche tous égaux dans ce moment. Nudité qui fait tomber toutes les grandeurs humaines dans leur néant naturel ; & le corps périssable qui les portoit dans le sein de la terre, mere commune de tous les hommes.

X I.

De moment en moment l'air se change & réchange,

L'air change les esprits & les humeurs aussi ;
Eux deux changent les corps, les corps changent aussi,

Se changeant par la mort en leur première fange.

L'air change les esprits. Ce n'étoit pas le sentiment des Anciens. Les hommes qui passent les mers, dit le Poëte Lirique, changent de climat, mais non pas d'inclination. (*Libr. 1. Epist. 11.*)

Et l'Orateur latin confirme cette opé-
 mon en disant qu'il se fait souvent de
 grands changements de lieu, mais rare-
 ment d'esprit. *Oratio pro Quinto.*
 Ne si illis p[er] isq[ue] non quomodo p[er] meo
 -olno rev[er]u. *Exe[mp]le sans exemple*
 Oyez, voiles, mondains, oyez l'Hebreu *Mano*
parque *Mano* *Mano* *Mano* *Mano*
 Qui en la haute mer de tous plaisirs posté
 s'tendit. *Mano* *Mano* *Mano* *Mano* *Mano*
 Et du danger prévi[eu] retirez votre barque
Mano *Mano* *Mano* *Mano* *Mano*
 paroles par lesquelles l'Hebreu *Mano*
 dit commente son Ecoléaste; & op-
 peut dire qu'il falloit être un Salomon
 c'est-à-dire, un homme rempli de l'es-
 prit de Dieu, pour commente un
 livre d'une manière si divine & si sup-
 préhante. David avoit dit que tout
 homme qui vit sur la terre, n'est que
 vanité : (Ps. 38. 8.) mais Salomon en-
 chérit sur cette expression en disant :
 Vanité des vanités, & tout est vanité.
 L'homme qui ~~est~~ été semblable à
 Dieu, est devenu, en lui désobéissant,
 semblable à la vanité, parce qu'il a pré-
 féré le mensonge du Démon à la vérité

de Dieu. Il est vain dans les pensées, vain dans les desirs, il est vain dans les espérances, il est vain dans les craintes. & il est encore plus vain dans cette présomption, par laquelle il est devenu, sans exagérer, un ver insolent, & une poussière superbe. Encore s'il étoit persuadé de cette vérité, mais il n'est malheureux que parce que son orgueil ne peut comprendre ce que la sagesse lui peut enseigner, & qu'il n'est rien, & que ce qui lui paroît grand n'est que mépris. Qu'il comprenne donc, s'il le peut, qu'il ne peut sortir de ce monde, qui est vanité, qu'en devenant une nouvelle créature en Jésus-Christ, qui est la vérité, & de même que Salomon s'est écrié: Vanité des vanités, & tout est vanité, qu'il s'écrie dans le règne de Jésus-Christ: Vérité des vérités, & tout est vérité.

XIII.

Dis-moi , qu'est devenu l'Empire d'Assyrie ,
Des Médes , des Persans , des Romains , des
Grégeois ,

Et de tant de Grandeurs ? Si plus rien tu n'en
vois ,

Dis-moi , qu'est donc ce monde ? Un peu de
moquerie.

Dis-moi , qu'est donc ce monde ? Le même Salomon nous l'apprend dans les paroles qui suivent celles que nous venons d'admirer. Une race passe , une autre lui succède : on ne se souvient plus de ce qui a précédé , & les choses mêmes qui doivent arriver après nous , seront oubliées de ceux qui viendront ensuite. (*Ecclef. 1. 4. 11.*) Le monde est pour nous comme un tableau changeant dont l'instabilité nous avertit de la nôtre. Non-seulement les hommes meurent , mais les races entières s'éteignent , & la terre seule qui est comme le théâtre de ces changemens , demeure immuable. Elle est en cela l'image de l'immobilité de Dieu : elle nous avertit de ne nous attacher qu'à lui seul , com-

me au mobile de toutes nos bonnes œuvres, & au seul pôle de toutes nos vûes.

XIV.

D'un torrent débordé bien vite passe l'onde,

Plus vite va le trait & le vent se mouvant,

Mais plus soudain encor que l'eau, le trait,

le vent;

Se passent & s'en vont les plaisirs de ce

monde.

Se passent & s'en vont les plaisirs de ce monde. Ce sont presque les mêmes

paroles de l'Apôtre. (1. Cor. 7. 31.)

Desquelles il conclut, ce que notre

Auteur à dessein de nous persuader.

Que ceux qui sont dans ce monde doi-

vent en user comme n'en usant point;

c'est-à-dire, n'y mettant point leur

affection, n'en usant que par nécessité,

& rapportant même cet usage à la gloi-

re de Dieu, & à leur salut particu-

lien.



DE PIERRE MATHIEU
 228. LES QUATRAINS
 X V
 Beauté, faveur, chevance * & plusieurs de
 l'effe

Sont les plus belles fleurs du parterre mon-
 dain: I V X

Mais la tige est éclos du jour au lendemain,
 Laideur, mépris, disette, & regrets, & tri-
 tesse.

C'est comble non s'agit de dire la
 Il paroît que notre Auteur avoit fait
 une grande étude des Livres Sapien-
 tiaux, puisque la plupart de ses Senten-
 ces en sont des extraits. Car ne semble-
 t-il pas que ce Quatrain est une para-
 phrase de ce verset des Proverbes.
 (Chap. 14. 13.) Le ris sera mêlé de
 douleur, & la tristesse succède à la joie.
 Mais de quelle joie veut parler l'un &
 l'autre ? Est-ce de la joie du juste ?
 Non sans doute, puisque, selon l'A-
 pôtre, la tristesse n'est qu'apparente,
 & que la joie n'a point de fin. (Phi-
 lip. 4. 4.) Ce sont donc les ris des
 méchans qui sont souvent mêlés de
 douleur. Ils ne dévotent pas eux-
 mêmes qu'ils sont misérables, quel-

* Vieux mot qui signifie abondance.

ques efforts qu'ils faisoient pour se rendre heureux; & ce qui est plus terrible, c'est que la fin d'une joie si courte, si fragile, & si souvent malée d'un cruel ennui sera la stabilité d'un désespoir éternel.

XVI. : mab

Compter les ans vécus, & ceux qu'on pense vivre,

C'est compter son argent après qu'on l'a perdu,

C'est entrer en dépens sur un bien attendu.

C'est tenir d'Axones & l'humeur & le Livre.

C'est tenir d'Axones & l'humeur & le Livre. Je sçai ce que c'est que le

Livre d'Axones : mais à moins qu'A-

xones ne soit un homme, peu connu en

reste dans l'Histoire, je ne comprends

pas qu'on puisse lui donner de l'humeur.

Cyrbes ou Axones étoit le nom qu'on

donnoit au Code des Loix faites par

Solon, de même qu'on appelloit Rhé-

za les Loix de Licurgue. C'est des

uns & des autres que les Romains ti-

rèrent leurs Loix Somptuaires. Les

Athéniens donnèrent le nom d'Axo-

DE LA POÉSIE FRANÇOISE
 LES QUATRAINS
 X V
 Beauté, faveurs, & avance * & plusieurs de
 l'effe

Sont les plus belles fleurs du parrainement
 dain: I V X

Mais la tige est éclos du jour au lendemain,
 Laideur, mépris, disette, & regrets, & tris-
 tesse.

Il paroît que notre Auteur avoit fait
 une grande étude des Livres Sapien-
 tiaux, puisque la plupart de ses Senten-
 ces en sont des extraits. Car ne semble-
 t-il pas que ce Quatrain est une para-
 phrase de ce verset des Proverbes.
 (Chap. 14. 13.) Le ris sera mêlé de
 douleur, & la tristesse succède à la joie.
 Mais de quelle joie veut parler l'un &
 l'autre ? Est-ce de la joie du juste ?
 Non sans doute, puisque, selon l'A-
 pôtre, la tristesse n'est qu'apparente,
 & que la joie n'a point de fin. (1^{re} Ep.
 Ap. 4. 4.) Ce sont donc les ris des
 méchans qui sont souvent mêlés de
 douleur. Ils ne délavouent pas eux-
 mêmes qu'ils sont misérables, quel-
 Vieux mot qui signifie abondance.

ques efforts qu'ils fassent pour se rendre heureux; & ce qui est plus terrible, c'est que la fin d'une joie si courte, si fragile, & si souvent malée d'un cruel ennui sera la stabilité d'un désespoir éternel.

XVI. : arab

Compter les ans vécus, & ceux qu'on pense vivre,

C'est compter son argent après qu'on l'a perdu,

C'est entrer en dépens sur un bien attendu,

C'est tenir d'Axones & l'humeur & le Livre.

C'est tenir d'Axones & l'humeur & le Livre. Je sçai ce que c'est que le Livre d'Axones : mais à moins qu'Axones ne soit un homme, peu connu au reste dans l'Histoire, je ne comprends pas qu'on puisse lui donner de l'humeur. Cyrbes ou Axones étoit le nom qu'on donnoit au Code des Loix faites par Solon, de même qu'on appelloit Rhéza les Loix de Licurgue. C'est des uns & des autres que les Romains tirèrent leurs Loix Somptuaires. Les Athéniens donnèrent le nom d'Axo-

nes aux Loix de Solon , parce qu'elles étoient écrites sur des ais , dont Plutarque , dans la vie de Solon , dit qu'on en voyoit encore des restes de son temps.

XVII.

Le passé , le futur , & le présent volage
Ne se peut rappeller , promettre , retenir ;
L'un ne laisse de soi qu'un fâcheux souvenir ,
Cestui-ci nous amuse , & l'autre nous ravage.

Et l'autre , c'est-à-dire le présent , nous ravage , parce que c'est celui qui nous consume & qui nous use. Le passé ne fait plus d'impression que dans notre mémoire. Le futur est toujours plus flatteur que cruel : mais le temps présent ravage ; c'est de lui dont un Ancien a dit : Qu'il ronge tout.



XVIII.

Tout ce que l'homme vit n'est rien à la nature

Et au respect du temps, qu'un point, & néanmoins

Il vit ~~ce peu~~ qu'il vit à soi-même, encore moins,

Qu'à chaque passion qui le trouble à toute heure.

Il vit ce peu qu'il vit à soi-même encore moins qu'à chaque passion. En effet, si on séparoit de la vie de l'homme tout le temps qu'il employe à son ambition & à son intérêt, qu'en resteroit-il? Que le nombre est petit de ceux qui pensent comme l'Apôtre? Que nous ne vivons & que nous ne mourons pas pour nous, mais pour le Seigneur; (*Rom. 14. 7.*) c'est-à-dire, pour acheter par un temps passager la possession éternelle.



XIX.

L'espérance & la peur d'une contrainte vaine
 S'accordent pour piquer le peu eant terrien,
 L'une lui promet tout, & ne lui donne rien,
 L'autre du peu qu'il a ne permet qu'il en use
 L'espérance & la peur s'accroissent pour
 tromper l'homme. Celle-là lui promet
 beaucoup, & lui donne peu. Celle-ci
 ne lui permet pas même d'user de ce qu'il
 a. O triste condition de l'homme vi-
 sime de ses passions ! il ne peut vivre
 sans elles, & il ne peut bien vivre avec
 elles.

XX.

Ce n'est qu'un imposteur, un enchanteur le
 monde,

Ce n'est qu'illusion & ce qu'il voit, ce qu'il
 fait ;

Le beau, le bon, le vrai, qu'ici-bas il
 promet,

Tout est laid, est mauvais, est faux, est
 rebonda.

Ce n'est qu'un imposteur, un enchanteur le
 monde,

ce n'est qu'illusion. Aussi l'Apôtre Saint Jean dit-il à ceux qui veulent trouver Dieu : N'aimez point le monde, & tout ce qu'il contient : & la raison qu'il en apporte, & qui est comme le der-
nier trait de portrait qu'il en fait, c'est
que tout le monde, c'est-à-dire, tous
ceux qui vivent selon les maximes, sont
sous l'empire de l'esprit malin. (1.
Jean. 9. 19.)

XXI.

Grands, petits, beaux, & laids, tous les
verres sont verres,

Un peu de vent les fait, encor moins les
défait,

Cassés ils sont tous uns, ainsi de l'homme
il est,

Grands, petits, beaux & laids, tout meurt
& retourne en terre.

Cassés ils sont tous uns. Peut-on une
plus juste, & en même temps une plus
humiliante comparaison de l'homme?
Quoi, il a tout ensemble, & l'éclat,
& la fragilité du verre! Le Roy Pro-
phète voulant prouver la puissance de
Dieu, dit qu'il brisera les cieux com-

me un verre. (*Ps.* 2. 9.) Mais Jérémie voulant humilier la race humaine pour laquelle les cieux ont été faits, la compare à un vase de terre. (*Jérém. 19. 11.*) Que dis-je, l'Apôtre S. Paul employe la même Similitude pour donner une idée du grand Mystère de la Prédestination. O homme, s'écrie-t-il, qui êtes-vous pour contester avec Dieu ? Un vase d'argile dit-il à celui qui l'a fait : Pourquoi m'avez-vous fait ainsi ? Le potier n'a-t-il pas le pouvoir de faire de la même masse d'argile un vase destiné à des usages honorables, & un autre destiné à des usages vils & honteux ? Qui peut se plaindre de Dieu, si voulant montrer sa juste colère, & faire connoître sa puissance, il souffre avec une patience extrême les vases de colère préparés pour la perdition, afin de faire paroître les richesses de sa gloire sur les vases de miséricorde qu'il a préparé pour cette même gloire ? (*Rom. 9. 20. & seq.*) Ne nous étonnons donc pas que notre Auteur ait comparé tous les hommes dans leur vie & dans leur mort au verre fragile, puisque l'Apôtre Saint Paul leur trouve la même ressemblance jus-

DE PIERRE MATTHIEU. 235
qués dans les decrets éternels de
Dieu.

XXII.

Donne quatre-vingt ans au cours de la na-
ture :

Rabats l'âge enfantin , & le caduc aussi ,

Rabats-en le sommeil , le mal & le souci ,

Et compte , après cela , combien la vie nous
dure.

Compte après cela combien la vie dure.

Il est aisé d'en faire le calcul. Le jour
naturel est de vingt-quatre heures. Sept
au moins sont employées au sommeil
dans la vie la plus réglée : deux pour les
deux repas , & autant pour les récréa-
tions qui les suivent. Il n'en reste donc
plus qu'environ la moitié pour le travail.
Encore si cette moitié étoit bien em-
ployée. Mais combien d'infirmités sur-
viennent encore , combien de soucis &
de chagrins , combien d'inactions &
d'inutilités prennent encore leur part
dans ce peu de temps qui reste ? En-
forte que , si ce que dit un Ancien est
vrai : que la vie ne consiste pas dans la
quantité des années , mais dans l'em-
ploi que nous en faisons ; on peut dire

236 LES QUATRAINSET
que la moitié des hommes ne sont nés
que pour vivre à moitié, & l'autre par-
tie pour ne presque point vivre.

XXIIII.

Pour long-temps que l'on vive, à peine
peut-on dire

D'avoir vécu vingt ans : car celui ne vit pas
Qui enfant ou vieillard, malade ou sans soulas,
Ne peut goûter la vie ou de mourir de faim.

Tout ce Quatrain n'est qu'une ex-
position sommaire de ce que nous ve-
nons de dire.

XXV.

Comme une barque en mer que le vent la-
borise,

L'homme entre les plaisirs au monde va
flotant,

La tourmente qui vient est la mort qui l'ar-
rêtera.

Le sépulcre l'accueille, où enfin il se brise.

Comme une barque en mer. C'est une
comparaïson, dont je crois avoir déjà
parlé, & dont s'est servi un Ancien,

pour prouver que le travail est un puissant remède contre les tentations. Toute notre vie, dit-il, est un vaisseau, elle a besoin de charge pour résister aux tempêtes.

XXXV.

Sans ordre, sans arrêt, sans aucune assurance
Qu'on y puisse fonder : & le mal & le bien
Arrivent aux mortels, & le monde n'a rien
De ferme & de constant que sa propre in-

constance.

*Le monde n'a rien de constant que sa
inconstance ; soit par la vicissitude des
choses humaines, soit par le mouvement
qu'il cause à tous les humains. C'est
comme un grand théâtre où le bien &
le mal arrivent aux hommes ; & où les
différens acteurs se succèdent sans in-*
terruption.

Le monde n'a rien de constant que sa inconstance.

Le monde n'a rien de constant que sa inconstance. C'est une comparaison que j'ai faite avec le monde, & dont il est le théâtre.

XXVI.

Rien ne vient à l'esprit qui par les sens ne passe,
 Et les sens sont déçus chacun à leur objet :
 Eux déçoivent l'esprit, ainsi l'homme ne sçait,
 Ni ne sent ici-bas qu'une vaine fallace.

Les sens déçus déçoivent l'esprit. Car sans eux il n'est pas sujet à l'erreur. C'est ce qui fait dire aux Philosophes qu'une idée simple séparée du commerce des sens ne peut être fautive.

XXVII.

Ce que plus on attend le moins souvent arrive,

Ce qu'on attend le moins advient le plus souvent.

Attens ou n'attens pas, tire en arrière ou
 avant ;

Comme le monde va il faut que tu le suive,

Comme le monde va il faut que tu le suive : c'est un torrent qui entraîne les hommes ; que dis-je , on compare ordinairement la mode à un tyran qui d'abord paroît ridicule, mais qui

DE PIERRE MATTHIEU. 239
bientôt soumet les plus rebelles à ses
loix.

XXVIII.

Que font les bien mondains que si fort m.
abayes & bayes.

Qu'est-ce enfin du plus grand Monarque
terrien ? rien.

Que devient la beauté & l'orgueil Paphien ?
rien.

Ainsi répond l'Echo, ses réponses sont
vraies, vraies.

Avec raison a-t-on retranché de notre Poësie ces rimes répétées par écho ; car autant elles étoient riches dans le siècle de notre Auteur, autant elles seroient pâtyres dans le nôtre. Quoi de plus insipide, par exemple, que l'écho de Paphien ? Quoi de moins intelligible même que le terme de Paphien ? Ne faut-il pas donner la torture à son esprit pour comprendre que l'orgueil Paphien, sont les graces de la Déesse de Paphos, c'est-à-dire, de Venus, qui figurant toutes les beautés humaines, sont passagères, & sujettes à la corruption.

XXIX.

Avec peine & travail les richesses s'amassant ;
 Avec peine & travail, il les faut consumer ;
 Avec peine & travail, l'homme s'en voit
 privé ;
 Avec peine & travail il meurt & elles pas-
 sent.

Avec peine & travail. C'est à quoi l'homme a été condamné après son péché, à travailler tous les jours de sa vie. (*Genes.* 3. 17.) Encore si ce travail tendoit à quelque chose de réel ; mais, dit le Sage, que reste-t-il à l'homme de tout son travail, que de la vanité ? (*Ecclesi.* 1. 2. 3. 13.) Comme s'il disoit : Combien ce travail, est-il vain, puisqu'il ne peut contenter l'homme ? Combien est-il insensé, puisqu'il n'en retire qu'une éternité de maux. Un homme du monde, par exemple, se tourmente jour & nuit pour venir à bout de ses desseins. Un ambitieux cherche l'honneur & veut devenir grand, pour rendre ses enfans encore plus grands. Un avaré aime le bien, & s'applique à amasser des richesses. Un voluptueux

voluptueux cherche le plaisir; il aime ce qui le deshonne; sa raison est l'esclave de ses sens: & après que chacun d'eux a vieilli sous le joug de sa passion, & qu'il s'est donné mille peines pour la satisfaire, il ne trouve en lui-même qu'un vuide & une profonde indigence. Tous ces biens qu'il avoit cherché avec tant d'application l'abandonnent, & il est contraint de s'écrier après une triste expérience: Que retire l'homme de tout ce travail qui l'occupe sous le Soleil!

X X X.

Mêle qui sçait mêler pour avoir des plus belles,

Qui se la peut donner prônée la meilleure main;

On ne rapporte rien enfin du jeu mondain,

Ou s'il reste du gain, il va pour les chandelles.

Mêle qui sçait mêler. On voit bien que notre Auteuf compare ici le bonheur du monde au jeu de cartes. On fait quelquefois dans le monde une fortune qui paroît brillante: on em-

242 LES QUATRAINS
ploye tous les talens, tant permis qu'il-
licites, pour se la procurer. Mais com-
bien dure-t-elle? Tout au plus son pre-
mier acquereur en jouit-il? Et s'il en
reste quelque chose après lui, l'expé-
rience nous apprend qu'à grande peine
la seconde ou la troisième génération
s'en ressent-elle?

XXXI.

D'un discordant accord chacune créature
Fait musique en ce monde, or d'un, or
d'autre ton,
Mais de l'homme toujours un hélas! est le
ton.
Qu'avec mille soupîs il chante par nature.

*Un hélas! est le ton que l'homme chan-
te par nature; parce qu'étant né pé-
cheur, il est né misérable, & que ne
pensant jamais ou du moins rarement,
que sa misère est une pénitence, il ne
cesse de se plaindre; il gémit par na-
ture. Encore s'il gémissoit dans le mê-
me esprit que le Roy Prophète. (Esaïe
119, 5.) Hélas! s'écrioit-il, que je suis
malheureux, de ce que le temps de
mon pèlerinage est si long, mon ame*

est comme étrangère sur la terre. Voilà la plus excellente doctrine, & la vérité la plus importante à sçavoir : que l'on est étranger dans cette vie. Heureuse l'ame qui ressent cet exil, parce que plus elle y est sensible, plus elle desire d'être rappelée à son centre qui est Dieu. Bien différente de ces hommes charnels, qui par l'attachement qu'ils ont à la vie présente, trouvent toujours la vie trop courte. Elle est courte, il est vrai, pour mériter un aussi grand bien que la possession éternelle de Dieu, mais elle paroît toujours longue aux justes, par rapport aux périls dont ils sont environnés, & au desir qu'ils ressentent de se réunir au bien Suprême.

XXXII.

Sur le terme avenir toujours faire son compte
Anticiper les ans, n'être assuré d'un jour,
Penser gagner le temps, & le perdre tous
jours.

C'est en quoi, à la fin, le plus fin se mé-
compte.

Sur le terme avenir toujours faire son
compte, c'est en quoi le plus fin se mé-

simple, parce qu'il regarde ce terme
 avenir, comme un temps toujours du-
 rable. Mais, qu'il fasse au contraire son
 compte sur le dernier de tous les ter-
 mes, qui est la mort, ha! Bien-loin de
 se tromper, il arrivera au véritable
 but: car remarquez qu'un habile Pi-
 lote ne se place pas à la tête, ni dans
 le milieu de son vaisseau pour le con-
 duire; sa place ordinaire est toujours
 sous la poupe, parce que de-là diri-
 geant plus facilement ses voies, il
 aborde heureusement sur la terre qu'il
 va chercher. Ainsi doit se comporter
 l'homme dans sa course mortelle. Ne
 croyez pas que pour se conduire il doive
 se fonder sur les vagues espérances
 qu'enfante ordinairement une jeunesse
 inconsidérée; cette première partie de
 son vaisseau est la plus sujette à heurter
 aux écueils. Le temps présent, fût-il
 le milieu de la carrière, n'est pas non
 plus ce qui l'occupe; ce corps du bâ-
 timent est assez chargé d'objets d'am-
 bition & d'intérêt: c'est donc la mort
 qui doit être son véritable terme: c'est
 sur ce dernier moment qu'aussi consta-
 ment appuyé que notre prudent Pilote
 sur l'extrémité de son vaisseau, il con-

duit tous les jours au port du salut, sans craindre les boufques ni les révolutions du monde. C'est de-là qu'il voit fuir derrière lui des temps corrompus qu'il a toujours crain. C'est de-là qu'il voit avancer une éternité qu'il va chercher : Eternité, port heureux ou malheureux pour lui, puisque de même que les eaux ne font pas la fin du voyageur, toutes nos actions ne regardent qu'en passant le temps qui nous porte.

XXXIII.

En quel acte, en quel lieu, en quel temps
on se peut rendre

L'homme, pour s'en qu'il soit, assuré de la
mort;

Si buvant ou mangeant, elle fait son effort,

Et si même en riant elle nous vient sur-
prendre

Même en riant elle nous vient sur-
prendre. Circonstance terrible, & dont

l'Eglise dans ses Liturgies demande à

Dieu de nous délivrer. Combien plus

lorsque la mort n'est pas seulement su-

bite, mais qu'elle est encore impré-

vue. La mort subite peut être quel-

quefois la mort du juste; mais la mort imprévue est toujours la mort du pécheur.

XXXIV.

Qui plus haut, qui plus bas dans la mondaine
barque,

Qui pis, qui mieux placé, qui joyeux, qui
chagrin.

Tous font même voyage & descendent enfin
Également traités au grand dard de la Parque.

Tous font même voyage au grand dard
de la Parque. Les anciens Poètes Pro-
fanes avoient imaginé trois Parques;
qu'ils regardoient comme trois Déeses
qui présidoient à la vie des Hommes;
sçavoir, Cloto, Laquéfis, Atropos.
Cloto filoit les jours, Laquéfis les dé-
vidoit, Atropos en coupoit le fil. Mais
laissions à des profanes des idées aussi
terrestres. Reconnoissons avec la raison
& la Religion épurées, qu'il n'y a qu'un
seul Dieu de la vie & de la mort, &
que la mort rend tous les hommes
égaux en attendant le grand jour qui
les rendra tous contemporains.

XXXV.

De posthumes humeurs paître sa fantaisie,
 Vouloir régler le monde où plus on ne sera,
 Prendre tout des biens lesquels plus on aura,
 C'est le comble parfait de l'humaine folie.

Vouloir régler le monde après soi, c'est folie. Je ne crois pas que cette pensée soit juste. Si c'eût été une folie de régler le monde après soi, nous n'aurions pas tant de sages Rois, qui non-seulement feront immortelles, mais qui ont mérité à leurs Auteurs l'immortalité. Les Princes, les Législateurs, les Puissances avoient plus en vûes le futur que le présent. Les abus présens occasionnent les Rois, mais le bon ordre présent & futur est toujours leur fin.

XXXVI.

Nous mourons tous les jours, & comme eau répandue

Sur le sable altéré tout à coup s'embolt,
 S'écoule l'âge humain, & nul ne s'apperçoit
 Que plus la vie croît, plus elle diminue.

Nous mourons tous les jours. Plût à Dieu que nous fassions cet aveu dans

248^s LES QUATRAIN^s 249^s
 le même esprit que l'Apôtre, (1. Cor. 15. 31.) qui, en disant : Il n'y a point de jour que je ne meure pour ressusciter un jour comme J. C. avoir en même temps en vüe la mort spirituelle du péché qui fait ressusciter le Chrétien & à la grace & à la gloire. Ce n'est pas beaucoup faire que de dire : Je meurs tous les jours, personnellement, ne s'est flaté d'être immortel. Mais le dire : Je meurs tous les jours à moi-même, c'est un langage qu'on ne le tient guères, parce qu'il est rarement vrai.

XXXVII.

Si quelqu'un se fâchoit de voir qu'un autre
 passe.

Premier, par chemin qu'il doit tenir après,
 Ne s'en riroit-on pas ? Néanmoins tu le fais
 Quand tu pleure celui qui devant toi tré-
 passe.

Quand tu pleure celui qui devant toi
 trépasse. Si on suivoit immédiatement
 le défunt, il est vrai, que ce seroit une
 folie de le regretter ; mais comme on
 lui survit, & que souvent on le perd
 pour long-temps, il est très-permis de

le pleurer. Le Sage même permet de pleurer les morts, non pas long-temps, mais seulement quelques jours, parce que, dit-il, ce mort est dans le repos, parce qu'il est dégagé des peines de cette vie mortelle. (*Eccli. 2. 11. 13.*)

XXXVIII.

Que doit un passager desirer d'avantage,
Sinon d'accomplir tôt le chemin entrepris,
Puis dont que pour passer Dieu ça-bas Thom-
me a mis
Pourquoi se fâche-t-il d'accomplir son
voyage? III V X X X.

Pourquoi se fâche-t-il d'accomplir son voyage? C'est qu'il n'est pas sûr d'avoir bien rempli sa mission sur la terre. C'est cette crainte qui rend le passage terrible aux plus justes. Un Saint Paul souhaite de mourir pour se réunir à Jésus-Christ, & le même avoue en tremblant qu'il ne sait s'il est digne d'amour ou de haine. Nous voyons des Solitaires dire à leur ame : Sortez, sortez, que craignez-vous? Vous servez Dieu depuis soixante-dix ans, & vous craignez de paroître devant lui! & les mêmes

250 LES QUATRAINS
ne peuvent s'empêcher de frémir,
quand ils pensent à la voix qui les ap-
pellera au Jugement,

XXXIX.

Notus naissions pour mourir, Et mourons
pour revivre,

Pour revivre immortels cette foi nous
avons;

Le mort plus que la vie aimer donc nous
devons;

Puisque la même mort de la mort nous
délivre.

*Pour revivre immortels cette foi nous
avons.* Les Payens mêmes, sans le se-
cours de la foi, étoient persuadés de
cette vérité. Les Philosophes anciens &
modernes font féconds en démonstra-
tions sur l'immortalité de l'ame. Mais
mourir du corps pour revivre un jour
dans le corps, c'est ce que nous ne
sçavons que par la révélation. Je sçai,
dit Job (19. 25.) que je ressusciterai
de la terre au dernier jour. Or si Job
né au milieu des Infidèles est cepen-
dant si ferme dans la foi de ce pro-

dige, comment des Chrétiens qui savent que leur Sauveur est ressuscité dans la même chair dans laquelle il est mort pourront-ils douter de leur résurrection future? C'est le raisonnement dont se sert l'Apôtre pour prouver aux Corinthiens ce mystère. Puisqu'on vous a prêché, dit-il, que Jesus-Christ est ressuscité d'entre les morts, comment se trouvent-il parmi vous des personnes qui osent dire que les morts ne ressuscitent point? Car si les morts ne ressuscitent pas, Jesus-Christ n'est donc point ressuscité, & si Jesus-Christ n'est point ressuscité, notre prédication & votre foi sont vaines. (1. Cor. 15. 12. & seq.) Voyez la Remarque sur le troisième Quatrain de la seconde Centurie.



X L.

Dans l'Europe confus des vanités mondaines
 L'homme flote, agité de mille divers des-
 seins ;

Ses pensées, ses discours, & ses effets sont
 vains ;

Car le monde n'a rien de certain que ses
 peines.

*Le monde n'a rien de certain que ses
 peines ; sur-tout pour ceux qui ne sont
 pas ses partisans. C'est ce que Jesus-
 Christ promet à ses Disciples : Si vous
 étiez du monde, leur dit-il, le monde
 aimeroit ce qui seroit à lui : mais parce
 que vous n'êtes pas du monde, & que
 je vous ai choisis du milieu du monde,
 c'est pour cela que le monde vous hait.
 (Joan. 15. 19.) La raison en est sen-
 sible. S'il n'y a personne d'heureux sur
 la terre. Si ceux mêmes qui sont du
 monde n'en sont aimés que pour quel-
 ques momens, & en sont tyrannisés, de
 leur aveu, pendant toute leur vie ;
 combien plus ceux qui viennent le
 combattre par leur exemple, auront-ils
 le même sort que Jesus-Christ qui est*

DE PIERRE MATTHIEU. 255
leur Chef. Le serviteur est-il au-dessus
du Maître?

X L I.

Le Destin inconnu qui le monde gouverne
Tout ainsi qu'il lui plaît , d'un arbitre com-
mun

Donne à l'un , ôte à l'autre & nourrit un
chacun

D'autres biens que les siens sans aucun les
discerne.

Le Destin inconnu. Il est étonnant
qu'une plume aussi chrétienne que celle
de notre Auteur ait écrit ces paroles.
Que les anciens Payens placent le gou-
vernement du monde dans les mains
du Destin , cela ne nous étonne pas :
nous sçavons qu'ils reconnoissoient un
Fatum , auquel les Dieux mêmes obéis-
soient : nous sçavons qu'ils adoroient
une Fortune , & que les grands Prin-
ces en conservoient communément une
& or chez eux pour leur être favorable.
Mais un Auteur chrétien ne doit con-
noître pour arbitre du monde que Dieu
seul. C'est lui qui ayant tout créé , con-
serve tout , & dispose de tout. C'est lui

254 LES QUATRAINS

qui donne à l'un, qui ôte à l'autre, & qui nourrit un chacun, non pas d'autres biens que les siens, mais de les propres biens, parce qu'étant l'auteur de tout bien, tous les biens viennent nécessairement de lui.

[X.LII.]

Démocrite ne faisoit au monde que sourire.
Héracrite au rebours incessamment pleuroit;
Tous deux avoient raison; car au monde l'on voit

Egalement de quoi toujours pleurer & rire.

On voit au monde de quoi pleurer & rire; parce que, comme nous avons déjà dit, le monde est un grand théâtre, où chacun joue son rôle; les uns des Tragédies, les autres des Pièces Comiques: les uns sont dans la prospérité, les autres dans l'adversité. Souvent même le même sujet fait pleurer & rire: la mort d'un avare, par exemple, fait pleurer un ami, & rire un héritier.



XLIII.

Du temps en même temps on se plaint, on
se loue,

Et si jamais le temps n'est pire ni meilleur,
De nous vient, non du temps, la joie & la
douleur,

Et le temps à chacun est tout tel qu'il le
loue.

*Jamais le temps n'est pire ni meilleur
en soi. Ce sont les événemens ou les
opinions communes qui le font tel
qu'il est : cela est si vrai que le même
temps qui est mauvais pour les uns, est
bon pour les autres ; & quand bien
même il y auroit des plaies générales,
comme des contagions, il faut les met-
tre sur le compte de l'air, & non point
sur celui du temps.*



XLIV.

Au milieu des plaisirs la douleur vient à
naître

Du bail des voluptés les regrets sont nourris ;

O faux monde , impudent ! qui nous mord

& nous ris ,

Si ton bien n'est que mal , ton mal que doit-
il être ?

*Au milieu des plaisirs la douleur
vient à naître. C'est une pensée du
sage que nous avons déjà rapportée :
mais le même dévoile encore mieux
les plaisirs du monde en disant qu'ils
ne sont qu'une erreur de l'imagination.
J'ai regardé, dit-il, le ris comme une
erreur, & j'ai dit à la joie : Pourquoi
vous trompez-vous si vainement ? (Epi-
c. de f. 2. 2. 3) Expression si claire & si
saine, que tout ce qu'on y ajouterait
ne pourroit que l'affoiblir. Le divertis-
sement est le Dieu du monde : on ne
peut donc mieux fouler aux pieds cette
idole, qu'en se persuadant que le pla-
sir est une erreur & que tout ce qui
semble donner de la joie n'est qu'une
illusion & un mensonge.*

X L V.

L'homme se croit mis dans le monde en
théâtre

Seul pour y braver tout, & adouté y va
bravant,

Le moindre moucheron lui fait sentir sou-
vent

Combien de son orgueil il lui convient ra-
battre.

Le moindre moucheron lui fait sentir
combien il doit rabattre de son orgueil.
L'homme a une pente naturelle à s'appuier
sur ses propres forces ; mais pour
se convaincre de sa faiblesse, qu'il jette
les yeux sur le vase d'argile qui fait la
demeure, & qui sert, pour ainsi dire,
de bornes à mille autres ressorts aussi
fragiles que le vase même ; qu'il en
considère la structure ; qu'il en suive
les mouvemens ; qu'il en admire l'ac-
tivité ; qu'il reconnoisse dans leur plus
grande justesse mille vicissitudes mor-
telles ! ah ! certainement l'homme,
bien loin de faire aucun fond sur cer-
te tremblante machine, tremblera lui-
même à la vue de sa fragilité, & s'il

258 LES QUATRAINS.

a senti quelques atteintes d'orgueil & de présomption, en regardant son corps comme l'abrégé des perfections de la nature, il rentrera bientôt dans la confusion, lorsqu'il envisagera que ce corps qu'il vantoit tant tout-à-l'heure, est de toute la mer qu'il parcourt le vaisseau le plus en danger; que non-seulement les monstres peuvent l'engloutir, mais qu'un moucheron, un vermineau, une vapeur, une goutte d'eau peuvent le faire échouer; qu'il n'est qu'un point auprès de ces espaces infinis qui l'environnent; & que si quelque chose pouvoit l'anéantir dans la nature, le néant même auroit quelque droit sur lui.

XLVI.

Un homme mais ignorant, il lui faut tout apprendre,
Sçavant si ne sçait rien; mais de qui apprend-il?
D'un homme comme lui, qui n'a qu'un vain babil,
Lequel même ne sçait lui-même bien comprendre.
Sçavant il ne sçait rien. Je me sou-

viens d'avoir rapporté dans mes Remarques sur les Réflexions de M. le Duc de la Rochefoucault, une admirable comparaifon de M. Huet Evêque d'Avranche, qui donne une juſte idée du ſçavant mortel. (Remarque ſur la Réflexion 106.) Je ſerois bien tenté de la répéter ici, mais pour éviter les redites, j'aime mieux y renvoyer les Lecteurs. J'ajouterai ſeulement pour appuyer ce que dit notre Auteur : Que le Sçavant ne ſçait rien ; j'ajouterai avec le Sage, que la ſcience ſeparée de celle de l'ame, n'eſt pas un bien, (*Proverbe. 19. 2.*) & avec l'Apôtre, que ſi quelqu'un ſe flatte de ſçavoir quelque choſe, il ne ſçait pas même encore de quelle manière on doit ſçavoir, (*1. Cor. 8. 2.*) c'eſt-à-dire, que ſi quelqu'un ſe flatte de ſçavoir quelque choſe, ſans ſe mettre en peine de rapporter toute ſa ſcience à la gloire de Dieu, & au ſalut du prochain, quelque profonde qu'elle ſoit, il ignore ce qui eſt plus important à ſçavoir ; c'eſt-à-dire, l'uſage qu'il doit faire de ſa ſcience, ce qui eſt pour lui la même choſe que ſ'il ne ſçavoit rien.

XLVII.

Tout le monde n'est rien que vaine perspective,

Où l'œil humain trompé guide voir en effet,

Biens, honneurs, & plaisirs, & ne voit que
le trait

D'un abusif pinceau, d'une ombre déceptive.

Tout le monde n'est qu'une vaine perspective. On sçait qu'il y a des perspectives si parfaites que les oiseaux s'y trompent, s'y tuent, & tombent à leur pied. Il en est de même du monde. Quoiqu'il soit l'ouvrage d'un abusif pinceau, la plupart des hommes s'y trompent, & vont s'y briser.

XLVIII.

Tout le monde & son train n'est que vaine
inconstance

L'homme même n'est rien que pure vanité,

Encor mettez au poids l'un & l'autre ajouté,

La vanité fera trébucher la balance.

La vanité fera trébucher la balance.
L'hyperbole est un peu outrée. Vanité

& rien font une même chose ; or le monde, quelque léger qu'il soit, est toujours plus que rien ; & par conséquent rien ne feroit pas trébucher la balance.

XLIX.

Qui a vu des enfans les empoiles soufflées
Par un chaume trempé dans du savon dissous,
S'enfler, & fondre en l'air ; c'est encore
moins de nous,

Et des pompes du monde est un rien exalées.

C'est encore moins de nous. C'est ici une continuation de la même hyperbole un peu adoucie cependant : Car de ces empoiles soufflées il sort du moins, lorsqu'elles se fondent, des parties d'air qui sont un peu plus que rien, & auxquelles par conséquent nous & le monde pouvons être comparés.



L.

Fasse pluie ou beau temps le ciel ne sauroit
plaire.

Aux desirs de chacun, les vœux sont diffé-
rens :

Nul pour parfait qu'il soit peut plaire à tous
les gens,

L'homme même à lui-même à peine peut
complaire.

*L'homme même à lui-même à peine peut
complaire, à moins qu'il ne soit rempli
d'orgueil; & pour lors, autant il se
plaît à lui-même, autant il déplaît à
tout le monde.*

L. L.

Chacun naît en monde avecques sa marotte,
Le plus sage est tenu qui mieux la fait
cacher :

Qui pense en être exempt, ou pouvoit em-
pêcher

Qu'elle n'échape un peu, tien lagamme
plus haute.

*Chacun naît en ce monde avecques sa
marotte. C'est-à-dire, avec quelque*

travers d'esprit, c'est une suite du péché d'origine. L'homme a été créé parfait : mais son esprit, son cœur & son corps ayant perdu leur perfection en perdant leur innocence ; le plus parfait des hommes est le moins imparfait ; le plus sage est celui, *qui sait mieux cacher ses défauts.*

X L I I.

Dans l'instable océan des mondaines misères
Chercher le calme heureux qui seul se trouve
au ciel,

Penser de toujours vivre, où tout meurt
jeunes ou vieux,

C'est pêcher aux forêts & chasser aux rivières.

Penser de toujours vivre on tout meurt.
une espérance que le Sage dit ne venir à personne. (Eccles. 9. 4.) D'où on doit conclure ; que ne pouvant espérer de vivre toujours, il faut donc mépriser cette vie qui est si courte & si misérable, pour en acquérir une autre qui soit éternellement heureuse.

Tels que menus fourmis qui picorent la
 terre à plaines, Les hommes, ~~comme les fourmis~~ après leur bien
 ça-bas :

Mais pires que fourmis ils ne jouissent pas
 Ni dessus ni dessous la terre de leur peines.

Pires que fourmis ils ne jouissent pas
 de leurs peines, ni dessus ni dessous la
 terre. Car ces petits animaux ne vi-
 vent pas seulement des grains qui sont
 sur la terre, mais ils ont encore des
 greniers souterrains, où ils conservent
 des provisions pour l'hiver. Aussi le
 Sage renvoie-t-il le parasite à la four-
 mi, pour apprendre, à son exemple,
 à devenir sage. (Proverbe) Non pas
 que la plupart des hommes ne jouissent
 autant qu'ils peuvent des biens qu'ils
 acquièrent sur la terre, mais cela ne
 suffit pas, il faut qu'ils en usent bien,
 qu'ils en jouissent encore, pour ainsi
 dire, sous la terre; c'est-à-dire, lors-
 que leur corps étant rentré dans le
 sein de la mère commune de tous les
 hommes, leur ame ira rendre compte

DE PIERRE MATTHIEU. 265
à son Créateur de son administra-
tion.

LIV.

Tu te ris des enfans qui s'empressent à faire
Leurs peines vains châteaux, leurs nœuds,
Leurs banquets :

Mais la mort rit de toi, qui tout vieux que
tu es,

Fais la même folie en plus gros caractère.

*Mais la mort rit de toi ; comme si la
mort qui n'est qu'un non-être, qui
n'est qu'une privation, étoit capable
de rire. Mais notre Auteur parle ici
dans l'esprit du Sage, qui dit que Dieu
sira de l'impie au moment de la mort ;
c'est-à-dire, qu'il le confondra. Parce
que je vous ai appelé, dit Dieu, &
que vous ne m'avez point voulu écou-
ter. Je n'ai de vous à votre mort, &
je ne me moquerai de vous, lorsque le
malheur viendra tout d'un coup, &
que la mort viendra sur vous comme
un compère. (Ecc. i. 24. & seq.)
Non pas que Dieu, qui est un pur
Esprit, non plus que la mort, qui n'est
rien, soient capables de rire. Mais com-
me l'Ecriture parle à des humains,*

elle essaye d'aller à leur esprit par des expressions purement humaines.

L'V.

Le goût d'un songe faux est de plus grande
durée

Que du monde pipeur les vains plaisirs ne
sont,

Ils n'arrivent sitôt qu'aussitôt il s'en vont,
Ou d'un songe plaisant l'éveil encore agréé.

Ils n'arrivent sitôt qu'aussitôt il s'en vont. On pourroit même dire que leur fin prévient leur commencement, puisque comme nous avons déjà dit, un bien ne commence d'être qu'au moment qu'il s'est fait sentir comme un bien, ce qui n'arrive jamais. Il est vrai que ces sortes de biens nous accompagnent quelquefois depuis la naissance jusqu'au tombeau; mais outre que plus un bien terrestre est habituel, & moins il est sensible: c'est que la plus longue vie comparée avec l'éternité n'est qu'un songe, sur-tout lorsqu'on l'a passée sans penser à sa fin, & sans s'inquiéter de sa destination future.

LVI.

Cette vie est un jeu de premiere pour dire ,
Les joueurs sont le temps , le sort , l'hom-
me , la mort :

Le temps dit toujours , passe : je l'envoie ,
dit le sort ;

L'homme la tient , la mort fait du reste , &
le tire.

Cette vie est un jeu appelle de premiere
du temps de notre Auteur , & de bre-
land dans notre temps. Mais cette com-
paraison n'a d'autre fin dans toutes ses
parties , que de nous apprendre que la
mort nous enleve tout , parce qu'elle
nous enleve à toutes choses.

LVII.

Trois fiers tyrans divers , fatan , la chair ,
le monde ,

Sont ensemble ligués pour l'homme s'exclaver ;
Dieu son seul & vrai Roy veut ; s'il veut se
sauver :

Mais las ! il suit son bien , & son mal il se
conduit

Dieu seul veut sauver l'homme , s'il

veut sauver lui-même. Non-seule-
 ment Dieu veut sauver l'homme, mais
 il veut même le salut de tous les hom-
 mes. Je vous conjure, dit l'Apôtre à
 son Disciple Timothée, je vous conjure
 d'ordonner des prières & des vœux
 pour tous les hommes, pour les Rois
 & pour tous ceux qui sont élevés en
 Dignité. Car cela sera agréable à
 notre Sauveur, qui veut que tous les
 hommes soient sauvés, & qu'ils vien-
 nent à la connoissance de la vérité.
 (1. Timoth. 2. 1. & seq.) Il est vrai
 que ce passage souffre de grandes diffi-
 cultés. S'il est constant, dit-on, que
 tous les hommes ne soient pas sauvés,
 comment Dieu veut-il qu'ils le soient
 tous? La volonté de Dieu n'est-elle pas
 toujours accomplie, dit un Prophète?
 (Isaïe. 46. 10.) C'est ce que les Pe-
 res de l'Eglise & les Théologiens ex-
 pliquent en plusieurs manières. 1°. Dieu
 veut que tous les hommes soient sau-
 vés; c'est-à-dire, qu'il n'exclut per-
 sonne du salut, de quelque nation, de
 quelque condition, de quelque âge ou
 sexe que ce soit. 2°. Dieu veut que
 tous les hommes soient sauvés; c'est-
 à-dire, qu'en inspirant à ses serviteurs

le desir & la volonté de sauver tous les hommes, il veut & leur ordonne de travailler à leur salut. Il semble même que ce soit ici le sens de l'Apôtre, en ordonnant de prier pour tous les hommes, parce que Dieu nous ordonne de desirer le salut de tous & de y travailler, ne pouvant distinguer ceux à qui la parole de l'Evangile sera utile de ceux auxquels elle ne le sera pas.

3.^o. On donne encore à ces paroles une autre explication qui est soit commune : Dieu veut que tous les hommes soient sauvés par une volonté que les Théologiens appellent Antécédente.

Car ayant créé tous les hommes pour les rendre heureux, & non pas pour les perdre, il les veut sauver tous par une volonté qui précède la connoissance de leurs mérites. Mais il veut les punir de leurs crimes par une volonté conséquente, comme parlent les Théologiens ; c'est à dire, par une volonté qui suit de la connoissance de leurs péchés. Par sa bonté, il veut que tous les hommes soient sauvés : par sa justice, il veut que les criminels périssent.

De même qu'un Juge a une volonté sincère de laisser vivre tous les hom-

mes, sans desirer la mort à aucuns d'eux : mais si on lui délère quelques criminels qui méritent la mort, il veut les punir de mort, puisqu'ils la méritent. Ainsi il est bon, absolument parlant, que tous les hommes soient sauvés : néanmoins, parce qu'il y a entre les hommes des pécheurs, des ingrats, qui méprisent ses ordres, & qui violent ses commandemens, il est juste qu'il y ait des réprouvés, & Dieu permet qu'il y en ait pour manifester sa Justice à leur égard, & sa Miséricorde envers les Elus.

Mais quelque sincère que soit la volonté de Dieu de sauver tous les hommes, il ne veut cependant pas les sauver si les hommes ne veulent se sauver eux-mêmes. Dieu attribue à Israël sa propre perte. (*Osée*, 13. 9.) Il faut donc que l'homme ait pu concourir à son salut. Il est vrai que le mal vient de l'homme, & que tout bien vient de Dieu : mais il est vrai aussi que Dieu a créé l'homme avec sa liberté d'étendre la main vers le bien ou vers le mal ; & c'est ce que nous apprend un Père de l'Eglise, quand il dit : Que celui qui nous a rachetés sans nous, ne nous

faivera pas sans nous ; c'est-à-dire, quoique tous les mérites humains ne soient entrés pour rien dans la Passion de Jesus-Christ, cependant cette Passion devient inutile à l'homme si ses efforts ne concourent avec les mérites de Jesus-Christ.

L VIII.

Poses-tu bien promettre une ferme demeure,
Chétive créature ; en un chemin glissant ?
Pose que la fortune allât, établissant

Au monde tes desseins , faut-il pas qu'on y

Poses-tu bien promettre une ferme demeure ? C'est le motif dont se servoit l'Apôtre, pour s'exhorter lui-même à souffrir pour Jesus-Christ. Sortons, disoit-il, hors du camp, & allons à lui en portant l'ignominie de sa Croix ; car nous n'avons point ici de ville permanente, mais nous attendons celle où nous devons habiter un jour. (*Hébr. 13. 14.*) Comme s'il disoit : Puisque nous tendons au Ciel, ne regardons cette vie que comme un passage, d'où ; quand bien même tout tourneroit se-

272 LES QUATRAINS
Ibn nos desirs, il faudroit nécessaire-
ment sortir.

XI

LIX.

Le temps grand vainqueur des effets de nature
Toujours commence, abolit & produit ;
Tant plus l'homme s'y fie, tant plus il est
séduit ;

Car toujours il lui manque au bout de l'a-
vantage.

Plus l'homme se fie au temps, & plus
il est séduit. Jugeons-en par la seule
nature du délai. Les plus beaux pro-
jets ne lui doivent ils pas leur déca-
dence. Il nous flatte, comme nous
avons déjà dit, pour nous tromper ;
il nous repait de chimères ; il réalise
à nos yeux des desseins souvent ima-
ginaires ; & comme il en renvoie
l'exécution au temps, ce temps rapi-
de, de sa nature, va plus vite qu'on
ne voudroit, & ne laisse en fuyant
qu'un repentir stérile de n'en avoir pas
profité.



LX.

Puisque de son desir la nature infinie
 Ne se peut limiter en objet limité,
 Tourne les yeux au Ciel, & monte à Jérusalem
 Enne t'amusas plus en la terre difficile.

Puisque la nature infinie en desirs ne se peut limiter. C'est le raisonnement dont se servent les Philosophes pour prouver qu'il y a une autre béatitude objective que les biens terrestres. Dieu, disent-ils, & la nature ne font rien d'inutile. L'homme souhaite naturellement la béatitude ; ses desirs continuels & insatiables prouvent invinciblement qu'il n'est point content sur la terre : il y a donc une autre patrie que celle qu'il habite, où il doit être heureux.

LXI.

Arrête de concevoir tant de vaines idées
 En ta creuse cervelle, adviens & pense un peu ;
 Où tu dois retourner ; & d'où tu es issu,
 Et sur quoi sont çà-bas toutes choses fondées.

Penses d'où tu es issu, & où tu dois

retourner. Dis-toi une bonne fois à toi-même : Je suis composé d'un corps & d'une ame ; mon corps est fait de terre & doit retourner en terre ; mon ame est spirituelle , & doit retourner à Dieu : voila mon principe , voila ma fin , voila la vraie Philosophie.

LXII.

Penser un peu quels pensers tu pensois en
enfance ,

Et quels pensers depuis d'âge en âge tu as ,

Et pensant ces pensers , pensif tu penseras .

Que hors penser à Dieu , tout est vain ce
qu'on pense .

Hors penser à Dieu tout est vain ce qu'on pense. Nous avons déjà dit notre sentiment sur ces jeux de mots qui étoient des chef-d'œuvres il y a un siècle ; & qui maintenant sont plus dégoûtans qu'insipides . Arrêtons-nous aux pensées ; & reconnoissons que hors penser à Dieu , tout est vain ce qu'on pense . Car on ne peut disconvenir que tout ce qui ne conduit pas à la béatitude est purement vain : or ne point penser à Dieu , c'est ne point penser à la seule vraie

béatitude qui est Dieu; toute autre pensée est donc vaine, est donc stérile pour l'éternité.

LXIII.

Sur la fumée en l'air, sur l'instable de l'onde,
Sur le cristal formé du seul froid d'une nuit,
Sur le sable mouvant, dil insensé construit,
Qui plante ses desirs sur les biens de ce monde.

Celui qui s'appuye sur les biens de ce monde est semblable à l'insensé qui construit sur le sable mouvant. Cette comparaison est fréquente dans l'Ecriture. Jesus-Christ s'en est servi pour exprimer combien sa parole, si puissante par elle-même, est cependant inutile à ceux qui ne la pratiquent point. Quiconque, dit-il, entend mes paroles & les pratique, est semblable à un homme sage qui a bâti sur la pierre: mais quiconque les entend & ne les pratique point, est semblable à un homme insensé qui a bâti sa maison sur le sable. (*Math. 7. 24. 26.*)

LXXV.

Mai-advise mondain, pourquoi suis-tu le
monde

Si ton train est pervers, éloigne de vertu

Si l'on te trompe toujours, pourquoi t'y fies-tu ?

Qui te le fait aimer, si toujours il te glonde ?

Toujours il te glonde, Je ne crois pas

cette pensée bien juste. Le monde ne

glonde point le mondain ; au contraire

il le flatte toujours. Si c'est en le flatant

qu'il le trompe.

LXXV.

La rosée au soleil n'est sitôt consommée ;

L'aube sitôt n'éteint les flambeaux de la nuit,

Sitôt le vent n'emporte & le son & le bruit,

Que le monde s'en va & la gloire en fumée.

Toutes ces comparaisons sont plu-

tôt des hyperboles, que des compari-

sons. Le monde & la gloire dispa-roi-

sent en peu de temps, il est vrai, mais

quelque soit leur rapidité, elle n'est

jamais semblable à celle du vent qui

emporte le bruit.

LXVI.

De l'étoffe du rien, de l'abîme profonde,
Du vuide, du néant, est tiré tout ce tout :
Tout & rien s'est tout un, tout en rien se ré-
tout le monde est un rien, & rien est tout
le monde.

Tout en rien se résonne. Aucun Philo-
sophe ne comprendra de son principe.
Tout a été tiré du néant dans la création,
mais toutes les substances étatiques & dis-
créées prennent de différents modes,
mais ne s'anéantissent point.

LXVII.

Le monde va & vient sans qu'on puisse
comprendre
Non plus que de la mer les mouvemens
divers ;

Le monde est à chaqu'un tel qu'il le
veut prendre.
Sans qu'on puisse comprendre les mou-
vemens divers de la mer. Si notre Ap-
teur disoit qu'on ne comprend pas la

cause des mouvemens de la mer, on en conviendrait plutôt avec lui. On connoît évidemment le flux & reflux. On sçait à n'en pouvoir douter, que pendant douze heures les eaux de l'Océan se retirent sensiblement de la circonférence au centre, & pendant les douze heures suivantes, elles retournent du centre à la circonférence, en retardant tous les jours d'une demi-heure. Mais la cause démonstrative de toutes ces vicissitudes, c'est ce qui a occupé, & qui occupera encore longtemps les Philosophes.

LXVIII.

L'un plus & l'autre moins s'entrevoient dessus
Ponde,

L'un ici, l'autre là paroît ou dispaçoit,

Le monde incessamment s'en accroît & décroît,

Et tout retourne en rien, de même en fait
le monde.

Et tout retourne en rien. Voyez ce qui a été dit ci-dessus, Quatrain 66.

L X I X.

Voulez-vous au naïf d'un seul trait peindre
l'homme,

Peignez une bluette, ou le prompt d'un
éclair,

Donnez-lui pour devise une chimère en
l'air,

Et pour mot écrivez : Tout en vain se con-
somme.

Donnez-lui pour devise une chimere ;
moins pour peindre sa nature, que
pour exprimer les monstrueuses ima-
ginations dont il est capable. On sçait
que la chimère est un monstre des En-
fers que les Poètes ont imaginé, qui
vomissoit feu & flamme, qui avoit la
tête de lion, le ventre de chèvre & la
queue d'un dragon. Voila les imagina-
tions que l'homme est capable d'enfan-
ter, mais qu'il soit lui-même un tel
monstre, c'est ce qu'on ne peut dire de
la créature raisonnable, sans faire in-
jure à son Créateur.



LXXI

L'ombre d'un songe vain, le jouet de fortune,
 Et la proie du temps, l'homme il faut ap-
 peller,
 Avec ailes de cire, il cuide au Ciel voler.
 Mais comme Icare il sert de fable commune.

Comme Icare il sert de fable. Icare, disent les Poètes, étoit fils de Dédale, qui pour sortir du labyrinthe que Minos leur avoit donné pour prison, imaginèrent de se faire des ailes, & de les attacher aux épaules avec de la cire. Mais Icare s'étant approché trop près du soleil, la cire fondit, & il tomba dans la mer, qui depuis ce temps a porté son nom. Figure, comme on voit, des orgueilleux, des présomptueux, des téméraires, & par conséquent, de bien des hommes.



LXXXI.

Qui de-ça, qui de-là se peine & se repose,
 Qui parle, qui se tait, qui bâtit, qui détruit,
 Qui domine, qui sert, qui profite, qui nuit,
 Mais qui pense à mourir, mal ce but se propose.

Qui pense à mourir mal ce but se propose. En effet, c'est ce qu'on aime moins à faire, & qu'on fait souvent le plus mal. La plus grande partie de la vie est employée à apprendre à bien vivre, mais pour bien mourir, c'est ce qu'on n'apprend que le plus tard qu'on peut. C'est cependant de ce dernier moment que dépend l'éternité; où l'arbre tombe il reste; peut-on donc négliger les moyens de se bien faire tomber?

LXXXII.

Ce monde est une mer, la terre la galère,
 L'homme en est le ~~séjour~~, le pilote, le fort,
 Le travail l'argousin, & le tombeau le port.
 Où plutôt qu'il arrive, il n'est franc de misère.

Où plutôt qu'il arrive, il n'est franc

de misère; Heureux encore, quand toutes les misères finissent avec la vie.

LXXIII.

De tous les animaux, qui vivent sur la terre

L'homme est le plus chétif, car dans son creux cerveau,

Il n'a plus grand desir que d'être son bourreau,

Et seul se fait lui-même à lui-même la guerre.

De tous les animaux l'homme est le plus chétif, parce qu'il est le seul qui se fasse la guerre; parce qu'il est le seul qui sente en lui-même une loi qui combat la loi de son esprit, & qui le rend captif sous la loi du péché. (Rom. 7. 23.) Les autres animaux ne la sentent pas cette guerre, parce que n'ayant pas péché, ils n'ont point éprouvé la peine du péché. Or de tous les maux dont le péché de notre premier Père a inondé la terre, il n'y en a point qui soit plus dangereux à l'homme que cet ennemi domestique que nous portons par-tout avec nous, & qui livre à l'homme un combat continuel contre lui-même. L'homme en sortant des mains de Dieu dans sa création étoit droit, & cette droiture

consistoit en ce que la chair étoit sou-
mise à l'esprit, & l'esprit à son Dieu :
mais depuis que par son péché, il a
perdu l'union qu'il avoit avec son Créa-
teur, il est devenu tout charnel, mé-
me dans son esprit, lui qui fût devenu
tout spirituel, même dans sa chair,
s'il eût gardé le commandement que
Dieu lui avoit fait. O quelle humilia-
tion pour un enfant de Dieu d'être con-
tinuellement aux prises avec cet hom-
me de péché qui est en nous ! Quelle
crainte ne doit-il pas avoir dans un
combat continué avec un ennemi si
opiniâtre, & qui vient toujours à la
charge ? Et si par la miséricorde de Dieu ne
lui eût pas envoyé un Libérateur qui l'a
délivré de ce corps de mort, & qui par
sa grâce lui a donné les moyens de
vaincre cet ennemi puissant, non seule-
ment de tous les animaux, il seroit le
plus chétif, mais la création même de-
vroit lui être insupportable.



Ainsi l'homme en
s'étant séparé de Dieu par son
péché, se trouve en un état de
guerre avec son Créateur. Aa ii

garder la mort comme le terme de tous les maux, & le commencement de tous les biens. Elle est certainement la fin des maux pour tous les hommes : mais elle n'est le commencement des biens que pour ceux qui peuvent se dire avec l'Apôtre. J'ai bien combattu, j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi ; il ne me reste plus qu'à attendre la couronne de justice qui m'est réservée, & que le Seigneur, comme un juste Juge, me rendra dans le grand jour. *1^{re} Tim.*

4:7 *1^{re} Cor.*

II.

L'homme abhorre la mort, & cœmelle murmure.

Ignorant de la Loi qui pour son bien l'a fait :

La naissance & la mort sont fille de nature

Qui n'a rien d'étranger, d'affreux, ni d'imparfait.

Ignorant de la Loi qui pour son bien l'a fait. Hé! quelle est cette Loi? La voici. Parce que vous avez mangé du fruit qui vous étoit interdit, dit Dieu au premier homme après son péché, la terre sera maudite pour vous, vous

LIXXI

L E S

C'est un cours personnel de hazard que la vie

QUATRAINS

C'est un cours personnel de gloire et de honte

D U M E M E

C'est un cours personnel de gloire et de honte

PIERRE MATTHIEU,

C'est un cours personnel de hazard que la vie

C'est un cours personnel de gloire et de honte

C'est un cours personnel de gloire et de honte

C'est un cours personnel de gloire et de honte

C'est un cours personnel de gloire et de honte

C'est un cours personnel de gloire et de honte

C'est un cours personnel de gloire et de honte

C'est un cours personnel de gloire et de honte

C'est un cours personnel de gloire et de honte

C'est un cours personnel de gloire et de honte

C'est un cours personnel de gloire et de honte

table,

Où commencent nos biens, & finissent nos

maux.

REMARKES:

Je la tiens pour le point desiré.
Heureux qui peut tenir ce langage!
Heureux à qui le témoignage de la
conscience est si parfait, qu'il peut re-

III.

Cette difformité de la mort n'est que feinte ;
 Elle porte un beau front, sous un masque
 trompeur ,
 Mais le masque levé , il n'y a plus de crainte ;
 On se rit d'un enfant qui, pour un masque a
 peur.

*Cette difformité de la mort n'est que
 feinte. Je conviens que la mort n'est
 qu'une privation de la vie , n'est qu'un
 sommeil : mais ce n'est pas ce sommeil
 qui fait horreur ; ce sont les suites qui
 en sont inséparables. Voir un homme
 mort , ou le voir dormir est presque la
 même chose. Mais quand on pense
 qu'un jugement terrible , une absence
 éternelle , une corruption prochaine ,
 mille vers rongeurs suivent de près ce
 sommeil ; ah ! il ne faut pas être moins
 qu'un Saint Paul , pour dire : Je sou-
 haite ma dissolution. (Philipp. 1.
 23.)*



IV.

I V.

On déguise la mort de postures étranges,
De traits, de faux en main, de bierre sur le
dos,

Et comme on donne à tort & poil & plume
aux Anges,

De même on la fait d'une carcasse d'os.

On déguise la mort de postures étranges. Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu d'hommes, à moins que ce ne soit des rustiques & des stupides qui eussent jamais cru, ni que la mort fût un squelette, ni que les Anges fussent des corps. Mais comme on ne peut avoir d'idées vraies, ni des privations ni des esprits, on en a imaginé de vraisemblables pour les représenter. C'est pour cela qu'on peint la mort comme un squelette, parce que c'est le reste du corps corrompu. C'est pourquoi on donne des corps & des ailes aux Anges, parce qu'ils ont été souvent envoyés du ciel en terre pour porter les ordres du Tout-puissant sous une forme humaine, empruntée & phantastique. Car il est certain que Dieu ne

B b

parloit pas lui-même aux Patriarches ; Dieu est un pur esprit , & un esprit ne parle point. Il parloit donc aux hommes par des Anges à qui il avoit permis de prendre des corps. C'est ce que nous lisons expressément dans le livre des Actes (chap. 7. 38.) & c'est sans doute ce qui a donné lieu aux Peintres de peindre les Anges sous une forme humaine.

V.

A qui craint cette mort , la vie est déjà morte ,

Au milieu de la vie il lui semble être mort ,

Sa mort il porte au sein , elle au tombeau le porte ,

Car craindre de mourir est pire que la mort.

Craindre de mourir est pire que la mort.
Notre Auteur ne parle ici que de la mort du corps ; d'où nous pouvons tirer une conséquence chrétienne. Si *craindre de mourir corporellement est pire que la mort* ; craindre de mourir de la mort de l'ame , est donc une réprobation anticipée. C'est ce que Jésus-Christ nous apprend par ces paro-

les : Ne craignez point ceux qui tuent le corps, mais craignez plutôt celui qui peut perdre l'ame. (Matth. 28.) Comme s'il disoit : Quel est ce que la mort du corps en comparaison de celle de l'ame, la mort du corps est passagère, mais la mort de l'ame est immortelle.

V. L.

Chacun craint cette mort d'une frayeur égale,

Le jeune en a horreur, comme du monstre hideux ;

Le vieillard la voyant, dedans ses draps s'avale,

Tous la fuyent autant qu'elle s'approche d'eux.

Le vieillard la voyant. Cette manière de parler est aussi fautive que la fable du bûcheron & de la mort. La mort peut être prévue, mais elle ne se laisse point voir, & lorsqu'on dit que le vieillard la voit, c'est plutôt par les yeux de l'esprit que par ceux du corps.

VII.

Quel bonheur te promet la vie pour la
suivre ?

Quel malheur a la mort pour l'abhorrer si
fort ?

Tu ne veux pas mourir , & tu ne sçais pas
vivre ,

Ignorant que la vie est une vie de mort.

*Tu ne veux pas mourir, & tu ne sçais
pas vivre. C'est la juste raison pour la-
quelle on craint la mort. Si l'on avoit
sçu profiter de la vie , on se diroit com-
me l'Apôtre : J'ai achevé ma course ;
il ne reste plus qu'à attendre la couron-
ne : mais comme on a perdu le temps ,
on ne peut envisager la mort sans crain-
dre en même temps la punition.*

VIII.

L'un aime cette vie & l'autre la méprise ,

L'un y cherche l'honneur , l'autre l'utilité ,

L'aimer pour les plaisirs qu'elle rend , c'est
folie ,

L'haïr pour ses ennuis , c'est imbécilité.

L'haïr pour ses ennuis, c'est imbécilité.

L'Evangile ne convient pas de ce principe. Selon lui, celui qui aime la vie la perdra : mais celui qui la hait dans ce monde la conservera pour la vie éternelle. (Joan. 12. 25.) Il est donc permis d'haïr la vie. Comme il y a une manière dangereuse de l'aimer, il y en a une excellente de la haïr. Hé ! quelle est-elle ? C'est de détester tout ce qui nous détourne de notre modèle qui est Jésus-Christ. Car il est venu nous donner lui-même l'exemple : & la route qu'il nous a marquée est semée de chagrins, d'humiliations & de croix. Il ne nous commande pas de l'imiter dans les œuvres de sa Toute-puissance, d'appaiser les tempêtes, de rendre la vue aux aveugles, de résusciter les morts : mais il veut que nous le suivions dans ses abaïssemens, dans sa douceur, dans sa patience & dans le mépris du monde.



La tourmente en la mer couvre sous la bon-
nace,

Dans le bonheur la vie efferre le malheur :
On la commence en pleurs, en fureurs on
la passe,

Et jamais on ne peut l'achever sans douleur.

*On la commence en pleurs, & selon
les observations de quelques Natura-
listes, on la finit de même. La pre-
mière action d'un enfant naissant est de
crier, & la dernière d'un homme mou-
rant, c'est de verser des larmes.*

X.

La vie est un flambeau, un peu d'air qui
souponse

La fait fondre & couler, la souffle & la dé-
truit ;

A l'un jusques au bout de la mèche elle tire,
Et outre le milieu, à l'autre elle ne luit.

*La vie est un flambeau, un peu d'air
la souffle & la détruit. Ces paroles sont
vraies par rapport au corps, qui à la*

mort perd la lumière, & se détruit jusqu'à la résurrection future. Mais elles sont fausses par rapport à l'ame, qui étant immortelle, ne peut jamais s'éteindre. Ce seroit être aussi insensé que ceux que peint le Sage. (*Sap. 2. 2.*) que de dire comme eux : Nous sommes nés comme à l'aventure, & après la mort nous serons comme si nous n'avions jamais été. La respiration est en nous comme une fumée, & l'ame est comme une étincelle de feu qui remue notre cœur. Lorsqu'elle sera éteinte, notre corps sera réduit en cendre, l'esprit se dissipera comme un air subtil, notre vie disparaîtra comme une nuée qui passe. Ainsi parlent les méchans dont le cœur est plein de corruption & de méchanceté; & le Sage leur fait dire ce que nous voyons qu'ils ont dit en effet dans les Ecrits des Poètes & des Philosophes Payens. Ils ont cru que tout mourroit avec le corps; & que, comme nous n'étions rien avant que de naître, nous ne serions plus rien après notre mort : mais quel est le jugement du Sage sur ces impies. Ils se sont égarés, dit-il, (*Ibid. v. 21. 23.*) parce que leur

propre malice les a aveuglés ; car Dieu a créé l'homme immortel , & il l'a fait pour être son image.

X I.

Le fruit sur l'arbre prend sa fleur , & puis
se noue ,

Se nourrit , se mûrit , & se pourrit enfin :

L'homme naît , vit & meurt ; voila sur
quelle roue.

Le temps conduit son corps au pouvoir du
Destin.

Le temps conduit son corps. Les Poètes font en possession de personifier les choses. *Le temps conduit.* Ne semble-t-il pas que le temps soit un guide qui conduit toutes choses à leur fin. Mais, comme nous avons dit , ce sont des signes visibles inventés pour représenter les choses invisibles. Le temps n'est pas un objet visible ; & c'est pour en donner une idée , que les Poètes & les Peintres le représentent comme un vieillard , pour marquer son antiquité ; avec des aîles , pour montrer sa rapidité ; & un sable sur sa tête , pour marquer ses mesures.

XII.

Cette vie est un arbre , & les fruits sont les hommes ,

L'un tombe de soi-même , & l'autre est abbatu ,

Il se dépouille enfin de feuilles & de pommes

Avec le même temps qui les a revêtu.

L'un tombe de soi-même , & l'autre est abbatu. Est-il une figure plus parfaite pour montrer que les uns meurent par accident , d'autres dans la primeur , d'autres enfin dans la maturité.

XIII.

La vie est une table où pour jouer ensemble

On voit quatre joueurs. Le temps tient le

haut bout ,

Et dit , passe : l'amour fait de son reste , & tremble ,

L'homme fait bonne mine , & la mort tire tout.

La vie est une table. Cette pensée est la même que nous avons éclaircie dans

la Remarque sur le Quatrain 56. de la troisième Centurie.

XIV.

La vie que tu vois n'est qu'une comédie,
Ou l'un fait le César & l'autre l'Arlequin,
Mais la mort la finit toujours en tragédie,
Et ne distingue point l'Empereur du faquin.

Et ne distingue point l'Empereur du faquin. Ce qu'un de nos Poètes François exprime encore plus noblement dans deux Quatrain.

La mort a des rigueurs à nul autre pareilles,
On a beau la prier
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane où le chaume le
couvre

Est sujet à ses loix,
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas nos Rois.

(Malherbe.)



X V.

La vie est une guerre étrangère & civile,
 L'homme a ses ennemis, & dedans & dehors;
 Pour conserver le fort, la mort abbat la ville.
 Et pour sauver l'esprit elle détruit le corps.

Pour sauver l'esprit la mort détruit le corps. Parce que l'esprit est dans le corps comme dans une prison, comme un captif qui souhaite naturellement la liberté; mais qui ne peut l'espérer. que lorsqu'il aura rempli le temps de son exil. Il y a dans toutes choses une pente naturelle à leur centre, que Dieu a mis en elles comme un attrait à lui-même. Par exemple, les corps matériels tendent naturellement à la terre, parce qu'ils en sont formés. Les Etres spirituels tendent naturellement au ciel, où ils ont pris leur origine; & ainsi de toutes les substances qui conservent toutes de l'inclination pour leur principe. Or notre ame peut-elle pratiquer cette loi sans la mort de notre corps? Notre corps même peut-il tendre à son centre sans la rupture de ses liens? Non sans doute. Il faut donc

300 LES QUATRAINS
que l'abaissement de celui-ci serve à
l'élevation de celle-là; il faut donc
que le corps tombe pour que l'esprit
s'élève. Pendant que le corps diminue,
& se réduit en poussière, l'esprit s'é-
tend comme une sphère qui devient
plus grande à mesure qu'elle approche
de Dieu.

XVI.

Le monde est une mer, la galère est la vie,
Le temps est le nocher, l'espérance le port,
La fortune le vent, les orages l'envie,
Et l'homme le forçat qui n'a port que la mort.

Comme ce Quatrain est presque le
même que le 72. de la troisième Cen-
turie, nous ferons dessus la même ré-
flexion : Heureux si ce forçat qui n'a
de port que la mort, trouve ce port heu-
reux !



XVII.

Volontiers je compare au Parlement le
monde,

Où souvent l'équité succombe sous le sort,

Où sur un pied de mouche un incident on
fonde,

Et où on ne peut rien contre un Arrêt de
mort.

*Je compare au Parlement le monde ;
où souvent l'équité succombe sous le sort.
N'est-il pas étonnant qu'un homme
d'esprit ait cette idée d'un Tribunal ?
Il n'est que trop vrai que souvent l'équité
succombe , mais c'est lorsqu'elle n'est pas
connue , & qu'elle est tellement embar-
rassée dans les pièges de l'intérêt ou de
la forme , qu'on ne peut en tirer le fond
fain & sauf.*

XVIII.

Le monde est de l'humeur d'une belle mai-
tresse,

Qui fait plus de jaloux qu'elle ne fait d'amis ;

Elle dédaigne l'un & l'autre elle caresse ,

Et ne tient jamais rien de ce qu'elle a promis.

Le monde est de l'humeur d'une belle

302. LES QUATRAINS
maîtresse ; c'est-à-dire , inconstante , rui-
neuse , infidelle. Cependant on l'aime
ce monde avec tous ces défauts : que
feroit-on donc pour lui s'il ne les avoit
pas ?

XIX.

La faveur de la vie est la sphère de verre ;
Où Archimède mit les astres & les cieux ,
Autant belle que frêle un léger coup de pierre
Ota tout le plaisir qu'elle donnoit aux yeux.

*La faveur de la vie est la sphère de ver-
re , où Archimède mit les astres & les
cieux.* Archimède étoit un excellent Ma-
thématicien de Syracuse, qui vécut vers
la CXXX. Olympiade , environ 200
ans avant Jesus-Christ. Il fit une sphé-
re de verre dont les cercles suivoient
les mouvemens de ceux du ciel avec
une admirable régularité. On dit , sans
trop de preuve , qu'un de ses domesti-
ques entrant brutalement dans sa cham-
bre occasionna un air trop fort qui brisa
la sphère. Ce qu'il y a de certain , c'est
qu'on en voit une à Rome presque sem-
blable dans le Cabinet de Kircher. On
rapporte de ce fameux Artiste (Archi-
mède) qu'il avoit un génie si inventif

pour la mécanique, qu'il osa dire au Roy Hieron, que s'il trouvoit une autre terre pour placer les machines, il pourroit lever celle que nous habitons.

X X.

L'honneur en altérant d'une soif hydropique
En pensant t'avaler, t'étrangle bien souvent :
C'est un balon enflé, la mort vient & te
pique,

Et te fait confesser que ce n'est que du vent.

C'est un balon enflé. Avec raison l'honneur est-il comparé à un balon, puisque rien n'enfle le cœur de l'homme comme la gloire.

X X I.

Et cette ambition qui te donne des ailes
Pour trouver d'autres mers au-delà de nos
mers,

Où tu vois des monts d'or & des ruisseaux
de perles,

Ne sauvera ton corps du pillage des vers.

Ne sauvera ton corps du pillage des vers. C'est une pensée du Sage expri-

mée presque en propres termes. Il n'est pas, dit-il, au pouvoir de l'homme d'empêcher que l'ame ne quitte le corps : il n'a point de puissance sur le jour de la mort, & l'impie ne sauvera point l'impie. (*Eccles.* 8. 8.) Qu'il mette tant qu'il voudra un voile sur ses yeux; qu'il fasse tous ses efforts pour se cacher à lui-même cet objet terrible de la mort & de l'éternité; son impiété ne fera qu'assurer son malheur au lieu de l'en délivrer.

X X I I.

Ce plaisir que l'oreille à la raison estoupe
Empoisonne le cœur, charme l'entende-
ment,

Et qui porte toujours la repentance en
croupe,

Fait un long déplaisir d'un bref contente-
ment.

Fait un long déplaisir d'un bref contentement. En effet, un déplaisir éternel est bien long, & bien rongeur, surtout quand on pense qu'on pouvoit l'éviter par le bon usage d'une vie passagère. Mais y a-t-il de la justice, dira-t-on,

et-on ; qu'un plaisir si court soit puni d'une peine éternelle ? Oui ; il y en a , & en voici deux raisons. La première , c'est que la récompense n'ayant point de fin , la punition ne doit point en avoir. La seconde , c'est que le péché exigeant de sa nature d'être puni , & les damnés ne cessant pas un seul moment d'être pécheurs , ils ne doivent point cesser d'être tourmentés.

X X I I I.

Ce plaisir qui te lasse , & jamais ne te saoule,
Usant ton corps plutôt qu'il n'est las d'en
user ,

Est des cinquante sœurs le vaisseau qui s'é-
coule ,

Et qui se remplit d'eau qu'on ne peut épuiser.

Est des cinquante sœurs le vaisseau qui s'écoule. On voit que notre Auteur emploie ici un trait de la Fable bien capable de donner une idée des peines du Tartare. Il veut parler des Danaïdes ; c'est-à-dire , des cinquante filles de Danaüs , que ce Roy maria aux fils d'Egyptus son frere , & qui étoient en même nombre. Mais ces malheureux

sans à la réserve d'une, égorgèrent leurs
 maris dès la première nuit de leur ma-
 riage : ce qui parut aux yeux de Minos
 un crime si affreux, qu'elles furent con-
 damnées à remplir d'eau pendant toute
 l'éternité un tonneau percé qui se vui-
 doit à mesure qu'on le remplissoit.

XXIV.

La beauté qui des Rois ouvre & ferme la
 bouche,

Et qui sert à l'esprit de lettres & de faveur,
 Qu'on ne voit sans danger, ni sans danger
 se touche,

Ne scauroit éviter de la mort la fureur.

Mis sans danger se touche, parce qu'elle
 est de la nature du feu, on ne peut
 toucher sans brûler bientôt.

XXV.

Une beauté sans grace est un vaisseau sans
 voiles,

Sans verdure un Printemps, sans lumière un
 flambeau,

Un jour sans le soleil, une nuit sans étoiles,
 Et la grace pourtant n'affranchit du tombeau.

Et la grace pourtant n'affranchit du

tombeau. Parce que de même, comme il vient d'être dit, que l'impiété ne sauve point l'impie, les grâces du corps & de l'âme, n'empêchent point de mourir. La seule différence qu'il y a, (différence bien souhaitable) c'est que celle-ci, c'est-à-dire, les grâces de l'âme ne payent le tribut à la mort, que pour rendre l'âme qu'elles ont embellie, parée d'une gloire immortelle.

XXV. L.

Quand la beauté du corps rencontre une belle
ame,

Cette perfection ne peut monter plus haut :
Sans elle la vertu ne pare point la Dame,
Et la peur de beauté lui est un grand défaut.

Sans elle la vertu ne pare point la Dame. Je me souviens d'avoir vû dans un Auteur Payen, que dans une femme, la probité est un escarboucle. (*Petr. de cultu mulierum.*) Mais ce que l'Ecriture dit de Judith est infiniment plus beau. Elle étoit, dit l'Historien sacré, parfaitement belle, & puissamment riche, mais ce qui la rendoit encore plus parfaite aux yeux de tous les

308 LES QUATRAINS
hommes, c'est qu'elle avoit une grande
crainte du Seigneur. (*Judith*, 8. 8.)

XXVII.

Cette beauté que l'air, le vent, la fièvre
efface,
Qui travaille toujours l'œil, la bouche, la
main,
A quinze ans pousse, à vingt fleurit, à trente
passe,
Et puis comme un tison tombe en cendres
soudain.

*A quinze ans pousse, à vingt fleurit,
à trente passe.* Quoi de plus relatif à
la description que Job fait de l'homme.
L'homme, dit-il, vit peu & souffre
beaucoup. Il naît comme une fleur
qui n'est pas plutôt éclose qu'elle est
foulée aux pieds; il fuit comme l'ombre,
& il ne demeure jamais dans un
même état. (*Job*, 14. 1.)

XXVIII

L'or du monde, l'amour, le soleil des abîmes,
 Pour qui toujours le feu travaille avec le fer.
 L'or laisse les vertus, l'or l'asyle des crimes,
 Sert bien souvent de pont pour passer en
 enfer.

L'or l'asyle des crimes. Pour un riche
 scélérat qui subit la peine de ses crimes,
 il y en a cent qui sont absous. Et pour-
 quoi? Est-ce que la justice est aveugle
 pour eux? Non: mais c'est que leur
 opulence leur achete des délais, leur
 procure des amis, leur gagne des Ra-
 trons, & enfin leur donne le moyen
 de sortir du même mauvais pas où le
 pauvre succombe.

XXIX

De l'homme le savoir n'est que pure igno-
 rance.
 On voit le plus scavant bien louche-ment
 broncher;

On veut renouveler des doutes la science,
 Et l'on perdra le vrai pour trop le rechercher.

On veut renouveler des doutes la

science. Il est visible que notre Auteur veut parler ici du Pyrrhonisme, Secte qui tire son nom de Pyrrhon Philosophe Grec qui vivoit du temps d'Alexandre le Grand. Ce sçavant ne sçut jamais rien parfaitement que douter. Il s'en fallut peu qu'il n'enseignât l'incompréhensibilité de toutes choses; tant il trouvoit par-tout des raisons d'affirmer & des raisons de douter. Cette méthode de philosophers s'appelle le Pyrrhonisme. C'est avec raison qu'on le déteste dans toutes les Ecoles Théologiques, puisqu'il ne connoît point de certitude. En vain un Auteur moderne en a-t-il voulu faire l'apologie; (La Mothe le Vayer, de la vertu des Payens tom. 3. pag. 229.) en disant que le système Septique est fondé sur une naïve reconnoissance de l'ignorance humaine; & par conséquent, le plus approprié à recevoir les lumières de la Foi: il y a peu d'habiles gens qui ne conviennent que rien n'est plus opposé à la Religion que le Pyrrhonisme. C'est l'extinction totale non-seulement de la Foi, mais de la raison; & rien n'est plus difficile que de ramener ceux qui ont porté leur égarement jusqu'à cet excès. On peut

instruire les plus ignorans ; on peut convaincre les plus entêtés ; on peut persuader les plus incrédules : mais il est impossible, je ne dirai pas de convaincre un Septique, mais de raisonner juste avec lui. Le caractère de Pyrrhon étoit de n'aimer rien, & de ne se fâcher de rien. Il en fit l'épreuve sur son propre Maître. Un jour Anaxarque, dont il étoit le Disciple, étant tombé dans un fossé, Pyrrhon le vit, & ne lui donna aucun secours. On voulut indisposer le Maître contre le Disciple, en relevant cette indifférence : mais le Maître, loin de le condamner, répondit : Voilà ce qui s'appelle philosopher. Il est vrai que l'intérêt propre fit un jour plier cet héroïsme. S'étant détourné d'un chien qui le poursuivoit, & un de ses amis l'ayant raillé de cette conduite si contraire à son système, il se sauva en disant : Il est difficile de dépouiller l'homme de lui-même. Ce qui me le ferait croire qu'il en est des Septiques, comme des Athées, qu'il y en a beaucoup de pratiques, & très-peu de spéculatifs.

XXX.

De ce qu'il n'entend pas l'ignorant le tra-
vaille ,

Il entre dans les cieux , & au conseil des
Rois ,

En chaire Phormion ordonne des batailles,
Et Therfile discours des armes & des Loix.

En chaire Phormion ordonne des batailles. Ce n'est pas du Général des Athéniens qui portoit ce nom & qui succeda à Callias , que parle notre Auteur ; les preuves qu'il donna de son courage dans le Péloponnèse, font bien voir qu'il étoit en état d'ordonner des batailles ; mais il veut parler du Philosophe Phormion , qui s'étant voulu mêler de parler des devoirs d'un Général d'Armée en présence d'Annibal , se fit railler par ce Héros.



X X X I.

L'Empire d'Assyrie est tout réduit en cendre,

Par les Grecs sont vaincus les Perses & le Médos :

Quatre Rois sont sortis du Sceptre d'Alexandre,

Et leur Couronne enfin suit de Rome les Loix.

Quatre Rois sont sortis du Sceptre d'Alexandre, & leur Couronne enfin suit de Rome les Loix. En effet, à la mort d'Alexandre finit la Monarchie universelle des Grecs, comme elle avoit commencé en lui. Trois Princes ses descendans, Philippe III. Cassander & Philippe IV. divisèrent tout l'Etat ; après lequel Philippe, Antipater & Alexandre ses freres, partagèrent le Royaume. La Macédoine eut encore douze Rois après eux. Le dernier fut Persée, qui ayant été vaincu & pris par les Romains, sous Paul Emile leur Général, la Macédoine fut réunie à l'Empire des Romains, l'an 586 de la fondation de Rome, & 168 avant Jesus-Christ.

XXXII.

Où sont ces Empereurs , ces foudres de la
guerre ,
Qui des lauriers du monde environnoient
leurs fronts ;
Toute la terre étoit autrefois de leur terre ,
Et tout ce grand Empire est réduit en sept
monts.

*Ce grand Empire est réduit en sept
monts*, que les Italiens nomment Alpi,
les François Alpes, & les Allemands
Alben, & qui séparent l'Italie de la
France & de l'Allemagne. En voici la
division. Depuis la Mer Méditerranée
jusqu'au mont Viso, sont les Alpes
Maritimes. Depuis le mont Viso jus-
qu'au mont Cénis, sont les Alpes Cot-
tines. Depuis le mont Cénis jusqu'au
mont Saint Bernard, sont les Alpes
Grecques. Depuis le mont Saint Ber-
nard jusqu'au mont Saint Gothard,
sont les Alpes Apeninnes. Depuis le
mont Saint Gothard jusqu'au lac de
Come, sont les Alpes Lépointines ma-
jeures. Depuis le lac de Come jusqu'à
la source du fleuve Atésis, sont les

Alpes Grisonnes. Enfin, de-là jusqu'au bout de l'Italie, sont les Alpes Juliennes; les dernières desquelles sont appellées Cœrniques. On voit encore en partie auprès de la ville de Suze une inscription latine, comme un monument de la conquête que l'Empereur Auguste fit de tous les peuples des Alpes. Le voici, graces à Pline qui l'a conservé : *Quod ejus ductu (Augusti) auspiciisque Gentes Alpina omnes , quæ à mari supero ad infertum pertinebant , sub imperium populi Romani redactæ sunt.*

XXXIII.

Où sont tant de Cités si grands & si fortes?
Ninive dont les murs avoient quinze cens
tours ,

La grande Babylone , & Thebes à cent
portes ,

Carthage de Didon la gloire & les amours.

Où sont tant de Cités , Ninive , Babylone , Carthage , &c. Où leur orgueil les a réduites? Comme la destruction de Babylone est un des plus grands événemens de l'Histoire ancienne, prenons-la pour exemple. Que dit d'elle

Maye ? Babylone si magnifique & si superbe , cette Reine entre les Royaumes du monde , qui avoit porté dans un si grand éclat l'orgueil des Caldéens , sera détruite comme Sodome & Gomorhe. on ne la rebâtera jamais. (*Isaye* , 13. 19.) Je rechercherai même jusqu'à ses moindres vestiges , pour les effacer : le Seigneur des Armées a fait ce serment. (*Ibid.* 14. 23.) En vain Alexandre entreprendra-t-il de rebâtir les digues de l'Euphrate , dont la rupture a commencé la ruine de cette ville. (C'est la remarque de M. Rollin , Auteur inimitable dans ces Réflexions.) Le ciel & la terre, dit-il , eussent plutôt passé que le dessein d'Alexandre eût été exécuté. Il falloit que Babylone n'eût plus de rivière , & que ses environs fussent inondés & convertis en marais inhabitables, tant le poids de cette prédiction étoit invincible, (Rollin , *Hist.* ancien. tom. 6. pag. 678.)



XXXIV.

Tous ces grands bâtimens & ces châteaux
superbes,
Qui sembloient menacer d'escalader les
cieux,
Ont fait place aux forêts, aux buissons &
aux herbes :
Le temps en a changé les noms comme les
lieux.

*Tous ces grands bâtimens ont fait place
aux forêts. Il sembloit même qu'ils por-
tassent sur leurs têtes superbes des augu-
res de leur destinée. On sçait que leurs
toits étoient des terrasses, où ils plan-
toient des bosquets & des avenues qui
s'élevoient aussi hauts que les plus
grands arbres. La magnificence, ou
pour mieux dire, le luxe insolent des
Grecs étoit au point, que l'étendue de
la terre ne leur suffisoit pas, ils éle-
voient encore dans la même colonne
d'air des maisons, des canaux des jardins
& des fûtayes, & par cet art orgueil-
leux sembloient menacer d'escalader le
ciel. Faut-il donc s'étonner que ces villes
qui se disoient : Nous sommes Reines*

318 LES QUATRAINS

& nous le ferons toujours, (*Is. 47. 7.*)
éprouvent qu'il n'y a que Dieu d'éter-
nel, que sa Justice mesure leur humi-
liation sur leur insolence, & que les
graines des arbres qu'ils avoient plan-
tés sur le faite de leurs Palais fussent
la semence de ceux qui devoient naître
dans leurs fondemens.

X X X V.

Veux-tu voir des grands Rois jusqu'où va la
ruine,
Voi comme dedans l'or ils boivent le poison,
Voi Ptolomée en croix, Boleslas en cuisine,
En cage Bajazeth & Richard en prison.

En cage Bajazeth. Funeste exemple
du caprice des armes, & de l'insolence
dans la victoire. Ce Bajazeth est le pre-
mier du nom, Ve Empereur des Turcs.
C'est lui qui pour monter sur le Trône
fit étrangler son frere Jacob ou Jacob,
que le droit d'aînesse appelloit plus ju-
stement à la succession de l'Empire,
& introduisit le premier cette malheu-
reuse coutume qu'ont les Ottomans de
faire mourir leurs freres à leur aven-
ement à la Couronne. Il remporta d'a-

bord tant de conquêtes sur les Chrétiens, que tous les Princes firent une Ligue contre ce Tyran, Jean Comte de Nevers, fils du Duc de Bourgogne en fut le Chef. Mais Bajazeth étant toujours vainqueur, & continuant toujours ses conquêtes sur les Princes de l'Asie, ils appellèrent à leur secours Tamerlan Roy des Tartares. Ce Prince donna bataille à Bajazeth, le défit, & le fit prisonnier, & l'enferma dans une cage de fer pour l'humilier. Mais les malheurs de sa captivité & les indignités qu'il y souffrit ne furent point capables d'abaisser son orgueil. Ennuyé de vivre dans une si grande ignominie, il se donna la mort, en se brisant la tête contre les barreaux de sa cage, l'an 804 de l'Hégire, & de Jesus-Christ 1403.



XXXVI.

Voi ce Prince écorché du Grand Caire à la
porte,

Voi Sapor sous les pieds du Vainqueur étendu,

Voi Denis qui pour Sceptre un fouet de pé-
dant porte,

Voi notre Chilpéric comme un Moine tonda.

*Voi ce Prince écorché du Grand Caire
à la porte. Anecdote glorieuse à la
Religion Chrétienne; preuve de sa vé-
rité annoncée par Jesus Christ, (Matt.
10. 16.) puisque de toutes les Reli-
gions elle est la seule qui fasse des Mar-
tyrs. Solim premier Sultan des Turcs
& l'Alexandre de son temps, déclare
la guerre aux Chrétiens en 1516,
prend plusieurs villes, vient au Grand
Caire Capitale de l'Egypte, trouve
cette ville commandée par un des Mam-
melus; c'est-à-dire, des Serviteurs ou
fidèles Chrétiens qui y régnoient de-
puis plus de deux siècles, met cette
ville à contribution, & fait écorcher
& pendre à une de ses portes le der-
nier des Mammelus, pour en détruire
la race, & annoncer un pareil traite-*

ment à tout chrétien qui oseroit y entrer. Cependant malgré la fureur des Vainqueurs, il ne laisse pas d'y avoir encore aujourd'hui plusieurs Eglises de Chrétiens Cophtes, & quelques-unes de Grecs, soit que l'intérêt du commerce les souffre, soit que Dieu l'a ainsi permis pour prouver la Catholicité de son Eglise.

XXXVII.

Voi Gordian qui pend à sa propre ceinture
Phoras estropié de jambes & de bras,
Diomède qui sert aux chevaux de pâture.
Aux dogues Licaon, & Popiel aux rats.

Diomède qui sert aux chevaux de pâture. Les Poètes parlent de la triste fin de ce Roy de Thrace, comme d'une justice rendue par les Dieux. Ce Prince nourrissoit les chevaux de chair humaine. Hereule envoyé sur la terre pour la purger de ses monstres, le fit mourir, & pour le traiter comme il avoit traité les autres, il fit manger son corps à ses chevaux.

XXXVIII.

Voi de foudre accablé l'orgueilleux Salmonée;
 Le Roy Théodoric de frayeur éperdu ,
 D'un furieux cheval Brunechilde est traînée ,
 Et par des chaînes d'or Longuemare pendu.

*Le Roy Théodoric de frayeur éperdu,
 d'un furieux cheval Brunechilde est traî-
 née, l'un & l'autre victime de leur pro-
 pre cruauté. Théodoric étoit Roy des
 Ostrogots en Italie, Arien de bonne
 foi, & ce qu'il fit à l'égard d'un de ses
 Officiers le prouve bien. S'étant fait
 Arien pour lui plaire, il lui fit couper
 la tête en lui disant : Si tu n'est pas
 fidèle à ton Dieu, comment me le se-
 ras-tu, moi qui ne suis qu'un homme ?
 Rome lui est redevable de plusieurs
 Edifices, & de la réparation de ses
 murailles. Il aimoit le sang. Après avoir
 causé la mort au Pape Jean, il fit mou-
 rir les deux plus grands hommes qui
 fussent en Italie, Boëce & Symmaque
 sur de légers soupçons. Les remords
 qu'il en eut lui coûtèrent la vie : car
 un jour qu'on lui servoit à table une
 tête de poisson dans un bassin, il s'ima-*

gina que c'étoit celle de Symmaque qui le menaçoit , & se levant saisi de frayeur , il se mit au lit & mourut l'an 523 , agité de craintes que personne ne put calmer.

Brunechildé éprouva encore un sort plus cruel. Elle étoit fille puînée d'Athanagilde Roy des Wisigots en Espagne , & femme de Sigebert I. Roy d'Austrasie. Elle parut d'abord preuse & libérale , mais elle devint ensuite une des plus méchantes femmes du monde. Sa conduite la rendit si odieuse à tous les Grands du Royaume , qu'ils la chassèrent toute nue de l'Austrasie. Un pauvre payfan nommé Difier l'ayant reconnue la conduisit à Châlons sur Saône vers son petit-fils Thierry , qui lui remit toute l'autorité. Mais elle en abusa encore tellement que tous les François furent obligés de faire une Assemblée militaire pour punir cette odieuse Princesse. Clotaire II. s'y trouva , représenta ses crimes , & la chargea de la mort de dix Rois. Elle fut condamnée à une mort infame. On la mit trois jours à la gêne ; on la promena ensuite sur un chameau dans tout le camp ; puis on l'attacha à la queue d'une ju-

324 LES QUATRAINS
ment indomptée; qui finit cruellement
ses jours, l'an de J. C. 614.

XXXIX.

Voi Attale qui n'a pour sa Cour qu'une
forge,

Voi Phalaris brûlant, de Perille en taureau,

Voi les loups affaillir Membrique par la
gorge,

Voi Cambise qui meurt de son propre cou-
teau.

*Voi Attale qui n'a pour sa Cour qu'une
forge. Faut-il s'en étonner? C'étoit un
des plus méchans Princes du monde.
Il étoit le III^e du nom, Roy de Perga-
me, fils d'Attale I. & de Stratonique.
Il commença son règne par ôter la vie
à son oncle, qui pendant vingt-un an,
qu'il étoit en bas âge, avoit été son
tuteur & l'administrateur de son Rôyau-
me. Il usa de même à l'égard de plu-
sieurs de ses parens. Ses amis mêmes
éprouvèrent souvent son habileté dans
la composition des poisons. Enfin,
devenu en horreur à ses peuples, il
se retira dans les bois, où il fit dres-
ser des forges, & s'appliqua à la fonte*

des métaux. Il entreprit même de dresser à sa mere un mausolée de fonte, mais un coup de soleil, joint à la chaleur des fourneaux, purgea la terre de ce monstre, après cinq ans de règne, la quatrième année de la CLXI. Olympiade, & 133. ans avant J. C.

X L.

Qui n'aura de l'effroi aux frayeurs de la
France,

Voyant comme la mort attaque deux Henris;
Le pere dans Paris meurt d'un éclat de lance,
Et un couteau tua le fils devant Paris.

*Le pere dans Paris d'un éclat de lance,
& un couteau tua le fils devant Paris.*
Le pere, c'est-à-dire, Henry II. fils de François I, qui dans une réjouissance publique, & dans un Tournois qu'il fit, fut blessé le 29 Juin 1359 d'un éclat de lance dans l'œil, en joutant dans la rue Saint Antoine, contre Gabriel, Comte de Montgomery, Capitaine de la Garde Ecossoise, qu'il avoit forcé de rompre une lance contre lui.

Le fils, c'est-à-dire, Henry III. Roy

326 LES QUATRAINS
de France & de Pologne; qui, comme on sçait, fut tué à Saint Cloud par un Moine sacrilége, nommé Jacques Clement, qui lui porta un coup de couteau dans le ventre, pendant qu'il lisoit des lettres qu'il venoit de lui donner pour l'amuser, & dont ce Prince mourut le 2 Août 1589, sans avoir eu d'enfans de la Reine Louise sa femme: ce qui mit fin à la branche des Valois qui avoit régné 161 an.

XLI.

Cette Reine qui n'eut qu'un Château pour
retraite,

Prisonnière ça-bas, & Princesse là haut,
Sentit un vent d'acier qui lui trancha la
tête,

Changeant son royal Trône en sanglant
échaffaut.

Il n'y a point de doute que notre Auteur parle ici de Marie Stuart, Reine de France & d'Ecosse, femme de François II. Roy de France, qui après la mort de ce Monarque en 1560, fut obligée de repasser en Ecosse pour prendre soin de cet Etat extrêmement

divisé. Elle y épousa en secondes nœces Henry Stuart son cousin, lequel étant mort misérablement, elle épousa en troisième nœces Helburn Comte de Bolhuel Calviniste. Ses sujets hérétiques lui firent la guerre, la tinrent en prison, & l'obligèrent d'aller chercher un asyle en Angleterre : mais bien loin de l'y trouver, la Reine Elisabeth qui y régnoit alors, & qui avoit toujours montré une grande jalousie contre la Reine d'Ecosse, la fit arrêter contre tous les droits de l'hospitalité, & contre la promesse même qu'elle lui avoit fait de prendre son parti. Elle la tint dix-huit ans en prison, & le 18 Février 1587, elle lui fit couper la tête au Château de Fondringaye ; attentat qui fit perdre à Elisabeth toute la gloire qu'elle avoit acquise chez tous les peuples étrangers. Marie mourut avec une constance admirable, regrettée de toute l'Europe, & même des Scavans de son siècle, par l'heureux rapport qu'elle avoit avec eux. Car Brantôme rapporte dans ses Mémoires qu'à l'âge de quatorze ans elle composa & prononça devant le Roy Henry & toute sa Cour une Oraison Latine, où elle

328. LES QUATRAINS
fit voir, contre l'opinion commune, que
les Sciences & les beaux Arts ne sont
pas moins bienféans aux femmes qu'aux
hommes. Aussi n'y avoit-il point de
sciences humaines dont elle ne parlât,
même en diverses langues, en les possé-
dant parfaitement.

XLII.

Ce Roy qui pouvoit voir en ses Etats reluire
L'Astre du jour après qu'il se couchoit chez
nous,

Qui avoit au-delà de nos mers un Empire,
Se voit abandonné à la merci des poux.

Les Historiens ne conviennent pas
tous que ce soit Philippe II. Roy d'Es-
pagne qui éprouva ce triste sort, mais
du moins c'est le sentiment commun,
d'autant plus que la maladie pédicu-
laire n'est pas rare dans ce pays. Ce
Prince étoit fils de l'Empereur Char-
les V, & aussi fort d'esprit que puissant
dans les armes. Je n'en rapporterai pour
preuve qu'un seul trait. Etant dans
son cabinet où il écrivoit quelques let-
tres, un courier y entra pour lui ap-
prendre la triste nouvelle de la défaite
d'une

d'une flote de quatre-vingt voiles, tant par la tempête que par l'adresse des Anglois. Je n'avois pas cru, répondit-il froidement, mon armée capable de vaincre les vents : mais, grâces à Dieu, j'ai encore assez de force pour en remonter une semblable. Puis, reprenant sa plume, il continua d'écrire dans la même tranquillité qu'il étoit avant.

X L I I I.

Celui qui préféra son jardin de Salone
A toutes les grandeurs de l'Empire Romain,
Sçavoit bien les ennuis qu'apporte la Couronne ;
Et combien est pesant le Sceptre dans la main.

Celui qui préféra son jardin de Salone,
c'est Dioclétien reconnu Empereur Romain à Chalcedoine le 17 Septembre 284. Il fut un des plus cruels persécuteurs des Chrétiens. Il se vantoit même d'en avoir éteint le nom, mais tant s'en faut, que ce nom redoutable s'éteignît dans l'Empire Romain par le massacre de ceux qui se glorifioient de le porter, qu'au contraire il

se multiplioit tous les jours. Cet accroissement de l'Eglise, joint à la vieillesse, & aux infirmités de Dioclétien le firent résoudre à quitter la Pourpre Imperiale. Il se retira à Salone ville de Dalmatie, soit par un véritable mépris des grandeurs humaines, soit par inclination, soit par desespoir. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il avoit coutume de dire qu'avant sa retraite il n'avoit jamais goûté de vrais plaisirs. Une fois même il répondit à ceux qui le conjuroient par lettres à remonter sur le Trône : Plût au ciel que vous puissiez voir à Salone les herbes que j'y ai plantées de ma main, vous ne me parleriez plus de reprendre l'Empire.

XLIV.

D'un insensible cours à la mort l'homme
tire,

Parlant, jouant, riant; la mort finit son sort,
En dormant à sa fin il rend comme un navire
Qui ne cesse d'aller quand le nocher s'endort.

Parlant, jouant, riant, la mort finit son sort. C'est le plus grand malheur qui puisse arriver au mortel, & dont l'Eglise

dans ses Prières demande la délivrance pour ses enfans. Il est vrai qu'il y a des Chrétiens qui demandent à Dieu d'être délivrés des horreurs de la mort : mais ce ne peut être que ces ames pures qui ne sortent point de l'état de grace ; & combien y en a-t-il de ce nombre ?

X L V.

La mort tue en tout lieu, au bain Aristobule,

Au milieu de son camp l'Empereur Apostat,
Philippe près l'Autel, aux grottes Caligule,
Carloman à la chasse, & César au Sénat.

La mort tue en tout lieu. C'est la réponse que fit un Roy (Louis XIV.) que la France pleure encore & pleurera long-temps. Son Médecin le voyant baïsser sur la fin de sa vie, lui persuadoit d'aller à Fontainebleau pour y prendre des forces. Mais ce Prince lui répondit : Est-ce qu'on n'y meurt point ? La mort me trouvera-t-elle pas partout ? En effet il fit son voyage, mais peu de temps après de retour à Versailles ce soleil s'éteignit dans les larmes de tous ses sujets le premier Sep-

332 LES QUATRAINS
tembre 1715, âgé de soixante-dix-
sept ans.

X L V I.

Tel se sauve en la mer qui se perd en un
fleuve,

La mort cherche Alexandre & s'enfuit de
Néron,

Un Empereur mangeant des potirons la
treuve,

Un autre la reçoit d'une Dame au giron.

*Un Empereur mangeant des potirons
la treuve.* Qui l'eût cru qu'un mortel
ait pû être empoisonné par un ragoût
des Dieux ? C'est ainsi que l'Empereur
Claudius Tibérius Drusus Néron ap-
pelloit les potirons, soit qu'il les aimât
éperduement, soit qu'il visât déjà à
l'apothéose. C'est aussi de ce mets dé-
licieux dont Agrippine sa quatrième
femme se servit pour s'en défaire en
l'empoisonnant. C'étoit un Prince dont
l'ignorance & la stupidité le rendoient
indigne d'être seulement au nombre
des hommes. On peut en juger par les
discours de sa propre mere, & par la
conduite de sa troisième femme. Quand
Antonia sa mere vouloit peindre un

stupide, elle disoit : Il est aussi sot que mon fils Claude : & Messaline sa troisième femme le méprisa à un tel point, que de son vivant & sous ses yeux elle épousa publiquement un autre mari.

XLVII.

Toute main lui est bonne. Evic meurt par sa mere;

Par sa femme Alboin, par les siens Arifton,
Bajazeth par son fils, Mustapha par son pere,
Par son frere Conrad, par lui-même Caton;

Par sa femme Alboin. Non pas que Rosimonde seconde femme d'Alboin Roy des Lombards ait trempé elle-même ses mains dans le sang de son mari : mais elle se servit de celles d'Hermiges, qui étoit son galant, pour se défaire d'Alboin qu'elle regardoit moins comme son mari que comme le meurtrier de son pere Cunimond Roy des Gapides, qu'Alboin avoit fait mourir, & du crâne duquel garni d'or il avoit l'insolence de se servir au lieu de tasse. Il périt environ l'an de Jesus - Christ 572.

XLVIII.

En diverses façons sa face s'apprivoise ,
Henry le Noir s'en va par un morceau de
pain :

Un Roy Goth eut pour tombe un tonneau
de cervoise ,

Talas mourut de soif & Antonin de faim.

En diverses façons sa face s'apprivoise
Sans doute afin que nous nous y apprivoisions nous-mêmes. Non pas, & le Sage en convient, (*Eccli. 41. 1.*) que cette habitude ne soit difficile à apprendre à l'homme charnel qui jouit de la vie, & qui goûte un repos sensuel dans l'accomplissement de ses desirs. Mais c'est de cette répugnance même que naît la sûreté de l'homme lorsqu'il peut en être victorieux; lorsqu'il peut se rendre familière la pensée de la mort. Car cette pensée, dit le même Sage empêche de pécher. (*Ibid. 7. 40.*) Et quel plus solide fondement d'espérance que l'éloignement du péché ?

X L I X.

Elle peut sa fureur en toutes choses épandre,
Elle arme pour tuer l'air, l'eau, le feu, le
vent,

Une poire occit Druse, une figue Terpandre,
Une mouche étouffa Adrien en buvant.

Une figue Terpandre. Ce ne peut être que Terpander seul de ce nom dans l'Histoire, qui vivoit sous la XXXIII. Olympiade. Non-seulement il étoit Poète si fameux de son temps, que Saint Clément d'Alexandrie fait mention de ses Poësies adressées à Jupiter; mais il étoit encore Musicien habile. Comme un autre Amphion, qui par son éloquence & l'harmonie de son luth bâtit des Villes, & calma des peuples mutinés, ainsi Terpander, dit-on, apaisa une sédition par le chant de ses vers.



Russitôt un grand Roy qu'un berger elle
emporte ;

Les hommes en mourant n'ont qu'une qua-
lité ;

L'entrée & le départ sont tous de même
sorte ;

La pompe & le séjour font l'inégalité.

Les hommes en mourant n'ont qu'une qualité, qui est d'être mortels. L'entrée & le départ sont tous de même sorte : le Roy comme le berger peuvent se dire, comme Job : Je suis sorti nud du ventre de ma mere, & j'y rentrerai nud. (Job, 1. 21.) Qu'est-ce donc qui fait l'inégalité qui est entr'eux ? La pompe & le séjour. Le sujet vit dans la crainte & dans la dépendance : le Prince vit dans l'autorité & dans l'impunité des défauts. Celui-là meurt dans le silence & dans l'obscurité ; celui-ci meurt à grand bruit, & traîne jusqu'au tombeau la vaine gloire qui l'a accompagné pendant sa vie.

L I.

Il n'y a point de mort soudaine à l'homme
sage ,

De tous les accidens son cœur va au-devant :
Quand il s'embarque il pense au péril du
naufnage ,

Et cesse de voguer quand il n'a plus de vent.

Il n'y a point de mort soudaine à l'homme sage. Nous avons déjà expliqué la différence qu'il y a entre la mort subite & la mort imprévue. La mort subite peut arriver à tout mortel ; mais *il n'y a point de mort imprévue pour l'homme sage.* Tout homme peut se dire : Je mourrai demain : mais il n'y a que l'homme sage qui se dise : Puisque je puis mourir demain, commençons dès aujourd'hui à bien vivre.



n'est pas comparable avec les décrets éternels, qui, laissant aux causes secondes leur liberté, permet à l'homme de mourir ou de vivre, ou par accident, ou par nécessité. Si le mal ou le bien, en quel âge, en quel point, est dû à un vivant, il est dû à un point de son temps, ou tout d'un coup, ou par degrés. Car de ce qu'on attend, on ne s'étonne point. De ce qu'on attend, on ne s'étonne point. Bien plus, dit un commun adage, les coups prévus sont de moins bons coups. Si l'enfant sort du monde au moment où il est entre, si les bons vivent peu, & le méchant vieil-
 lie, ne cherche-t-on pas à dup-
 Ce sont coups de la main qui jamais ne faillit. Si d'un fait on ne peut pas se fier, entre, c'est quelquefois un effet in-

turel, compatible avec les décrets éternels, qui, laissant aux causes secondes leur liberté, permettent qu'un enfant meurt en naissant, ou par accident, ou par délicatesse. *Si les bons vivent peu ;* le Sage en donne une excellente raison : c'est qu'en vivant peu, ils ont rempli la course d'une longue vie. Reformés dans un cercle étroit, ils ont eu pour objet un Etre infini, & le desir de leur cœur n'a point eu de bornes. Ils eussent voulu servir éternellement celui qui est éternel. Plus ils eussent avancé en âge, plus ils eussent avancé en mérites, & c'est pour cela qu'ils se sont acquis en peu d'années une récompense sans fin. *Si la méchant vieillit ;* deux raisons peuvent en être la cause, la première, parce que Dieu l'attend longtemps à pénitence : la seconde, qui est la même que celle que nous avons apportée pour la mort des enfans naissans, parce que Dieu laissant aux causes secondes leur cours ordinaire, il est naturel qu'un corps constitué vive plus long-temps. Cependant quelques spécieuses, quelques chrétiennes mêmes que soient ces raisons, tirons un voile respectueux sur un tel secret, &

regardons ces événemens plutôt comme des coups de *la main* qui jamais ne *faillit*, que comme des suites du raisonnement humain.

L'IV.

Pourquoi le bon s'en va & le méchant de-

meure,

Ne t'en informes point, Dieu l'a permis

ainsi.

L'un meurt pour vivre, l'autre à vie *meurt*
qu'il meure!

Le méchant vit à l'aile, & le bon en souci.

Pourquoi le bon s'en va, & le méchant
demeure. Nous en avons donné plu-
sieurs raisons dans la réflexion précé-
dente. Mais notre Auteur en ajoute
encore une autre. *L'un*, dit-il, *meurt*
pour vivre, l'autre à vie *meurt*
ce. C'est-à-dire, le bon ne meurt que
pour revivre d'une vie immortelle; &
le méchant n'a vie que pour mourir,
non seulement d'une mort passagère,
mais d'une mort immortelle, s'il meurt
impénitent,

Si du cours de tes ans tu retranches la

somme ,

Les soucis , & ce feu qui te brûle peu à peu ,

Ce qu'en prend un ami , & ta femme en

consomme ,

Les douleurs, les procès, il t'en reste bien peu.

Si du cours de tes ans tu retranches ce feu qui te brûle peu à peu. De quel feu veut parler notre Auteur? Est-ce du feu de l'amour impur? Est-ce du feu de la concupiscence en général? S'il veut parler du premier, la moitié de la vie en est consumée, & l'autre moitié est employée à le combattre. S'il veut parler du second, c'est-à-dire de cette concupiscence générale, qui selon l'Ecriture, est la mere de toutes guerres intérieures & extérieures. (Jacq. 4. 1.) qui ne sçait par son expérience, qu'elle naît avec nous, qu'elle vit en nous, autant que nous-mêmes, qu'elle ne meurt qu'avec nous, & par conséquent que retranchant de notre vie ce feu qui nous brûle, non seulement il nous en reste peu, mais il ne nous en reste point du tout.

DE PIERRE MATHIEU
 LES QUATRE
 me qui ne doit pas le regarder comme
 un criminel arrêté. Le temps
 dans un cachot. La mort ne peut être
 une rage de desirs, une fièvre, une goutte,
 un plouc en la jambe, une pierre sur le
 la mort cruelle ne soit une imma-
 culée de son être. Il est de même
 le contraindre d'être son âme goutte à goutte
 du mortel. Il ne craint pas de mourir
 Et quand la mort t'en veut délivrer tu te
 plains.

Quand la mort t'en veut délivrer tu
 te plains. Peut-on exprimer en termes
 mieux variés l'apologie de la mort
 du bucheron? Chers le retardement loge le retardement
 En un moment le mort est une chose

LVI.

Quand le terme est venu tu veux payer de
 suite,

Tu crois faire beaucoup en gagnant quel-
 ques mois
 Mais puisqu'il faut payer, il n'est que d'être
 quitte,

La mort ne sera pas plus douce une autre
 fois.

La mort ne sera pas plus douce une
 autre fois. Il est vrai, mais quel est l'homme

me qui ne doit pas le regarder comme un criminel arrêté & retenu long-temps dans un cachot. La mort ne peut fuir celui-ci, cependant il la fuit, parce qu'il est criminel. Sed qu'il craind que la mort cruelle ne soit une image anticipée de son éternité. Il en est de même du mortel : il ne craint pas de finir, mais il craint qu'en finissant il ne commence de souffrir.

L VIII.

Néanmoins, il ne faut pas se laisser aller à la paresse. Chez le retardement loge le repentir. En un moment la mer & les vents sont contraires.

Toute heure est bonne à qui se résout de partir.

Toute heure est bonne pour celui qui peut se dire : J'ai gardé ma Foi. Il ne me reste plus qu'à attendre la couronne : mais est-elle aussi bonne pour celui qui ne sçait s'il est digne d'amour ou de haine ?



La mort ne s'en va plus donc me
-mort il s'en va plus donc me
F f iij

Te plaignant de mourir à la fleur de ton âge,
 Tu te plains de sortir trop tôt de ta prison;
 Tu te fâches d'avoir achevé ton voyage,
 Et d'avoir recueilli les fruits en leur saison.

Tu te plains de mourir à la fleur de ton âge, & d'avoir recueilli les fruits en leur saison. Heureux ceux qui de bonne heure sont mûrs pour l'éternité; mais ceux qui meurent vieux ne recueillent pas moins les fruits dans leur saison; parce que, comme il y a des arbres qui portent leurs fruits plus long-temps les uns que les autres; il y a des justes de tous les âges, il y a pour eux différens degrés de maturité.

L X.

Dresse de tes vertus, non de tes jours le compte,

Ne penses pas combien, mais comme aïet tu dois,

Voi jusques à quel prix ta besogne se monte;

On juge de la vie & de l'or par le poids.

On juge de la vie & de l'or par le

poids. L'impie Balaam l'éprouva tristement dans ces paroles terribles qu'une main invisible écrivit sur la muraille, pendant qu'il étoit au milieu des plaisirs & de la bonne chère. Vous avez été pesé dans la balance, & on vous a trouvé trop léger. (Daniel, 5.

27.)

L. X. I.

La vie par l'effet s'estime, & non par l'âge,
L'œuvre & non la durée en fait le jugement;
Prou vit qui a vécu jusqu'à ce qu'il soit sage;
Le bien vivre s'altère en vivant longue-
ment.

Le bien vivre s'altère en vivant longuement : Il y en a deux raisons. La première, parce qu'il y a une si grande relation entre l'esprit & le corps, que quand les forces corporelles diminuent, il est rare que les vertus spirituelles ne s'affoiblissent pas. La seconde, c'est que quand la vieillesse ne seroit pas accompagnée d'infirmités, on est toujours prêt d'offrir aux vieillards tant de privilèges; qu'il est bien difficile qu'ils n'en acceptent quelques-uns.

348 **LES ACTES LONGS**
 Les Actes longs ne sont bons ni Comédie
 ni la faut estimer selon qu'ils sont joués.
 Par les ans on doit considérer la vie.
 Les Actes longs ne sont seulement longs.
 Les Actes longs ne sont donnez à Comédie,
 il la faut estimer selon qu'ils sont
 joués. Cette comparaison de la Comédie
 & de la vie de l'homme ne me paroît
 pas injuste. Comme la Comédie est un
 amusement, elle dégénère en ennui,
 quand elle est trop longue. Mais il
 n'en est pas ainsi de la plus longue vie,
 si elle est soutenue en vertus & en mé-
 rites, bien loin de paroître ennuyeuse,
 elle n'en est que plus admirable.

LXXII
 Qui pour n'avoir vécu cent ans avant que
 mourir
 Se plaint, entre les gens de bien les premiers
 rangs,
 Mais plus fort est celui qui s'ennuie pour son
 Affusé de ne vivre au monde après cent ans.
 Qui pour n'avoir vécu, &c. Cette

pensée dans toute son étendue est tirée mot pour mot d'un Théologien du Bas-Empire. C'est ainsi qu'on peut appeler les Stoïciens. (*Senec. Epist. 77. vers. med.*) Il apporte même la raison du ridicule de cette plainte. C'est, dit-il, que mille ans avant, & mille après étant également étrangers à l'homme, c'est une égale folie de les envier.

LXIV

Le monde n'est pas honteux pour long temps
vivre au monde ;

La quantité de jours n'apporte pas plus
d'honneur ;

La grandeur ne fait une sphère plus ronde,
Et le cercle petit n'a pas moins de rondeur.

Le cercle petit n'a pas moins de rondeur, il est vrai, mais il a moins de circonférence. Or une circonférence de cent lieues est plus longue à parcourir qu'une de trente. Il est vrai que quand le court comme le long chemin sont également semés d'épines, le plus court est préférable. Mais il est vrai aussi, qu'à moins qu'on ait beaucoup vécu en peu de temps, c'est-à-dire, à moins

qu'on ait bien rempli sa courté carrié-
re, on peut souhaiter des jours, pour
en mieux user qu'on a fait.

L X V.

Et si la mort t'attend & ton séjour prolonge
Par forme d'ingrét elle te fait sentir
Des tourmens en effet, de l'allégresse en
longe,

Et qu'une longue vie est un long repentir.

*Et qu'une longue vie est un long repen-
tir.* Voilà la seule raison qui puisse faire
goûter au chrétien l'abregé de ses jours.
Car il ne doit point craindre de vivre
long-temps, à cause des maladies &
des caducités inséparables de la vie
longue : c'est une espèce de justice que
celui qui a goûté les agrémens du jeune
âge, essuye les infirmités de la vieilles-
se. Mais quand on craint d'accumuler
ses fautes en accumulant ses jours, on
ne doit pas les souhaiter longs, & c'est
pour cela que quand j'ai dit ci-dessus,
qu'on peut souhaiter des jours, j'ai
ajouté : Pour en mieux user qu'on a
fait.

LXVI.

Si celui qui t'a mis au monde en la carrière

Te paye ta journée à midi tout autant

Qu'un autre qui l'achève & la fait toute
entière.

Pourquoi murmures-tu ? Pourquoi ne t'es-tu
pas content ?

*Si celui qui t'a mis au monde te paye
ta journée autant que celui qui la fait
toute entière.* Il est évident que notre
Auteur fait ici allusion à cette Para-
bole de l'Evangile (*Matth. 20.*) où le
Pere de Famille envoie des ouvriers à
la vigne dans différentes heures du jour,
& où il récompense ceux qui sont ve-
nus à la dernière heure, comme ceux
qui sont venus à la première. Mais je
ne vois dans aucun Interprète que cette
figure doive consoler ceux qui meurent
à la première heure du jour, c'est-à-
dire : au commencement de la vie ;
d'autant plus qu'en mourant à la pre-
mière heure de leur carrière, souvent
ils ne meurent pas même à la derniè-
re, dans le sens de l'Evangile. Cette
Parabole a deux fins bien plus nobles ;

LES QUATRE V
sçavoir, la bonté du Pere de Famille
qui envoie des ouvriers, & la conso-
lation des ouvriers qui sont envoyés.

Premièrement, ce Pere de Famille
nous représente le Fils de Dieu qui
s'est fait homme pour nous. Il est sorti
des le matin, lorsqu'il a produit hors
de soi les créatures au commencement
du monde; & les ouvriers qu'il envoie
travailler à sa vigne étoient les pre-
miers Patriarches depuis Adam jusqu'à
Noë. Il en envoya d'autres sur la troi-
sième heure, qui marquoient les hom-
mes depuis Noë jusqu'à Abraham;
c'est-à-dire, jusqu'au temps que ce
Patriarche fut obligé à la Circoncision.
La sixième heure comprend tout le
temps depuis Abraham jusqu'à Moïse.
La neuvième heure comprend Moïse
lui-même, & tous les Prophetes qui
l'ont suivi. Enfin, la onzième heure
nous marque les Apôtres & le peuple
Gentil, auxquels les autres ont porté
envie, comme à ceux qui avoient été
appelés si tard à la Foi; & qui cepen-
dant ont reçu pour récompense de
leur travail le même Royaume céleste
que tous les justes qui les avoient pré-
cédés.

Voilà le premier sens de cette Parabole. Mais il y en a encore un autre plus intéressant, & plus consolant pour le chrétien. C'est d'entendre par ces différentes heures du jour, où le Père de Famille envoie des ouvriers à la vigne, les différens âges de la vie présente, où les hommes sont appelés par une grace & une vocation particulière, aux œuvres de justice. Ainsi Samuel, Jérémie & Jean-Baptiste peuvent être appelés des ouvriers de la première heure, puisqu'ils peuvent dire avec le Psalmiste : Dès le ventre de ma mère je vous ai reconnu pour mon Dieu. Les ouvriers de la troisième heure sont ceux qui ont commencé à servir Dieu dès leur jeunesse. Ceux de la sixième sont ceux qui étoient déjà dans un âge plus avancé, lorsqu'ils se sont chargés du joug du Sauveur. Ceux de la neuvième marquent les personnes plus âgées, & qui approchent de la vieillesse ; & enfin ceux de l'onzième heure figurent ceux du dernier âge.

Ainsi il paroît que le dessein principal dans cette Parabole a été d'encourager les personnes qui se donnent tard à son service, & de tenir dans une con-

tinuelle. ~~Malgré~~ ceux qui s'y étant
 constates de bonne heure, pourroient
 peut-être regarder avec jalousie un
 Larron changé en un Saint au dernier
 moment de sa vie, un Paul persécu-
 teur de l'Eglise devenu en un instant
 le plus zélé prédicateur de l'Evangile;
 un Augustin converti après une lon-
 gue résistance, & changé par la grace
 de Jesus-Christ en docteur de la grace.
 Qu'ils adorent au contraire l'éclat
 des bontés de Dieu, qui après avoir dit
 à l'homme dans ses Ecritures: Dans
 quelque temps que vous reveniez à moi
 je vous recevrai; donne en effet la même
 récompense à celui qui est venu à la
 dernière heure du jour, qu'à celui qui
 est venu à la première.

LXXVI
 Il conduit bien son œuvre, & connoît les
 caprices;
 Il sait bien qu'à regret tu tiens coup, &
 qu'au bout,
 Avant qu'en être là il veue que tu finisses,
 Te laissant plus long-temps tu pourrois gâter
 tout.

Te laissant plus long-temps tu pourrois
 gâter

gâter tout. Comment cela? Car enfin, Dieu ne devant à personne, le don de la persévérance, il sçait bien s'il l'accordera à ce chrétien, ou s'il lui refusera. S'il lui refuse, tout est gâté, tout est perdu pour lui; & s'il lui accorde, il ne peut rien gâter.

! L X V I I I .

Comme il ordonne l'œuvre, il veut qu'on la lui rende ;
Qui ne sert volontiers indignement le sert ;
Sortir de la besogne avant qu'il te commande,
Est un crime, & celui qui la quitte la perd.

Qui ne sert volontiers indignement le sert. Jesus-Christ semble ici donner l'exclusion de son Royaume aux serviteurs indolens & partagés, lorsqu'il dit : Quiconque ayant mis la main à la charruë regarde derrière soi n'est point propre au Royaume de Dieu. (Luc, 19. 62.) Or n'est-ce pas regarder derrière soi, que de sortir de l'ouvrage avant que Dieu le commande.



corps de lumière dont il procède :
 c'est ce qui fait au juste agoni-
 sant quand on lui dit : Encore un
 peu, pour les derniers à tous la pite et
 ment de la vie !
 Tu vois ou tard à la fin de la vie

port :
Qui commande la charge ordonne la retraite,
La loi qui fit la vie fait aussi la mort.

La terre n'est pas si ancienne que l'on suppose. Car
quel intervalle y a-t-il eu entre le tems
où Dieu créa l'homme dans un état
parfait, & celui où il lui dit : Vous
mourrez. (Genes. 2.)

mouffrez. (Gene). 2.
 Elle y vient toute pure, elle y vit toute
 impure,
 Et souffre mille ennuis avant que d'en partir.
 Tant plus dure ton corps, tant plus pure
 ame endure. Semblable à un rayon cap-
 tive qui demande à se rejoindre au

corps de lumière dont il procède ; &c
 c'est ce qui fait dire au juste agoni-
 sant, quand on lui dit : Encore un
 moment & vous serez dans un mo-
 ment desirable & fortuné ! *Quel* moment
 court si long tout à la fois ! Trop court
 peut-être pour mes mérites, mais in-
 fini pour mes desirs.

Is. XLVII. si in iup iol s.I.

L'Esprit de Dieu ce corps est retenu par force,
 Il y vit en danger, de faire il y domine
 Il faut pour faire fuir qu'il rompe son esophage,
 Et pense que jamais assez tôt il n'en sort.

Il y vit en danger. L'expression ne
 feroit-elle pas plus juste en disant qu'il
 y a fait naufrage. Car quoique notre
 esprit tire son origine de Dieu même,
 & comme notre Auteur le dira dans
 un moment, quoiqu'il soit, un rayon
 de la Divinité, le possédons nous aussi
 pur, aussi fort, aussi droit qu'il étoit
 en sortant des mains de cet Etre Sou-
 verain. En entrant dans notre corps,
 que notre péché a rendu le centre de
 de faiblesse, de l'incertitude & de l'in-
 firmité, n'a-t-il pas perdu cette san-

leur originelle qui le faisoit respecter ;
 cette force qui le rendoit le maître de
 tout , cette droiture qui le faisoit re-
 connoître pour une expression de Dieu ;
 & de même que l'essence la plus pure
 perd sa pureté en passant par un vase
 immonde & corrompu , cet esprit ne
 s'est-il pas senti de la corruption qui
 l'environnoit , & ne s'est-il pas vû con-
 traint d'obéir à cette pesante matière
 qui se communiquoit à lui , & qui le
 retenoit captif dans des murs bâtis d'ar-
 gile & de limon ? De-là tant de travers
 dans nos inclinations , tant de déprava-
 tions dans nos habitudes , tant de pré-
 jugés dans notre imagination , tant de
 volubilité dans nos desirs , & tant d'in-
 certitude dans nos pensées.

LXXII.

L'ame se plaint du corps , le corps se plaint
 de l'ame :

Mais la mort les surprend pour vider leur
 débat :

Le corps s'en va dormir dessous la froide
 lame :

L'esprit fidèle va à l'éternel Sabat.

L'ame se plaint du corps , le corps se

plainte de l'ame & se plaint à Dieu que
leurs débats se terminent à la mort. Car
celle-ci étant immortelle & celui-là
devant ressusciter un jour, ne se peut
il pas faire que ses plaintes temporelles
passent encore dans l'éternité malheu-
reuse.

LXXII L'ame seq li-se'e

Elle affranchit l'esprit du corps qui sert aux
vices.

Des vices de l'esprit elle sauve le corps.

De l'ame les ennuis font le corps des sup-
plices.

Et les douleurs du corps font à l'ame des
morts.

Elle affranchit l'esprit du corps qui
sert aux vices, des vices de l'esprit elle
sauve le corps. Il y a donc deux sortes
de péchés dans l'homme, le corporel
& le spirituel. L'un tient sa naissance
de la chair, l'autre de l'esprit : & com-
me la chair & l'esprit sont tous deux
les ouvrages de Dieu, l'un de ses mains,
l'autre de son souffle; il s'ensuit que
lorsque ces deux puissances agissent
contre l'intention de leur Auteur, elles
l'offensent, & se rendent indignes de
son secours.

LXXIX.

L'ame n'est pas le corps, son étolie est plus
belle ;

Car des beautés du Ciel elle tient la beauté,
Et quand le corps est mort elle reste immor-
telle

Comme un rayon sorti de la Divinité

L'ame n'est pas le corps. C'est une substance distinguée du corps, et elle est incomplète, spirituelle, invisible, immortelle, & qui n'a aucune ressemblance que celle de son Créateur. Plusieurs questions agitent les Philosophes sur la création. Les uns demandent si toutes les âmes sont immuables, si de celle que Dieu créa de tout temps dans le sein de son Père, les autres sont en peine de savoir si toutes les âmes sont créées avant de passer dans les corps. D'autres enfin demandent si quel temps elles y passent. Mais le sentiment le plus commun est, que de nouvelles âmes sont créées à chaque formation de corps, & qu'elles y sont introduites par Dieu même qui en est le Créateur. Ce sentiment est le plus conforme à l'Écriture.

re. Le Seigneur, dit-elle, forma l'homme du limon de la terre, il répandit sur son visage un souffle de vie, & l'homme devint vivant & animé. (*Genèse*, 2. 7.)

L X X V.

Si cette ame en ce corps tant de fois morfondue,

Ne sort allegrement, elle ne se souvient

Quelle doit remonter d'où elle est descendue,

Et qu'il faut à la fin retourner d'où l'on vient.

Elle ne se souvient. L'oubli ne me paroît pas convenir à une substance spirituelle, sur-tout lorsqu'elle est dégagée des langes du corps. Peut-elle oublier qu'elle doit remonter d'où elle est descendue, & si malheureusement elle trouve une autre route, elle se souvient de tous jours, & pendant toute l'éternité de chemin qu'elle devoit tenir.

LXXVI.

Tu crains pour la douleur que cette mort
amène,

Mais ce n'est qu'un torrent qui se perd en
courant,

Et cette extrémité n'a point commis de
peine ;

Car le corps abbatu ne sent rien en mourant.

*Tu crains pour la douleur que cette mort
amène. Ce n'est pas la douleur que la
mort amène que l'on craint ; c'est pour
la douleur qui amène la mort. Disons
mieux : Ce n'est pas même la douleur
que l'on craint , puisqu'il y a des morts
subites & insensibles ; mais c'est la mort
& ses suites que l'on appréhende , &
que l'on appréhende avec raison.*

LXXVII.

Quitte ces tremblemens dont ta poitrine est
pleine ;

Car un mal violent ne dure longuement :

Si la douleur est grande , elle est aussi sou-
daine ,

Et la soudaineté ôte le sentiment.

Un mal violent ne dure longuement.
Rien

DE PIERRE MATTHIEU. 361

Rien de plus commun que cet adage,
& rien de moins certain. Car quoi de
plus violent que la goutte, la pierre
& la gravelle? Cependant ces maladies
durent quelquefois pendant la plus
longue vie.

LXXVIII.

Le cœur te rompt quittant tes enfans, tes
entrailles,

Qui se feront renaitre & revivre après eux:

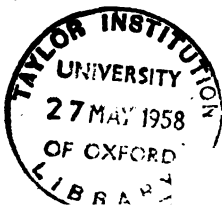
Bienheureux qui en a de ces belles médailles,

Souvent qui n'en a point, par malheur, est
heureux,

Bienheureux qui en a. Si c'est une
grande consolation pour un pieux mou-
rant de laisser de dignes héritiers de
ses biens & de ses exemples; il faut
convenir aussi que n'en point laisser
font grandes inquiétudes de moins.)



H h



LXXIX

Tu es la femme, & ce n'est pas
C'est un mal nécessaire, & un bien étranger ;
Souvent l'œil le plus clair à le choisir s'abuse,
Et trouve en peu de chair beaucoup d'os à
manger.

C'est un mal nécessaire & un bien
étranger. Ne sembleroit-il pas que notre
Auteur voudroit dire par-là que la fem-
me est un contrepoids donné à l'hom-
me pour l'exercer dans la prospérité,
& pour le consoler dans les peines. Ce
qu'il y a de certain, suivant l'Ecriture,
est que Dieu l'a donnée à l'homme
comme un aide, pour le soulager dans
tous ses besoins. (Genes. 2. 18.)



L X X X.

Tu te plains de quitter le Cour & ses dé-
lices,

Où l'on ne vit long-temps sans souffrir quel-
qu'affront,

Où trahir est prudence, & les vertus sont
vices,

Où les uns sont sans yeux, & les autres sans
front.

Les uns sont sans yeux. Tous ces dé-
faits, il est vrai, ne sont que trop com-
muns dans les Cours des Princes, quoi-
qu'ils ne sont pas généraux; puisque
sans doute la Cour des Roberts, des
Charlemagnes, & des Louis IX étoit aussi
chrétienne, que ces Rois étoient pieux.
Mais le moindre défaut des Cours, c'est
d'être sans yeux : on pourroit même
dire qu'ils y sont plus perçans qu'ail-
leurs; & si le vrai mérite y semble quel-
quefois méconnu, c'est moins par in-
justice que par jalousie.



LXXXI.

Le marinier qui va de naufrage en naufrage,
Qui comme le plongeon vit dans l'eau nuit
& jour,
L'objet de tous les vents, le jouet de l'orage,
Ne changeroit sa vie à celle de la Cour,

Le marinier ne changeroit sa vie à celle de la Cour. Car si les Courtisans vouloient mettre au jour les dégoûts secrets & les fatigues de toute leur vie, quelles peines n'auroient-ils pas ? Tantôt c'est un Prince qui les honore de ses Ordres ; & pour obéir, les corps les plus usés trouvent encore de la vigueur ; voyages, négociations, hazards dangereux, rien ne coûte. Tantôt c'est un Emploi glorieux, ou l'habitude d'une Puissance à ménager, & pour lors que de pas, que d'attentions ! Les plaisirs mêmes dont on fait partie deviennent par les peines qu'ils causent les ennemis de la santé, & contraignent ceux qui s'y livrent de la sorte de confesser que de tels amusemens sont de dures nécessités.

L X X X I I.

La Cour te trompes ainsi que l'Ange de
ténébres ,

Quand il donne aux forciers des feuilles
pour trésor ;

Les plus luisans flambeaux sont des torches
funébres ,

Et tout ce qui reluit à la Cour n'est pas or.

*La Cour te trompe ainsi que l'Ange de
ténébres.* Il a essayé de tromper le Fils
de Dieu ; quels efforts ne fait-il donc
pas pour séduire les enfans des hom-
mes ? On sçait qu'il le transporta un
jour sur une haute montagne , & que
lui montrant tous les Royaumes du
monde , & toute la gloire qui les ac-
compagne , il lui dit : Je vous donnerai
toutes ces choses , si en vous proster-
nant devant moi, vous m'adorez. (*Mat.*
4. 8. 9.) Portrait fidèle de la pompe
mondaine qui préside aux Cours des
Rois. Le Prince ne tient pas ce langage
à ses Courtisans , il sçait qu'il est hom-
me , & que l'adoration n'est dûe qu'à
Dieu. Mais la gloire, les richesses, la ma-
gnificence , l'autorité , la force , & ce

grand nombre de sujets qui environ-
nent le Trône, forment comme un
phantôme qui séduit les spectateurs,
& qui tenant d'une main les richesses,
les honneurs, les graces, les dignités,
& les titres, semble tendre l'autre sur la
tête des mortels en disant : Je vous
donnerai toutes ces choses, si en vous
prosternant vous m'adorez.

LXXXIII.

Tu voudrais en mourant exercer ta ven-
geance,

Faire voir ton amour & ton ambition :

Hé ! que ne formes-tu ta mort à la nais-
sance,

Qui t'a produit tout nud de toute passion.

*Qui t'a produit tout nud de toute pas-
sion. Cela est-il bien vrai que nous nais-
sons sans passions ? Qu'est-ce donc que
la tristesse, l'envie, la colère, la jalousie
que l'on remarque dans les enfans
au berceau ? Ne sont-ce pas là de vé-
ritables passions ? Et si elles ne sont
pas encore de grands désordres, c'est
parce que les forces manquent au
sujet.*

L X X X I V.

Tu voudrois voir mûrir les fruits de la
science,

Mais à la fin cela n'est rien que vanité ;

Le sçavoir aujourd'hui se méfonde ; l'igno-
rance

Passé l'Hiver au feu, & à l'ombre l'Été.

*L'ignorance passe l'Hiver au feu & à
l'ombre l'Été.* Ces paroles me rappel-
lent un Quatrain sur la mort de le
Noble, qui fit bruit sur la fin du
siècle passé.

Le Noble est mort peu noblement :

La charité fournit sa bière,

Sa fosse & son enterrement ;

L'ignorance en est toute fière.

L X X X V.

Tu marches à tous pas par la pluie & la fange,

Pour ce corps, à tous coups contre toi ré-

volte,

Phinice fait des cordes & son âne les mange ;

L'esprit qui sert au corps n'a plus de liberté.

Phinice fait des cordes & son âne les

mange. Ce fait est tiré de l'Histoire d'Allemagne, où il est fait mention d'une fameuse Faction mue entre les Guelfes & les Gibelins, qui a commencé à désoler l'Italie environ l'an 1228 sous le Pontificat de Grégoire IX. & sous l'Empire de Frédéric II, & qui a duré deux ou trois siècles si violente, que les enfans enfermant leurs peres & meres, & les peres & meres enfermant leurs enfans, les laissoient mourir de faim. Dans cette cruelle persécution, une femme nommée Phinice fut enfermée avec son âne, qui pressé par la faim, mangeoit des laslets de fil que cette femme faisoit pour s'occuper. Mais bientôt ce pauvre animal servit de nourriture, & conserva pendant quelque temps la vie à sa maîtresse, qui n'ayant plus rien après ce secours, mourut de faim, comme une infinité d'autres.



LXXXVI.

Tu fais autant de pas en la mort qu'en la vie,

Tiens pour morts tous les jours que tu auras
vécu,

L'avenir n'est pas tien, au présent ne le fie

Qu'un instant, & le temps est par la mort
vaincu.

Tiens pour morts tous les jours que tu
auras vécu. Sur-tout quand tu les auras
passés sans rien apprendre, ou sans avoir
fait quelque bien.

LXXXVII.

Quand l'homme est embarqué de ce monde
au navire,

Il ne peut retarder son cours ni l'avancer,

Le vent, l'air, ni la mer, ne font de son
empire,

Et il se perd souvent en voulant rebrousser.

Quand l'homme est embarqué de ce
monde au navire, il ne peut retarder son
cours ni l'avancer, par ses propres for-
ces, il est vrai, mais il peut obtenir des
jours de celui qui est le maître de la vie

& de la mort. Ezechias averti par Isaïe de sa mort prochaine, gémit devant Dieu & le prie, & Dieu lui accorde encore quinze ans de vie. Bien plus, il ordonne pour preuve de la grace qu'il lui accorde, la rétrogradation de l'ombre du Soleil, sur le cadran d'Achaz. Preuve certaine que Dieu prolonge quelquefois nos jours : fondement des Prières de l'Eglise pour la guérison des maladies. (1^{re} 38. 5.)

LXXXVIII.

On regrette celui qui est content qu'il meure :

Socrate s'éjouit de ce qu'il meurt à tort ; Xantipe fond en larmes, l'un rit & l'autre pleure,

Jugeant diversement des traits de cette mort.

Socrate se réjouit de ce qu'il meurt à tort ; Xantipe fond en larmes. Je n'apprendrai pas à connoître Socrate. Tout le monde sçait que de tous les Payens c'est celui qui a approché le plus près du Christianisme, soit par la connoissance d'un seul Dieu, soit par la pureté de la morale. C'est même ce mépris de

l'idolatrie qui lui a mérité la mort de la part de ceux mêmes qui lui avoient rendu les honneurs divins. C'est aussi cette fin glorieuse, jointe à toutes les vertus morales qu'il possédoit au souverain degré qui lui ont attiré les éloges de Saint Justin & de plusieurs Pères de l'Eglise, qui ont été jusqu'à dire qu'ils ne désespéroient pas de son salut. Il naquit la quatrième année de la LXXVII Olympiade, & mourut la première année de la XCV.

Xantipe fond en pleurs. Notre Auteur ne veut pas parler ici de la femme de Socrate qui s'appelloit Xantipe, & dont la méchanceté a pû lui rendre la mort aussi dure, que la bonté & l'innocence l'avoient rendu joyeuse à son mari. Il veut parler de Xantipe Général Lacédémonien qui fut envoyé l'an 255 avant Jesus-Christ au secours des Carthaginois contre les Romains, & qui par plusieurs conquêtes remit la République de Carthage en état de se défendre. Cependant ses mêmes Carthaginois par une infigne ingratitude qui l'achève de les décrier, après lui avoir donné des marques apparentes de reconnaissance, le renvoyèrent & payé-

372 LES QUATRAINS.
rent ceux qu'ils chargèrent de sa conduite pour lui faire faire naufrage , afin qu'il pérît dans les eaux.

LXXXIX.

Courir à cette mort , c'est désespoir & rage ,
La seule patience à pied de plomb l'atteint ;
Qui la méprise montre un acte de courage ;
Car le poltron la fuit , & l'ignorant la craint.

L'ignorant la craint. Notre Auteur ne tombe-t-il pas en contradiction avec lui-même ? Il vient de dire que Xantipe fondoit en pleurs à la vûe de la mort ; & certainement Xantipe n'étoit pas un ignorant.

XC.

Quand la dernière arène achève l'horloge ,
Il faut sans reculer franchir le dernier pas :
Sans murmure & sans bruit le courageux
 déloge ,
Et quand il faut partir on ne le chasse pas.

Sans murmure & sans bruit le courageux déloge , & plus volontiers encore le vrai chrétien. Celui-là par héroïsme

ne veut pas qu'on le chasse ; mais celui-ci part tout ensemble & par héroïsme & par religion.

XCI.

Il tarde au pelerin d'achever son voyage ,
Le marinier voudroit n'être plus sur les eaux :
Tout ouvrier est gai au bout de son ouvrage,
L'homme pleure approchant de la fin de ses
maux.

L'homme pleure approchant de la fin de ses maux. Nous en avons déjà donné la raison : c'est que flotant toujours , & d'autant plus même qu'il a de religion ; entre l'espérance & la crainte, autant il est courageux par l'espérance qu'il a en son Dieu, autant il est tremblant par la défiance de ses mérites. Car s'il se pouvoit toujours dire à lui-même ce qui suit :

XCII.

Pour un temps la clarté du Soleil est ravie ,
Mais tu la recevras bien plus brillante un
jour :

Et ce jour que tu crois le dernier de ta vie ,
Est une autre naissance en l'immortel séjour.

Si, dis-je, le mourant pouvoit se

dire ces consolantes paroles : Ah ! bien loin de trembler, il se dirait avec le Roy Prophète : Comme un cerf altéré soupire après les eaux, ainsi mon ame soupire après vous, ô mon Dieu ! Quand paroîtrai-je devant vous, se dit-elle mille fois ? Mes larmes me servent de nourriture, sur-tout quand on me dit : Où est ton Dieu. Je me consume, je me répans en soupirs, quand je pense que du tabernacle des pécheurs je passerai dans le tabernacle admirable, dans la maison de mon Dieu. (Psal. 41. 1. & seq.)

XCIII

Quel tort te fait la mort, dis, mondain, je te prie,

Qu'en perdant sous l'espoir de quelque jeu plus beau,

Elle t'ôte la carte, en te coupant la vie,

Et pour sauver ta vie emporte le flambeau.

Et pour sauver la vie spirituelle, emporte le flambeau de la vie corporelle. Tant que l'homme est sur la terre, il peut mériter & démeriter. Il est même plus en danger de diminuer les méri-

tes; par la pente naturelle qu'il a au mal. Lui couper la vie, c'est donc l'enlever aux occasions dangereuses.

X. C I V.

Couard, tu crains passer sur cette étroite planche

Où Dieu même a passé, où tous les hommes vont:

Tu y vas en enfant que l'on tient par la manche,

Et toujours vers le bord tu retournes le front.

Tu crains de passer sur la planche où Dieu même a passé. C'est le plus puissant motif de consolation que puisse avoir un mortel chrétien, que de considérer que J. C. l'innocence même, s'est soumis à la mort. N'a-t-il pas fallu, dit-il, aux Disciples d'Emmaüs, n'a-t-il pas fallu que le Christ, souffrît & qu'il entrât ainsi dans sa gloire? (Luc, 24. 26.) Il est vrai que cette nécessité de mourir dans le Fils de Dieu n'est absolue que par rapport, à l'accomplissement des Propheties, & au décret de la satisfaction parfaite. mais si celui qui vient expier le péché qui n'étoit point en lui prend

376 LES QUATRAINS
dans toute son étendue la peine du
péché, à plus forte raison le pécheur
même doit-il s'y soumettre.

XC V.

Au-delà tu verras ces charmantes campagnes,
Dont l'immense beauté surpasse le discours,
Des Rois & des sujets les âmes sont compa-
gnes,

C'est un état certain qui durera toujours.

*Des Rois & des sujets les âmes sont com-
pagnes ; sans sentir jamais aucun mou-
vement d'émulation ni de jalousie. En-
tre les sujets qui composent les Cours
des Princes, tous sont jaloux, quel-
ques-uns sont heureux, & beaucoup
sont mécontents. Mais dans la Cour
de l'Etre Souverain, tous sont égale-
ment contents, parce que formant tous
un culte éternel à l'auteur & à l'objet
de leur bonheur, il se fait dans les
cieux ce qui est dit dans l'Ecriture d'un
Empire florissant : Tous obéissent à
un seul, & cette obéissance renferme
une joie d'autant plus pure qu'elle est
plus exempte des passions qui pour-
roient la troubler. (1. Machab. 8. 16.)*

XC VI.

XCVI.

Que verras-tu de plus pour vivre davantage,
 Ce ciel & ce soleil se font vûs autrefois,
 Et quand tu renaîtrois pour passer un autre
 âge,
 Cet univers seroit tout tel que tu le vois.

Cet univers seroit tout tel que tu le vois : nouveau motif de constance à souffrir le sort commun de tous les hommes, puisqu'en vivant davantage, nous ne verrons rien de plus, & qu'au contraire, en mourant, nous verrons de nouveaux cieus & une nouvelle terre qui nous est promise, où la justice habitera & régnera à jamais. (Is. 65. 17. 2. Petr. 3. 13.)

XCVII.

La mort finit les maux, elle est le seul refuge
 De celui qui ne peut éviter le courroux.
 D'un superbe ennemi, & d'un sévère juge ;
 C'est un lieu que le ciel a ordonné pour tous.

C'est un lieu que le ciel a ordonné pour tous. J'aimerois mieux dire : C'est une
 Ii

peine que Dieu a ordonné, non pas *pour finir tous les maux* que souffrent les hommes, mais pour expier le mal que l'homme a fait : la mort dans la fin est une peine, & non pas un soulagement. Dieu n'a pas dit à l'homme : Vous mourrez pour ne plus souffrir ; mais il lui a dit : Parce que vous avez péché, vous mourrez.

XCVIII.

A ce dernier départ l'âme rit ; le corps pleure,
Le banni s'éjouit au temps de son retour.
Ce corps est le logis, ce n'est pas la demeure.
L'âme immortelle veut un immortel séjour.
L'âme immortelle veut un immortel séjour. Elle a un desir naturel de ne point mourir, elle sent en elle, je ne sais quel qui lui annonce son immortalité, & ce je ne sais quoi non seulement la lui annonce, mais la lui prouve même. Car si les Philosophes concluent de l'idée que tous les hommes ont de Dieu, qu'il y a un Dieu, parce que, disent-ils, Dieu ni la nature ne font rien d'inutile : du desir naturel que l'âme a de ne point mourir, ne doit-on pas conclure quelle est immortelle ?

X C X I X.

Comme l'aube la mort est du jour la four-
rière,

Où toujours le soleil sans se coucher resuit;

On ne s'égare point sous la claire lumière;

Qui va contre le jour ne doit craindre la
nuit.

*Comme l'aube la mort est du jour la four-
rière, sur-tout pour les serviteurs de
l'Agneau pour lesquels Saint Jean dit
qu'il n'y aura plus de nuit, parce que
Dieu même les éclairera. (Apoc. 22.*

*5.) Pendant la vie ils ont eu besoin
de la lampe de l'ancienne Loi & du
soleil de l'Evangile pour les conduire.*

*Mais à la mort toute la lumière de la
Loi qui nous éclaire durant la nuit de
la vie présente, comme une lampe qui
brille dans un lieu obscur, se dissipera à
la présence de ce grand jour qui n'aura
point de nuit, & où ils connaîtront
toutes choses dans la contemplation
de Dieu même.*

C.

D'un éternel repos la fatigue est suivie.
 Ta servitude aura une ample liberté ;
 Où se couche la mort là se lève la vie ,
 Et où le temps n'est plus ; là est l'éternité.

Où le temps n'est plus , là est l'éternité.
 Ce seroit ici le lieu d'expliquer ce que
 c'est qu'éternité : mais j'avoüe que l'a-
 bondance de ce sujet me rend muet ,
 me rend indigent. Car comment expli-
 quer un bonheur , tel que celui de voir
 Dieu , non pas pendant dix mille ans ;
 jouir de Dieu , non pas pendant cent
 mille ans ; se sentir en Dieu & Dieu
 en soi , non pas pendant cent millions
 d'années , mais pendant un temps su-
 périeur à tous les temps. O profon-
 deur de richesses qu'il est permis d'en-
 vier , mais qu'il n'est pas possible de
 comprendre ! S'il m'étoit cependant
 permis de pénétrer ce riche mystère ,
 je dirois que l'éternité est ce qui de-
 meure toujours , soit qu'il ait eu un
 commencement comme notre ame , soit
 qu'il n'en ait point comme Dieu. L'éter-
 nité n'est autre chose que le souverain

Bien , pourvû qu'elle soit heureuse ; car la félicité sans éternité est une félicité imparfaite , & l'éternité sans félicité est une éternelle misère. L'éternité ne reçoit ni passé ni futur. On ne peut dire d'elle : Elle a été , comme si elle n'étoit plus , ni elle sera , comme si elle n'étoit pas encore. C'est une durée à laquelle rien n'arrive , de laquelle rien n'échappe , qui est toujours la même : d'où on peut conclure , qu'être éternellement heureux , & être en Dieu , est une même chose , parce que Dieu se définissant aux hommes , ne s'est donné d'autres caractères que ceux ci : Je suis celui qui est. (*Exod. 3. 14.*)



QUATRE VINGTS

DU MEME

PIERRE MATTHIEU,

Sur la vie & sur la mort.

TROISIEME CENTURIE.

Cette grandeur des Rois, qui nous
semble un colosse, n'est
qu'ombre, poudre & vent. L'unique
honneur des Rois.

D'une exécration main meurt dedans son
casse, Au temps que l'Univers trembloit de
ses loix.

REMARQUES. L'unique honneur des Rois. Quoique
Henry IV surnommé le Grand, ait bien
mérité ce titre, je ne voudrois pas l'ap-

~~peut-être l'honneur des Rois.~~ Plusieurs l'ont précédé, & quelques-uns l'ont suivi qui ont honoré le Trône autant que le Trône les honoroit. Que notre Auteur se contente d'ont de dire, qu'Henry IV étoit l'honneur des Henrys : & pour lors cet éloge seroit aussi juste que si on disoit que Louis XIV est l'honneur des Louis.

II.

Hier tout étoit triomphe, aujourd'hui chacun pleure ;

La beauté du matin n'a duré jusqu'au soir :

On a vu vivre & mort ce Prince à moins d'une heure,

Avant bu le calice de la mort sans le voir.

Hier tout étoit triomphe. Si l'Univers ne tremblait sous les Loix d'Henry, comme il vient d'être dit, du moins avoit-il un projet qui tendoit à faire trembler tout l'Univers. Après avoir fait une paix générale avec tous ses ennemis, il se mit en tête de renverser toutes les Monarchies du monde, & de donner une nouvelle face à l'Univers. Il vouloir diviser la Chrétienté en

384 LES QUATRAINS
quinze Souverainetés égales : cinq de-
voient être Royaumes héréditaires , six
autres devoient être électifs , & les
quatre autres Républiques. Par cet
établissement Henry devoit être l'arbi-
tre de toute la Chrétienté ; & déci-
der de tous les différens qui naîtroient
entre ces Princes , & dans leurs Etats.
Mais celui par qui régner les Rois ,
celui qui donne les Couronnes se joue
de ceux qui veulent partager sa puis-
sance. Ce Prince , après avoir travaillé
dix ans à ce projet , meurt en un mo-
ment d'une main meurtrière , & devient
la victime de la féleratesse , comme il
avoit été le jouet de son ambition.)

III.

En ce monde tout branle , il n'y a rien de
ferme ,
C'est une mer qui n'a sûreté , calme , ni
port :
Les Empires , les Loix , les Villes ont leur
terme ;
Tout ce qui prend naissance est sujet à la
mort.

Tout ce qui prend naissance est sujet à la
la

la mort. C'est la seule chose certaine qu'il y ait sur la terre. Les Philosophes regardent comme un principe de connoissance ces paroles : Je pense , donc je suis. Mais ils peuvent en même temps poser pour principe incontestable celles-ci : Je suis , donc un jour je ne serai plus.

IV.

Le temps va comme un vent , comme un torrent il coule ,

Il passe & rien ne peut l'empêcher de courir ;
Qui sçait combien de maux en un moment
il roule ,

Croit que cesser de vivre , c'est cesser de mourir.

Cesser de vivre , c'est cesser de mourir.
Ce sont les sentimens que doit avoir un véritable Chrétien , quand il pense que la mort est la porte d'une béatitude que son Sauveur lui a mérité ; quand il la considère comme le terme de son voyage , comme la fin de son exil , comme le but de ses travaux , comme les prémices de sa récompense ; ne doit-il pas se dire avec le Patriar-

che Tobie : Seigneur , rappelez à vous mon esprit , parce qu'il m'est plus avantageux de mourir que de vivre : (*Tob. 3. 6.*) avec le S. homme Job ; Pourquoi la lumière m'est-elle donnée ? Est-ce pour sentir autant de joie en recevant la mort , qu'en ressent un homme qui trouve un trésor. (*Job, 3. 20.*) Avec le Sage : Quand viendra le jour de notre fin , mille fois préférable à celui de notre naissance. (*Eccli. 7. 2.*) Enfin , avec l'Apôtre Saint Paul : Jesus-Christ est ma vie , & ma mort est un gain. (*Philipp. 21. 22.*)

V.

L'homme ignore son être au ventre de sa
mere ,

(Ruse de la nature.) Ayant quelque raison,
Il connoîtroit qu'au monde il n'y a que
misère,

Et feroit son tombeau dedans cette prison.

L'homme ignore son être au ventre de sa mere. Non-seulement il ignore son être , mais il ne sçait pas même quand & comment il a été conçu. Bien plus , il ignore comment il est venu au point

de grandeur où il est : si c'est par extension de ses os, ou si c'est par une addition de matière à ces mêmes os. Faut-il donc s'étonner que ne sçachant pas quand & comment il est venu au monde, il ne sçache pas non plus quand & comment il doit en sortir.

VI.

On meurt le même jour que l'on commence
à naître,

On s'oblige au naufrage entrant dans le ba-
teau,

Naître & mourir n'est qu'un, l'être n'est
qu'un non-être :

Il n'y a qu'un soupir de la table au tombeau.

L'être n'est qu'un non-être, par suc-
cession, mais non pas en même temps.
Le non-être est une privation d'exis-
tence ; l'être est une existence actuelle,
qui ne peuvent subsister ni ensemble,
ni en même temps.



VII.

La vie est un éclair, une fable, un mensonge,
Le souffle d'un enfant, une peinture en l'eau,
Le songe d'un qui veille, & l'ombre encor
d'un songe,

Qui de vaines vapeurs lui brouillent le cer-
veau.

La vie est un éclair, une fable, un mensonge, le souffle d'un enfant, &c. Toutes ces comparaisons & les suivantes, ne sont vraies que par comparaison avec l'éternité. C'est dans ce sens que Job dit que la vie n'est qu'un souffle. (Job, 7. 7.) Car la vie en elle-même n'est pas *une fable*, n'est pas un *mensonge*, mais une réalité rapide, surtout quand on la compare à ces siècles sans fin qui doivent la suivre.



VIII.

Cette vie aux échets proprement se rapporte ,
 Autant de place y tient le pion que le Roy ,
 L'un saute , l'autre court , l'un surprend ,
 l'autre emporte ,
 Les noms sont distingués , & tout n'est que
 du bois.

Les noms sont distingués , & tout n'est que du bois : mais c'est un bois , qui , comme un chêne dans une forêt , commande à tous les autres arbres. Les Rois & les sujets font un corps qui est de la même chair. Mais la subordination établie par le Toutpuissant demande que ce corps ait une tête , & que cette tête commande aux membres.

IX.

La mort , l'exil , la peur , la douleur & l'envie ,
 Et tant de maux qui sont plutôt vûs que
 pensés ,
 Ne sont pas peines , mais des tributs de la vie ;
 Les Rois ni les bergers n'en sont pas dispensés.

La mort , l'exil , la peur , &c. ne sont
 K k iij

pas peines. Je crois que notre Auteur se trompe ici. Ce sont de véritables peines auxquelles a été condamné l'homme après son péché, la sueur, la douleur; la mort *sont les tributs de la vie*, mais ces tributs ne sont-ils pas des peines, & des peines d'autant plus grandes, qu'elles sont inévitables.

X.

Par les Mysteres Saints la mort n'est divertie
D'attaquer les plus grands même devant
l'Autel;

Henry de Luxembourg meurt en prenant
l'Hostie,

Et Victor boit la mort au Calice immor-
tel.

Henry de Luxembourg meurt en prenant l'Hostie. Ce fait n'est pas certain: quelques Auteurs ont écrit que ce Henry, VII^e Empereur de ce nom, fut empoisonné dans une Hostie par les mains de Bernard Politien Religieux Dominicain, près de Sienne, en un lieu nommé Boncouvent, & qu'en mourant, il dit à ce malheureux: En me donnant le Pain de Vie vous m'a-

vez donné la mort. Mais Albertin Musfat , assez exact sur ce qui regarde ce Prince , & Conrad Vacer, qui a écrit sa vie , ne font point mention de ce genre de mort , assez intéressant cependant pour le rapporter.

X I.

Tu dois ton ame au ciel , ne fait pas qu'il te
l'ôte ;

Par force , le Chrétien la rend de son bon
gré :

Il faut traiter l'esprit comme on traite son
hôte ,

Que l'on ne contrainst pas de sauter le degré.

Tu dois ton ame au Ciel , pour deux raisons. Premièrement , parce qu'elle vient du Ciel. Secondement , parce qu'elle y tend naturellement. Elle vient du Ciel : c'est là qu'elle a été créée , & c'est de-là qu'elle est envoyée pour animer le corps. Elle y tend naturellement , parce que , dit l'Apôtre : De même que le premier homme , c'est-à-dire le corps , formé de la terre est tout terrestre , le second homme , c'est-à-dire , l'esprit venu du Ciel , est tout

céleste. (1. Cor. 15. 47.) Il est vrai que l'Apôtre fait ici la comparaison d'Adam & de Jesus-Christ ; mais le premier Adam étant tout terrestre , & le second étant tout spirituel , ces paroles ont souvent été entendues du corps & de l'esprit.

XII.

Mieux vaut choir que toujours de la chute
être en crainte ,

Mieux vaut mourir , que d'être à toute heure
aux abois ,

La fin de la douleur est la fin de la plainte ;

Rien n'est trouvé fâcheux qui ne vient qu'une
fois.

Rien n'est trouvé fâcheux qui ne vient qu'une fois. Cette pensée est d'un fameux Stoïcien (*Senec. de remediis fortuitor in principio.*) Mais pour être ancienne , je ne la crois pas plus juste. Un criminel condamné au feu , à la roue ne souffre qu'une fois ce supplice , cependant peut-on dire que ces sortes de supplices ne soient pas horribles.

XIII.

La vie est une toile , aux uns elle est dé-
toupes ,
Aux autres de fin lin , & dure plus ou moins ;
La mort , quand il lui plaît , sur le métier la
coupe ,
Et l'heur ou le malheur comme les fils sont
jointes.

La vie est une toile. Job l'avoit dit
avant notre Auteur. Mes jours , dit-il ,
ont été retranchés plus vite que le fil
de la toile n'est coupé ; & ils se sont
écoulés sans me laisser aucune espéran-
ce. (*Job*, 7. 6.) Dure pensée pour
ceux qui auront joui du bonheur de
la vie, & qui arrivés aux derniers mo-
mens , s'écrieront dans l'amertume de
leur ame : Tout est passé comme une
ombre. Mais quelle conséquence en
tirent les élus pendant la vie ? Puisque
tout passe si rapidement , se disent-ils ,
ne nous y attachons donc pas.



XIV.

Ces noms qui font que l'un se plaint & l'autre brave,

Noms trouvés par l'injure ou par l'ambition,
Sont égaux à la mort ; le comite & l'esclave
N'ont dessus son état point de distinction.

Noms trouvés par l'injure ou par l'ambition, mais souvent aussi par la justice. Les esclaves chez les Anciens étoient de droit naturel. Ils se vendoient ; on les achetoit, & par ce commerce subsistoit la subordination. Aujourd'hui nous entendons par le nom d'esclave, un criminel condamné à servir le Roy dans ses Galères, & par le nom de Comite, celui qui commande aux esclaves. Quoi de plus juste que le crime soit puni ? Quoi de plus nécessaire qu'un Prévôt qui commande ?



X V.

Ne perds pour l'ami mort le manger ni le
somme ,

Telle douleur ne doit l'entendement pàtir :
Qui plaint un homme mort , se plaint qu'il
étoit homme ,

Et qu'entrant dans la vie , il promet d'en
sortir.

*Ne perds pour l'ami mort le manger
ni le somme* , parce que , dit le Sage ,
il est entré dans le repos. Il permet
cependant de pleurer le mort pendant
sept jours , pour payer les droits à la
nature ; mais ce qu'il ajoute est bien
digne de remarque. On pleure un mort ,
dit-il , pendant sept jours , mais l'insensé
& le méchant doivent être pleurés pen-
dant toute leur vie. (*Eccli. 22. 13.*)
Pourquoi cela ? Parce que sa vie est
pire que la mort , parce qu'il est tous
les jours tué dans son ame , qu'il est
lui-même son meurtrier , & qu'à moins
que Dieu ne le touche , cette mort ne
finira point , & fera pour lui une sour-
ce de maux éternels.

Le jeune & le vieillard ne vont de même
traite ;

L'un marche doucement, & l'autre veut
courir ;

Il est bon de mourir avant qu'on le souhaite.
Un homme courageux se doit sentir mourir.

*Il est bon de mourir avant qu'on le
souhaite*, parce que le motif de notre
desir est plus épuré. L'homme tout
terrestre ne souhaite ordinairement de
mourir que quand il souffre sur la ter-
re ; mais quand on meurt avant que
les malheurs détachent de la vie, quand
on meurt avec soumission à la volonté
de Dieu, le sacrifice est plus parfait.

XVII.

Heureux qui sort du monde aussitôt qu'il y
entre ,

Son air est pestilant à qui le trouve sain,
Heureux fut cet enfant qui en sortant du
ventre

D'une mere Espagnole y retourna soudain.

Heureux fut cet enfant d'une mere Es-

pagnole. Notre Auteur auroit bien dû nous apprendre son nom. Je l'ai cherché en vain dans les meilleures sources. Si ce fait est vrai, il est assez rare pour ne le pas peindre ambigument. Ne voudroit-il point parler du siège de Sagunte en Espagne, où la famine fut telle, que les hommes se mangèrent les uns les autres, & où il arriva, peut-être, ce que nous lisons d'une mere au siège de Jérusalem, qui tua son enfant pendant à sa mammelle, & qui se conserva la vie pendant quelques jours aux dépens du fruit à qui elle l'avoit donnée. Mais au défaut de cette connoissance certaine, voici quelques vers qu'un Poëte moderne met à la bouche de Marie Stuart dans sa longue prison, & qui ont grand rapport à notre sujet;

Qu'un enfant est heureux lorsque dès son
berceau,

L'Astre de sa naissance éclaire son tombeau,
Que le jour qui l'anime est celui qui le tue,
Et qu'il perd la lumière alors qu'il la salue;
La mort dont le seul nom nous épouvante
tous,

Ne s'apparoît à lui que d'un visage doux.

XVIII.

Les tourmens de ce corps ne sont que des
vergettes

Pour ôter la poussière aux plis de la vertu,
Et rendre de l'esprit les passions plus nettes ;
L'air se purge tant plus que le vent l'a battu.

Les tourmens de ce corps rendent de l'esprit les passions plus nettes, de même que le feu éprouve l'or & le rend plus pur. C'est la comparaison dont se sert le Sage pour fortifier le juste dans ses peines. Acceptez, lui dit-il, de bon cœur tout ce qui vous arrivera ; au temps de votre humiliation conservez la patience, parce que, comme l'or & l'argent s'éprouvent par le feu, ainsi les hommes que Dieu reçoit au nombre des siens, s'éprouvent dans le fourneau de l'humiliation.



XIX.

Te sachant que la mort ta paupière ne serre,
 Au lieu même où le Ciel ne l'a voulu ouvrir,
 Tu crains pour t'enterrer n'avoir assez de
 terre ,
 Et que le Ciel ne soit étroit pour te couvrir.

*Tu crains pour t'enterrer n'avoir assez
 de terre, Hé qui peut avoir cette crain-
 te ? On voit des riches acheter des Pro-
 vinces entières pour y régner pendant
 leur vie : mais en voit-on beaucoup
 prendre la précaution , comme Abra-
 ham , d'acheter un tombeau ?*

XX.

Le ciel n'a maintenant moins d'ordre & d'in-
 fluence ,
 Le Soleil n'est moins clair, l'Océan moins
 entier ,
 Ni le feu moins actif qu'au temps de leur
 naissance ,
 Et l'homme est bien déchu de son être pro-
 mier.

L'homme est bien déchu de son être pre-

mier. C'est une considération qui doit bien servir à l'humilier. Quoi ! se peut-il dire : Tout ce vaste Univers étoit fait pour moi , il est demeuré dans sa perfection : & moi malheureux que je suis , je suis déchu de la mienne.

XXI.

Tu dis qu'il n'est pas temps , mondain , que
tu t'amendes ;

Mais Dieu hait le pécheur qui au péché
croupit :

Sa clémence paroît aux offenses plus grandes,
En vain l'attend celui qui forçoit par dépit.

*Tu dis qu'il n'est pas temps , mondain ,
que tu t'amendes ; & moi je vous dis avec
les propres paroles de la Vérité : Ne
tardez pas de vous convertir au Sei-
gneur , ne différez pas de jour en jour
votre retour à lui ; le jour de ses ven-
geances viendra tout d'un coup , &
vous en ferez les victimes. (Eccli. 5.
8. 9.)* Car s'il y avoit quelques bon-
nes raisons qui autorisassent vos délais ,
ce seroit sans doute celles-ci : Je suis
dans l'âge le plus orageux ; mille dif-
férens projets me partagent , le choix
de

de mon état m'inquiète , l'établissement de ma famille m'occupe , les devoirs de mon état m'accablent , viendra le temps où le calme succédera sans doute à mes tempêtes , & pour lors la mesure de mes retardemens sera celle de ma ferveur ; je retournerai à Dieu de toute mon ame & de toutes mes forces. Excellente raison , si ce mieux que vous projettez étoit incertain , mais mauvaise excuse , s'il est certain. Or qui vous a assuré que vous sortirez du cahos d'affaires qui vous environne. Dieu vous a promis le pardon , mais vous a-t-il promis du temps pour l'obtenir. Voici donc le plus sûr parti : c'est que vous commenciez dès-à-présent un ouvrage que vous pourrez perfectionner dans la suite , de peur qu'en différant trop long-temps pour faire le plus , le moyen de faire le plus & le moins ne vous soit ôté.



XXII.

Qui de ce qu'il a dit, fait ou pensé, demande
 A soi-même le compte au soir & au matin,
 Se verra soulagé d'une peine bien grande,
 Au compte général qu'il rendra sur la fin.

De ce qu'il a dit, fait ou pensé. Cela ne suffit pas, il faut qu'il s'interroge encore sur les omissions. Je suppose un Chrétien qui pendant toute la journée n'a rien dit, ni fait, ni pensé contre la loi de Dieu : mais n'a-t-il rien omis des devoirs de son état ? C'est pourquoi Jesus-Christ dit aux Juifs : Voilà les choses qu'il falloit faire, sans néanmoins omettre les autres. (*Matth. 23, 23.*)

XXIII.

Pour l'injure qui fait que la couleur te
 monte,
 Et dis les vérités, tu n'as point d'action :
 De commettre le mal tu n'avois point de
 honte,
 N'en ais point non plus pour ta corruption.
De commettre le mal tu n'avois point

de honte , n'en ais point non plus pour la corruption. Il y a deux sortes de honte , dit le Sage , une qui conduit au péché , & l'autre qui couvre de gloire , (*Eccli. 4. 25.*) Je conviens que l'on doit rougir de honte , quand on considère que l'on est si différent de ce qu'on devroit être , & qu'on a défiguré l'image de la Divinité par des traits indignes de l'humanité même. Mais que cette honte nous accompagne dans les moyens qui nous sont donnés de nous corriger, voilà celle qui conduit au péché au lieu d'en détourner.

X X I V.

Peut-être cet enfant se verra pauvre ou riche.
 Peut-être il sera sage , ou ne le sera pas ,
 Peut-être il deviendra ou libéral ou chiche ;
 Mais il ira un jour , sans peut-être , au trépas.

Il ira un jour , sans-peut-être , au trépas. Nous avons déjà expliqué ailleurs tous ces différens *peut-être* , c'est pourquoi nous nous contenterons de dire que l'homme n'étant né que pour mourir , il n'y a point là-dessus de *pensée* pour lui.

XXV.

Quand le vin est au bas l'épargne n'est plus
bonne ;

Car le pis & le moins reste au fond du ton-
neau :

N'abuse du loisir que ton âge te donne,
Et descends quelquefois tout vivant au
tombeau.

*Descends quelquefois tout vivant au
tombeau.* Par la fréquente pensée de
la mort , laquelle , dit le Sage , est ca-
pable de détourner du péché. Car don-
nez-moi l'homme le plus sensuel , le
plus voluptueux , le plus livré au mon-
de , le plus esclave de ses passions , le
plus attaché à la vie , par les plaisirs,
les richesses , les prospérités & les hon-
neurs , je ne demande autre chose de
lui pour le convertir , & le rappeler à
son propre cœur que la pensée fré-
quente de la mort. Qu'il se dise seu-
lement tous les soirs en entrant dans les
ombres de la nuit , si semblables à cel-
les de la mort : Tu ne descendras peut-
être pas du lit sur lequel tu es monté ;
& tous les matins : Tu t'éclipseras peut-

Être aujourd'hui avec le jour qui t'éclaire : & bientôt vous le verrez changer, la crainte prendra la place de la sécurité ; & plus l'habitude d'une vie sensuelle le flatoit, plus l'habitude d'une pensée salutaire le confondra.

XXVI.

Pécheur, ton Dieu n'est pas un Rhadamante horrible,

Qui ne veut des péchés au pardon consentir ;
Il n'y a point au Ciel de crime irrémissible,
En terre il n'y a point de trop tard repentir.

Un Rhadamante horrible ; c'est-à-dire, Rhadamante Roy de Licie, recommandable par sa sévérité à rendre la justice. Ce qui a donné sujet aux Poètes de feindre qu'il étoit un des trois Juges des Enfers.

Il n'y a point de crime irrémissible ; parce qu'il n'y a point de crime dont l'homme , aidé de la grace , ne puisse obtenir le pardon. Je sçai qu'il est dit dans Saint Luc (chap. 12.) qu'il y a des péchés contre le Saint Esprit qui ne seront remis ni en ce monde ni dans l'autre. Je sçai qu'il est écrit dans Saint-

Jean, (1. *Joan.* 5.) qu'il y a un péché qui conduit à la mort , & pour lequel il ne faut point prier. Mais quels sont ces péchés contre le Saint Esprit ? Sinon ceux qui attribuent au Démon les œuvres de Dieu. Or ces péchés qui sont appelés irrémissibles dans l'Ecriture , ne le sont cependant pas absolument , mais moralement parlant ; c'est-à-dire , qu'ils sont plus difficiles à remettre que les autres , parce que rarement celui qui les a commis s'en repent , & que faisant au Saint Esprit un outrage déclaré , il éloigne de lui le moyen d'obtenir la grace de la pénitence , & par conséquent du pardon. C'est ainsi qu'il faut entendre aussi les paroles de Saint Jean , que tous les Interprètes ont entendu de l'impénitence finale , & non pas d'aucun péché absolument irrémissible. Car tout péché est rémissible à celui qui se propose de le quitter : & quoique le péché pour lequel l'Apôtre exhorte de prier soit mortel , il n'est pas néanmoins à la mort , si celui qui l'a commis veut bien en faire pénitence. Si Jesus-Christ parlant de la maladie du Lazare (*Joan.* 11.) dit qu'elle n'alloit point à la mort ,

quoiqu'il en mourut, parce qu'il devoit ressusciter : à plus forte raison le péché qu'un homme commet plutôt par foiblesse que par malice, quelque grand qu'il soit, & dans lequel il ne veut point persévérer par une obstination criminelle, peut-il se remettre par les prières des justes, & par les œuvres de pénitence.

X X V I I.

Les yeux qui du Soleil aux rayons s'entretiennent

S'éblouissent soudain ; les jugemens plus clairs

Aux jugement de Dieu comme taupe deviennent :

Les aigles seulement soutiennent ces éclairs.

Les aigles seulement soutiennent ces éclairs. Cette pensée est tirée de la description du Jugement dernier, (*Matth.* 24. 28.) où l'Évangéliste, après avoir dit : Que comme un éclair qui sort de l'Orient paroît tout à coup jusqu'à l'Occident, ainsi sera l'avenement du Fils de Dieu, il ajoute, comme par une réflexion détachée : Par-tout où

le corps se trouvera, là les aigles s'assembleront. Comme s'il disoit : Le Fils de l'Homme paroîtra sur une nuée, brillant comme le feu d'un éclair, & autour de ce corps lumineux s'assembleront les aigles; c'est-à-dire, les Saints & les justes, qui comme des aigles auront pris leur vol au-dessus de toutes les choses de la terre, & qui seront dignes de porter leur vûe sur ce Soleil de justice, sans qu'ils en soient éblouis.

XXVIII.

Misérable vertu, ton fait n'est que misère,
La fortune à l'effet, tu n'as que le babil,
En ta pauvre maison, tu es comme étrangère,
Les méchans sont logés, & les bons en exil.

En ta pauvre maison tu es comme étrangère, méconnue, outragée même de plusieurs, mais respectée & honorée de ceux qui ont le bonheur de te connoître. Il est vrai que les justes essuyent quelquefois des injures de la part des pécheurs : mais plus la justice a été & s'est humiliée, plus, tôt ou tard, elle est exaltée ; plus la gloire devient semblable

ble à l'ombre qui fuit celui qui la fuit,
& qui fuit celui qui la cherche.

XXIX.

Jusqu'au dernier soupir l'homme a desir d'apprendre .

Socrate vit, vieillit , & meurt en apprenant ;
La science ne peut de la mort se défendre ;
Et sçavoir bien mourir , c'est être bien sçavant.

Socrate vit, vieillit, & meurt en apprenant, non-seulement à lui-même, mais encore à d'autres, que le moyen de bien mourir, c'est de bien vivre. Car il paroît, comme nous avons déjà dit, que ce qui causa sa joie & son héroïsme à la mort, c'est son innocence & la pureté de ses mœurs. La réponse qu'il fit à sa femme en est une preuve. Étant chargée de lui apprendre sa condamnation, & ajoutant que c'étoit bien à tort, il lui répondit : Ho ! voudrois-tu que ce fût justement ?



XXX.

Vivre , c'est commencer & finir même ouvrage :

La vie n'en est de même estimée de chacun ;
C'est un exil au sot ; c'est un voyage au sage,
Où il marche autrement que ne fait le commun,

C'est un exil au sot. Ainsi ne pensent pas les justes qui sont sur la terre , dont l'ame en prison dans leur corps mortel se regarde comme exilée de sa chere Patrie , & pousse de continuels soupirs pour y être rappelée. C'est même l'esprit de l'Eglise , lorsqu'au jour de la Fête de tous les Saints , elle met dans la bouche de ses enfans ces charman-tes paroles ; Pendant que toute la Cour céleste est dans la joie , nous gémissons ici-bas exilés de notre Patrie. Ah ! quand viendra le jour que notre esprit, sorti de sa misérable prison , ira s'unir aux Esprits Bienheureux. (*Hymn. de Laud.*)



XXXI.

Pour avoir un bon Roy , un Conseil juste & sage ,
Un peuple obéissant , & une ferme paix ;
L'Etat n'est sûr pourtant : le calme suit l'orage ;
Aux plus beaux jours on voit les brouillards plus épais.

Aux plus beaux jours on voit les brouillards plus épais : il est vrai ; mais à qui appartient-il de dissiper ces brouillards ? C'est au soleil ; c'est-à-dire , à un bon Roy , à un Conseil juste & sage , à un peuple obéissant. Quelque pacifique que soit un Gouvernement, il est bien difficile d'éviter toujours les troubles : mais si la sagesse de celui qui gouverne n'a pû les éviter, il faut que son courage essaye de les dissiper, & qu'en armant son bras, il dise à Dieu dans le même esprit que David : Seigneur , dissipez les nations qui demandent la guerre. (Psf. 67. 34.)

XXXII.

Homme , bien que tu sois du ciel originaire,
N'entreprends pas d'aller de pair avec ton Dieu,
Il est Roy souverain , tu es Roy tributaire,
Tu n'occupes qu'un corps , & il est en tout
lieu.

Il est Roy souverain , tu es Roy tributaire. Tu es Roy , parce que dans la création tu as reçu le pouvoir de commander à tous les animaux. Tu es Roy , parce que par ta naissance , tu commandes peut-être à des nations entières : mais tu es Roy tributaire , parce que ton Créateur est le Roy souverain , & que celui qui dispose des couronnes ne t'a donné la tienne qu'à condition que tu le ferois régner sur tes peuples , & que ta puissance même lui rendroit de continuels hommages.



XXXIII.

Le plus grand Elephant est le chef de la bande,

Le plus fort des taureaux va devant le troupeau :

A qui veut commander aux hommes on demande ,

Non la grandeur du corps , mais celle du cerveau.

A qui veut commander aux hommes on demande , non la grandeur du corps , mais celle du cerveau. Alexandre le Grand . ce Prince prédit par les Prophetes (Dan. chap. 2. 4. 8. 11.) Alexandre le Grand étoit moins grand de corps que d'esprit & de cœur. Sa taille moins haute que celle d'Ephestion son Favori , lui occasionna même un jour après la bataille d'Issus une parole plus grande que sa victoire. Car étant allé , accompagné d'Ephestion , rendre visite à la femme de Darius , la Reine prit Ephestion pour le Roy , parce qu'il avoit sur lui l'avantage de la taille. Mais Alexandre , voyant qu'elle reconnoissoit son erreur , lui dit : Non , Madame ,

M m iij .

vous ne vous êtes point trompée, car
celui-ci est aussi Alexandre.

XXXIV.

Il semble que d'un Roy la majesté s'éclipse,
Si n'a de serviteurs grand nombre autour
de lui :

Il est beau de tirer de plusieurs du service ;
Mais c'est un grand ennui de prendre de leur
foi.

*C'est un grand ennui de prendre de
leur foi. Je crois qu'en disant, de dé-
pendre de leur foi, la pensée seroit en-
core plus juste & plus vraie.*

XXXV.

Pour faire des Palais des marbres on assemble,
Pour faire des vaisseaux on prépare des bois,
Mais toutes les vertus il faudroit mettre en-
semble,

Pour construire les fils des Princes & des
Rois.

*Il faudroit mettre ensemble toutes les
vertus, pour former les fils des Princes &
des Rois. En effet, le cœur des Princes*

est un si grand ouvrage, que le Sage dit, qu'il n'appartient qu'à Dieu de le former. (*Prov. 21. 1.*) Et le Pseaume que David composa sur la fin de ses jours pour son fils Salomon qu'il avoit établi sur le Trône d'Israel, marque assez que c'est à celui qui fait les Rois à former leurs successeurs. O mon Dieu, s'écrie-t-il, donnez au Roy la droiture de vos jugemens, & au fils du Roy la lumière de votre justice, afin qu'il juge votre peuple selon les règles de cette justice, & vos pauvres selon l'équité de vos jugemens. (*Ps. 71. 1.*) Eclairé qu'il étoit de l'Esprit de Dieu, il connoissoit parfaitement en quoi consistoit la grandeur d'un Roy. C'est pourquoi il lui demande pour son fils, qui étoit Roy, & fils de Roy, non pas des trésors, non pas une grande étendue d'Etats, non pas un règne heureux & long; mais l'équité & la justice de Dieu même, afin qu'il juge son peuple, non selon la lumière si bornée de l'esprit humain, mais selon les règles de cette justice adorable avec laquelle Dieu conduit lui-même les hommes. Remarquez qu'il nomme Israel, non pas son peuple, ni le peuple de Sa-

l'homme ; mais celui de Dieu : & sans doute, il veut engager par-là son fils à se regarder comme le simple dépositaire de la puissance de Dieu envers ce peuple, afin qu'il se défie de ses propres forces, & qu'il demande à Dieu le don du gouvernement. C'est encore pour cette raison qu'il nomme ce même peuple les pauvres de Dieu, afin que son fils considérant qu'il tenoit la place de Dieu à leur égard, il travaillât d'autant plus à les assister, à les nourrir, & à leur rendre justice; qu'il se souviendrait que c'étoient des pauvres dont Dieu même l'avoit chargé de prendre soin.

XXXVI.

La science aujourd'hui est une terre en friches
Elle n'a plus des Rois le soleil au levant :
On voit le Philosophe à la porte du riche,
Le riche rarement visite le sçavant.

On voit le Philosophe à la porte du riche. Nous avons déjà dit, que c'est ce qui rend l'ignorance d'autant plus fière : & ce qu'il y a de plus triste, c'est que ce n'est point la paresse qui domine, c'est l'émulation qui manque.

Qu'il nous viennent des Mécènes, nous
ne manquerons pas de Virgiles.

XXXVII.

La main n'oblige point si le cœur ne
donne :

Ce qui ne vient de lui n'a grace ni faveur :

Celui donne beaucoup qui soi-même
donne ;

Celui ne donne rien qui réserve le cœur.

*La main n'oblige point si le cœur
l'ordonne.* C'est l'intention qui
aux actions leur mérite. De même
celui qui donne promptement
bon cœur donne doublement, celui
qui donne lentement & à contre-cœur
ne donne rien. C'est ce que S. Paul
enseignoit aux Corinthiens ; lorsqu'il
leur disoit : Que chacun donne ce qu'il
aura résolu en lui-même de donner
avec tristesse, ni comme par force ;
car Dieu n'aime que celui qui donne
avec joie. (2. Cor. 9. 7.)



XXXVIII.

Ce desir de courir de Province en Province
Ne donne aux voyageurs ce qu'il leur a
promis ;

Ils ne changent d'humeurs , changeant d'air
& de Prince :

Ils font plusieurs logis , & trouvent peu
d'amis.

*Ils ne changent d'humeurs , changeant
d'air & de Princes. Cette pensée est
tirée presque mot pour mot d'un
Payen. (Horat. lib. Epist. 11.)*

XXXIX.

En vain de la raison l'esprit capable on
nomme ,

Qui sage à la raison son cœur assujettit ;
Beaucoup inférieur est à la bête l'homme ,
Si la raison ne tient en bride l'appetit.

Beaucoup inférieur est à la bête l'homme , si la raison ne tient en bride l'appetit ; c'est-à-dire , si l'esprit ne commande aux sens ; si la raison ne tient en bride les passions. Or non-seulement

dans l'ordre naturel , c'est être inférieur à la bête qui n'a qu'un instinct, & dont l'instinct est supérieur à ses sens ; mais dans l'ordre surnaturel , c'est une captivité , c'est un état de mort. Car que signifient ces paroles de l'Apôtre : Je sens dans les membres de mon corps une autre loi qui combat contre la loi de mon esprit , & qui me rend captif sous la loi du péché ; malheureux que je suis , qui me délivrera de ce corps de mort ? (*Rom. 7. 23. 24.*) Que signifient , dis-je , ces paroles ? Sinon , je sens dans mes sens extérieurs une révolte contre la puissance intérieure qui est en mon esprit , laquelle révolte *m'affujettit* sous la loi du péché ; malheureux que je suis , qui me délivrera de ce corps mortel , où je suis continuellement contraire à moi-même ? Mon esprit d'une part est convaincu de l'obligation qu'il a d'observer la Loi de Dieu , & ma concupiscence de l'autre lui livre un combat si cruel , qu'il est comme forcé de succomber au péché , contre ses propres lumières.

XL.

Pour penser tout sçavoir , l'entendement se
plonge

En l'ignorance , & trouve enfin qu'il ne sçait
rien ;

Il fuit la vérité pour suivre le menfonge ,

Et s'égare souvent présumant d'aller bien ;

*Pour penser tout sçavoir, l'entendement se
plonge en l'ignorance. C'est dans ce sens
que S. Paul a dit : que la science enfle
l'esprit , qu'elle le fait heurter contre
lui-même , qu'elle le fait perir (1.
Cor. 8. 1.) C'est aussi dans ce sens que
le même Apôtre ajoute : (Ibid.) Nous
avons tous de la science ; mais tous
n'ont point la science ; comme , s'il di-
soit : Nous avons tous assez de science
humaine, mais nous n'avons pas la scien-
ce de l'humilité qui nous apprend seule
que le plus sçavant est le moins igno-
rant.*



XLI.

Le méchant toujours tremble , il est tout en
alarmes ;

L'œil d'un homme de bien le tient tout
abbatu ;

De Rome tout le monde a redouté les armes ;

Rome d'un seul Caton redoute la vertu.

Rome d'un seul Caton redoute la vertu.
C'est de Caton d'Utique dont il est
parlé ici, qui pendant qu'il étoit Questeur donna des preuves de sa fermeté & de sa justice. La réforme des Officiers & la punition qu'il fit faire des assassins gagés aux dépens du public du tems de Sylla ; la demande qu'il fit du Tribunal pour empêcher un méchant homme de l'obtenir ; son association avec Cicéron pour punir les complices dans la conjuration de Catilina ; son opposition violente à César dans le Sénat , & l'union de ce dernier avec Pompée le rendirent si formidable au Peuple Romain, que ses ennemis , ou pour mieux dire , les ennemis de sa vertu , ne trouvant pas matière à le rendre suspect , furent obligés , pour l'éloigner , de le com-

bler d'honneurs , en lui faisant donner ordre d'aller en Chypre pour commander en chef dans cette Ile conquise sur Ptolomée son Roy. Réduction de l'envie bien glorieuse à la vertu ! Il est vrai que Caton fut dans la suite victime de la rancune de César : mais qui fut plus glorieux , ou Caton mourant pour la défense de la patrie , ou César poursuivant Caton ?

XLII.

Le vice aveugle l'ame & son jugement
broûille,

Confond le bien en mal, tient que le laid soit
beau ,

Que l'ordure est délice : ainsi vit la grenouille

Dans le sale borbier qu'elle estime un ruisseau.

Le vice aveugle l'ame. Tout vice attaque la raison ou la Religion. S'il attaque la raison , il faut bien qu'il aveugle l'ame pour agir contre elle-même : & s'il attaque la Religion, le trouble qu'il cause dans l'ame par les remords , fait qu'on s'en dissimule la laideur , qu'on

DE PIERRE MATTHIEU. 423
tâche même de se justifier à ses propres
yeux.

X L I I I.

Aux plus grandes maisons le vice a fait des
brèches

Dont l'homme pour cela moins clairement
ne luit ;

Les méchans ne sont rien aux bons , les
branches sèches ,

En l'arbre n'ont point part , les vives font le
fruit.

*Aux plus grandes maisons le vice a
fait des brèches, a travers lesquelles l'hom-
me ne luit pas moins clairement. Cette
pensée est-elle bien vraie ? La plus gran-
de brèche qui ait été faite à la nature
humaine est celle que le premier péché
lui a fait. Or quelle décadence en est
arrivée ? Non-seulement l'homme y a
perdu la lumière , mais il y a pa-
ru si difforme à ses propres yeux ,
qu'en cherchant à se cacher aux yeux
de Dieu , il tâchoit de se cacher à lui-
même.*

XLIV.

Si on donnoit la Cour aux hommes à l'é-
preuve
Personne n'en voudroit quand il l'auroit
goûté :
Le plus heureux toujours des miseres y
treuve ,
Et sçait que son bonheur lui a. bien cher
coûté.

*Si on donnoit la Cour aux hommes à
l'épreuve personne n'en voudroit. J'en
doute que personne n'en voulût. L'am-
bition fait plus d'esclaves que de libres;
& si l'épreuve suffisoit pour se retirer
de la Cour , y verroit-on tant de viel-
lards ?*



XLV.

N'aimer rien , craindre tout , dissimuler le
vice ,

Sçavoir accommoder son cœur en cent fa-
çons ,

Résuser l'amitié & offrir le service ,

Ce sont des Courtisans les premières leçons.

*Ce sont des Courtisans les premières le-
çons.* C'est sans doute ce qui a donné
lieu à ce Proverbe : qui ne sçait pas dis-
simuler ne sçait pas régner.

XLVI.

Ne bâtis ton séjour sur l'arène stérile ,

De la mer , de la Cour : les bons s'y font
méchans ,

Le Temple du repos étoit hors de la ville ,

Le Sauveur est la fleur qui se cueillit aux
champs.

*Le Sauveur est la fleur qui se cueillit
aux champs.* Fleur que le Prophète Isaïe
avoit prédit dans ces paroles : il sortira
un rejetton de la racine de Jessé , & une

N.n.

LES QUATRAINS.

fleur naîtra de la racine , & l'Esprit
du Seigneur se reposera sur lui. (*Isaie*
II. 1.) C'est une fleur , parce que J. C.
est sorti de la tige la plus parfaite , qui
est une Vierge pure. Cette fleur se
cueillit aux champs , parce qu'il est né
dans une étable champêtre , & qu'on
ne peut le trouver qu'en imitant son hu-
milité.

XLVII.

Qui veut faire à la Cour ses affaires se trompe,
Si avec l'adresse & l'ardeur il n'est prompt ;
Car s'il est importun à tout le reste il rompe,
Il faut premièrement qu'il se rompe le front.

Il faut premièrement qu'il se rompe le
front. C'est à dire , qu'il abjure toute
pudeur , au quel cas ce seroit faire che-
rement les affaires , puisque l'honneur
est la dernière ressource de l'homme.
Mais ce trait me paroît un peu fort.

la mere d'amour.
des due le sage
aus indignation
Joux. (Eccl.
N. 11



X L V I I I.

Qui n'a regret du temps qui se perd pour attendre

Quelque bienfait du Roy, n'a point de jugement.

Les biens qui sont perdus , un Prince les peut rendre ;

Mais il ne peut du temps réparer un moment.

Il ne peut du temps réparer un moment.

Dieu même ne peut pas faire que le tems passé ne soit passé : mais celui qui l'a perdu peut le réparer en faisant pour Dieu ce qu'il a fait pour le monde.

X L I X.

N'est-ce pas tout l'excès d'une folie insigne

Voir un vieillard languir inutile à la Cour ,

Contrefaire le jeune , & tout blanc comme un cigne

Tirer le chariot de la mere d'amour.

Tirer le Chariot de la mere d'amour.

C'est aussi une des choses que le sage dit ne pouvoir voir sans indignation : un vieillard fou & amoureux. (*Eccli.*

25. 4.)

L.

Jamais des mains d'un grand le petit ne s'é-
chape ;

C'est un rat qui se joue auprès du chat qui
dort ,

Qui le laisse courir , puis tout à coup l'at-
trape

Et ses caresses sont les signes de la mort.

*Jamais des mains d'un grand le petit
ne s'échape.* Jamais : cette expression
me semble trop générale : j'aimerois
mieux dire , rarement. Je conviens que
les grands accablent souvent les petits,
sur-tout lorsqu'ils ont le malheur de leur
déplaire. Mais il faut convenir aussi
qu'il y a des grands pleins d'humanité ,
& auxquels bien des petits doivent leur
conservation.



Par-tout la vanité du monde se découvre.

Je plains ces beaux esprits charmés de son
amour ;

Elle se cache au Temple, elle se montre au
Louvre ;

Et pour la bien connoître il faut suivre la
Cour.

Elle se cache au Temple. Puisse à Dieu
que cela fût vrai. Nous n'ignorons pas ,
du moins dans la spéculation que le
sacrifice le plus agréable à Dieu est un
esprit humilié & qu'il a plus d'égard au
cœur qu'à la main qui offre. Nous
sommes les premiers à justifier la modi-
cité de nos présens en reconnoissant que
Dieu , l'abondance même n'en a pas be-
soin ; mais dans la pratique , à bien épu-
rer ce culte , on y trouvera plus de va-
nité que de pure intention. Pourquoi
par exemple, enflons-nous par de vains
discours , les moindres dons faits dans
nos Temples ? Pourquoi l'éclat & le
luxu accompagnent-ils toutes nos of-
frandes ? Pourquoi la plupart des orne-
mens du sanctuaire sont-ils marqués.

au coin du bienfaiteur ? Pourquoi les pauvres mêmes sont-ils souvent plus redevables du foible secours qu'ils éprouvent au faste & à la qualité de la personne qui leur prête la main, qu'à la charité de ceux qui la remplissent ? Ah ! Je ne crains pas de le dire , il vaudroit mieux, oui , il vaudroit mieux que l'ancienne simplicité revînt dans le Christianisme que de devôir notre magnificence à la vanité.

LII.

Par les mauvaises mœurs la nature s'altère :
On n'a pas tout à coup les vertus en dedain ;
Le vice est en l'esprit une plante étrangère ,
Si on ne la cultive elle flétrit soudain.

Le vice est en l'esprit une plante étrangère , parce que l'homme a été créé parfait , & que l'ame que Dieu a mis dans son corps ne tendoit qu'à ce bien. Mais combien a duré cet heureux état ? Si peu de temps que dans le troisième chapitre de la Genèse (v. 5.) Il est dit que toutes pensées des hommes sont de tous temps tournées au mal. Non pas , comme quelques hérétiques l'ont pensé , que toute liberté pour le bien lui

DE PIERRE MATTHIEU. 431
fût ôtée : mais sa chute fut si grande ,
qu'il ne put plus faire aucun bien sur-
naturel, sans un nouveau secours de son
Créateur.

LIII.

Sous les respects humains l'impiété se cou-
vre ,

La terre a plus de prix que le ciel parmi
nous ;

Au nom de l'éternel à peine on se découvre ,
Quand on parle des Rois on fléchit les ge-
noux.

*Au nom de l'Eternel à peine on se dé-
couvre.* Cependant, dit le Roy Prophe-
te, ce nom est saint & terrible (Ps. 110,
10.) Cependant ce même Dieu a don-
né à son fils , à ce fils qui est une même
chose avec lui , il lui a donné le nom de
Jésus qui est au-dessus de tous les noms,
afin qu'à ce nom tout genou fléchisse
dans le Ciel , sur la terre , & dans les
enfers. (Philip. 2. 9, 10.) Le nom des
Rois mérite des respects , mais le nom
de Dieu demande des adorations.

DE PIERRE MATTHIEU
 n'est point le chaos par le bec
 & par la corruption de la nature, Dieu
 qui a toujours eu une volonté d'ordre.
 Du désordre vient l'ordre. Les loix sont
 sorties
 Des excès, des abus, des prévarications.
 Les loix sont sorties des excès, des abus,
 de même que les prévarications sont
 sorties des loix. Ce sont les abus qui ont
 donné lieu aux loix : mais les loix une
 fois établies ont fait des prévaricateurs.
 Lorsque n'y a point de loi, dit l'Apo-
 tre, n'y a point de violement de
 loix. Rom. 4. 13. Je n'ai connu le péché,
 que par la loi ; car je n'aurois point con-
 nu la concupiscence, si la loi n'avoit
 dit : vous n'aurez point de mauvais dé-
 sir. (Ibid. 7. 7.) Dans le dessein que
 Dieu avoit de rétablir l'homme dans le
 premier état dont il étoit déchû, il l'a
 conduit, & lui a donné des règles pro-
 portionnées à l'état où il s'est trouvé.
 Il avoit écrit d'abord dans son cœur une
 loi qui pouvoit lui servir de règle pour
 aller à lui, s'il l'avoit suivie : mais cette
 premiere

miere loi ayant été effacée par le péché & par la corruption de la nature, Dieu qui a toujours eu une volonté sincère de sauver l'homme, lui en a donné une seconde pour lui faire voir en lui les déreglemens qu'il n'appercevoit pas. Car n'est-ce pas un avantage inappréciable de connoître son mal, & de pouvoir découvrir son mauvais état pour en obtenir la guérison ? Or c'est ce que la loi a fait. Elle a convaincu l'homme & lui a fait avouer qu'il étoit malade ; à la hueur de la loi il a vu son péché. Il est vrai que par cette connoissance le péché même s'est accru en lui & a repris de nouvelles forces ; en sorte qu'au lieu qu'il étoit seulement pécheur, il est devenu prévaricateur. Mais ce n'est pas la loi qui est la cause de ce désordre ; la médecine n'est point la cause de la mort, lorsqu'elle manifeste des poisons & des humeurs mortelles : De même aussi la loi a été donnée pour montrer le poison du péché, & pour retenir, comme par un frein, l'homme qui, par le mauvais usage qu'il faisoit de la liberté, se précipitoit dans toutes sortes de crimes. Ce n'est donc pas la loi bonne en elle-même qu'il faut blâmer, mais la corrup-

434 L'ESQUISSE DE
tion du cœur de l'homme qui abuse du
bien que Dieu lui a fait, & qui fait ser-
vir, à sa perte ce qui lui a été donné
pour son salut.

L. V.

La chicane aujourd'hui met le peuple en
chemin.

La ruse est son plaisir, son idole, son plaisir.

Le faon perce la toile, & la mouche y est

Le coupable on abuse pour punir d'un

Le coupable on abuse pour punir d'un

nocent. Cet abus n'est pas nouveau, un

ancien Payen a déjà genti dessus la
rigueur des loix, a-t-il dit, épargne les

corbeaux & tombe sur les colombes.

(Juven. Satyr. 2.)

Le coupable on abuse pour punir d'un

Le coupable on abuse pour punir d'un

Le coupable on abuse pour punir d'un

Rien n'est loyal, le fiere à son germain est
traître,

Un Phantôme est la foi qui les fots entre-

L'ami trahit l'ami, le serviteur son maître,

Et le sage abhor le sot qui le fouet de

Un Phantôme est la foi qui les fots en-

tretient. J'ai cependant crû jusqu'à pré-

sens, non seulement que la bonne foi

n'est pas un Phantôme, mais qu'elle est

l'ame de la société civile : non-seule-

ment qu'elle n'est pas le partage des fots,

mais qu'il n'y a point de vrai sage qui

ne se pare d'elle. J'ai pour garant de ce

principe le sage même. L'ami fidèle,

dit-il, est un remède qui donne la vie,

autant que l'homme craint le Seigneur,

autant il sera heureux en amis. (Eccli.

16. 17.) Il ne dit pas que la fidélité

est un Phantôme, mais un remède à tous

les maux. Il ne dit pas qu'elle entre-

tient les fots, mais qu'elle est le prix de

la vertu, & qu'elle unit par les liens

de la ressemblance ceux qui craignent

le Seigneur.

LVI
Trahir n'est plus que jeu, l'homme est un
loup à l'homme.

LXII
Crime n'est plus que rapt, les vices sont
venus;

LXIII
On souffre les excès de Sodome & de Sodome,
En l'impunité les chetains sont battus;

LXIV
On souffre les excès de Sodome. Il fal-
loit que le siècle ou le pays de notre au-
teur fut horriblement dépravé. Graces
au Ciel, le nôtre n'est pas encore arrivé
à ce point de corruption, & n'y arri-
vera pas. La Religion de nos Princes,
la sévérité de nos loix & l'intégrité de
nos juges sem-
LXV

LXVI
Aux hommes plus parfaits on découvre que
redire,

LXVII
Parmi le bien qu'ils ont, on découvre le mal;
L'or tout pur, ni tout bon des mines ne se
tire.

LXVIII
Il se fait épurer d'un conrainc metal;
Aux bombes plus parfaits on trouve

redire. Cela n'est pas étonnant, le plus parfait de tous les hommes est le moins imparfait.

LIX.

Le mérite autrefois nourrissoit l'amitié.

On la fonde aujourd'hui toute sur l'utilité,

La feintise & la fraude y entrent d'imbricé,

Et toujours sans amis se voit la pauvreté.

Le mérite autrefois nourrissoit l'amitié.

Rien n'est plus commun que le titre d'ami. Chacun se fait gloire de le porter.

On n'ose se flatter d'avoir un grand esprit, mais on se glorifie d'avoir un bon cœur. L'amitié même est attachée aux événemens.

La sympathie en jette les semences, la société les cultive, la fortune les multiplie. Mais à bien épurer

superstitionnelle passion, on ne trouvera son pas qu'elle est toute fondée sur l'utilité,

& qu'elle est plutôt un amour propre qu'une amitié. Car la prospérité nous

quitte-t-elle, que deviennent ces amis ? Partagent-ils nos peines ? Nous suivent-

ils jusqu'au trépas ? Hélas ! l'épreuve d'entre nous ne l'a pas éprouvé, l'ardeur tourne en indifférence, & l'indifférence,

en mépris : heureux encore si ceux qui nous proposoient de faire avec nous des Tabernacles sur le Thabor, ne sont pas les premiers à nous renjer dans le prétoire.

La terre de ton cœur ne peut remplir les angles ,

Ton cœur est un triangle & le triangle ne peut que remplir des triangles.

L'infini ne se peut rapporter au fini.

L'infini ne peut se rapporter au fini.

D'un rapport d'imité il faut les Philosophes mais le fini peut se rapporter à l'infini d'un rapport d'habitude c'est-à-dire ; que quoique la substance infinie de Dieu & la substance finie de l'homme n'ayent aucun rapport entre elles , néanmoins Dieu peut se prouver par l'homme , par l'habitude nécessaire qui est entre la créature & le Créateur.

LXXII

Il est dur de mourir éloigné de la ville ;
Mais la mort n'est plus douce à la ville qu'aux
champs ;

Elle n'épargne pas hors de Rome Rutille ;
Ni tel qui sans sortir y fut quatre-
vingt ans.

Elle n'épargne pas hors de Rome Rutille.
Rutilus Rufus, Orateur, Historien,
& Jurisconsulte à Rome avec Mantius
30 ans avant Jésus-Christ, qui ayant
été injustement envoyé en exil, se retira
à Smyrne, où il reçut si glorieux que
toutes les villes de l'Asie lui envoyèrent
des Ambassadeurs. En sorte que sa re-
traite sembloit plutôt un triomphe
qu'un exil. Il y fit son étude de la Phi-
losophie Stoïque, & y mourut avec au-
tant d'héroïsme qu'il avoit vécu avec
gloire.

LXXII.

Bien que l'homme se trouve en danger de mort,

Qu'en vain son estomach abbaye après le

Une pence pourant de trousser son bagage,

Il espere toujours de voir le lendemain.

Cependant il ne doit point y avoir de

lendemain pour un Chrétien. Le sage

faisant parler un mort à celui qui le

pleure, lui fait dire : Souvenez-vous

du jugement de Dieu sur moi, hier à

moi, aujourd'hui à vous (Eccli. 38.

23.) Il ne dit pas même demain à vous,

mais aujourd'hui.

LXXIII.

Veux-tu fuir d'amour l'excès & la manie,

Romps les occasions, parles toujours de

son de la solitude, & vis en compagnie

Tel fait qui ne faudroit, s'il avoit un té-

moïn.

Romps les occasions. Car non seule-

ment l'occasion est l'écueil de toutes les vertus, mais on pourroit même l'appeler la mère de tous les vices. Tel auroit conservé son innocence, qui croyant braver l'occasion, a éprouvé tristement qu'elle nous attend par-tout, & rarement à la honte. Il n'est pas même, dit notre Auteur, jusqu'à la solitude qui ne soit à l'homme une occasion dangereuse. L'homme seul avec lui-même est souvent en très-mauvaise compagnie, & tel fait, c'est-à-dire, fait des fautes en son particulier, qui ne les commettrait pas en public.

LXIV.

Ne s'étonne de voir le méchant qui prospère,
Le soleil aux voleurs donne bien sa clarté.
Lorsque le Médecin du fièvreux desespère,
Il le gâte, & permet vivre à sa volonté.

Ne s'étonne de voir le méchant qui prospère. Il y en a une raison sensible; c'est que d'un côté, si l'homme quelque corrompu qu'il soit, n'étant pas entièrement mauvais; & de l'autre Dieu étant infiniment juste, il récompense par des prospérités temporelles le peu de

LE BIEN TEMPERÉ QUI SE TROUVE SANS
L'HOMME. Si l'homme ne se vent être sage, il ne le sera pas. Plus que le feu d'enfer la calomnie est pire. Le trait est plus cruel, & le coup plus mortel. L'Enfer après la mort du coupable meurt, la calomnie afflige en la vie l'innocent. Plus que le feu d'enfer la calomnie est pire. Parce que le tort qu'elle fait est presque irréparable. Qu'on fasse tort au prochain dans ses biens, on peut le réparer par une restitution secrète. Mais qu'on le déchire par des calomnies on ne peut satisfaire qu'en se déshonorant : ce qui coûte trop à l'homme.

LXVII.

L'affliction abat le cœur & le redresse.
 L'arbre victorieux s'élève par le poids, le sceau lève la cire à l'égal qu'il la presse, Et l'esprit monte au Ciel sous le faix de la Croix. L'affliction abat le cœur & le redresse. Parce qu'elle est comme un remède qui abat l'homme que pour le redonner

des forces. Car cet homme est juste ou pécheur. S'il est pécheur, son péché veut être expié dans ce monde ou dans l'autre. Dieu ne veut pas qu'aucun mortel périsse. Ah ! Comment le sauvera-t-il donc qu'en lui envoyant des afflictions qui sont moins des effets de sa colère que de sa bonté, qui sont moins des châtimens que des avertissemens, & qui marquent plus les corrections d'un Père charitable, que les rigueurs d'un Dieu vengeur. Si l'homme est juste, l'est-il plus que les justes de l'ancien & du nouveau Testament ? Dans les deux premiers frères la sainteté n'a-t-elle pas été la victime de l'impiété ? Dans les premiers exemples de la prédestination, (*Jacob & Esau.*) La bénédiction du Ciel n'a-t-elle pas armé la main du reprouvé ? L'innocent Joseph n'a-t-il pas eu besoin d'afflictions pour accomplir la vérité de ses songes ? Si nous quittons les ombres pour nous rapprocher des véritables croix, que trouverons-nous ? Que J. C. promet-il à ses disciples déjà purifiés ? Remarquez ceci justes affligés & consolez-vous. Je vous envoie, leur dit-il, (*Matth. 10, 16.*) Comme des Agneaux au milieu des

444 **LES QUATRAINS**
 Vous serez cités dans les assem-
 blées, vous serez exposés à des contra-
 dictions continuelles, vous serez con-
 damnés à des flagellations inhumaines,
 vous essuyerez toute la fureur de la sy-
 nagogue. Si vous eussiez été du monde
 (Joan. 15. 19.) vous n'eussiez pas
 tant souffert, mais souvenez-vous que
 le serviteur n'est pas au-dessus du maî-
 tre, & que j'ai le premier éprouvé ce
 que je vous promets.

LXVII.

**L'envie en vain la dent porte contre l'en-
 clume,**

**De la simple vertu qui la va terrassant ;
 Elle est comme un maître qui jappe par cou-
 tume,
 Plutôt que par fureur contre un passant**

*L'envie porte en vain sa dent contre la
 vertu. Si elle l'obscurcit un moment,
 bientôt elle la rend plus éclatante.
 Les freres de Joseph gagnerent-ils beau-
 coup à jalouser leur frere ? Tant s'en
 faut : Non-seulement Dieu le sauva de
 tous les dangers, mais il permit que*

Les persécuteurs de ce juste opprimé
 tinrent la vie de celui même que leur
 envie avoit voulu perdre.

LXXVII.

L'envie est un tourment qui les hommes

heûte.

Aussitôt qu'ils sont nés elle s'empare d'eux ;
 Voir deux enfans nourris d'une même mam-
 nelle,

Qui ne peuvent souffrir que le lait soit à
 deux.

L'envie est un tourment ? Job dit plus,
 il dit que c'est une maladie mortelle.
 (Job. 1. 2.) Sur-tout pour un esprit
 foible. Car la jalousie est la marque
 d'un petit esprit qui ne comprend pas
 que le vrai bonheur de l'homme con-
 siste dans la possession de Dieu même
 & qui veut borner la vaste étendue de
 son cœur, à la jouissance de quelques
 biens périssables qui ne peuvent jamais
 le remplir. On ne porte envie qu'à ceux
 qu'on regarde comme élevés au dessus
 de soi. Ainsi celui-là est vraiment petit
 qui est dévoré par l'envie ; puisqu'il se rend
 à lui-même ce témoignage : qu'il est

446 LES QUATRE
plus petit que celui qui il porte
envie.

LXXIX.
En ce point du méchant l'homme de bien
L'un dit à son prochain ce que j'ai est à
moi.

Ce que tu as est mien. L'autre dit au bon.
Je n'ai rien en ton bien, & le rends à toi.

Mon bien est à toi. Il faut plus que
de la probité, pour tenir ce langage, il
faut encore un cœur noble & libéral.
Rendre à chacun ce qui lui appartient
est un précepte de la loi de nature.
Mais dire à son prochain : mon bien est
le vôtre, c'est une action digne des pre-
miers chrétiens, si c'est par un motif de
Religion ; & si c'est par un motif de
grandeur, c'est toujours une action bien
louable dans la société civile.



De ce qui lui déplaît l'envie fait un crime,

Pour un fonge Joseph par les siens est vendu,

Rien ne perdit Abel que sa propre victime,

Et pour la vérité l'innocent est pendu.

Rien ne perdit Abel que sa propre victime. Personne n'ignore que Caïn & Abel étoient fils d'Adam ; que Caïn offrit au Seigneur des fruits de la terre ; qu'Abel lui offrit aussi les premiers nés & ce qu'il y avoit de meilleur dans son troupeau ; que Dieu rejetta les offrandes de Caïn , & accepta celles d'Abel , parce que son cœur étoit plus droit , & que Caïn en eut une telle jalousie qu'il se jeta sur son frere Abel & le tua. Personne n'ignore ce trait d'histoire. Mais sçait-on également quel est le principe de l'envie de Caïn ? Sçait-on que c'est l'orgueil ? Car ces deux passions naissent l'une de l'autre , & tout superbe a autant d'envie qu'il a d'orgueil. Le premier Ange est tombé du Ciel par son orgueil, & a fait ensuite tomber l'homme par son envie. Il inspire de même à Caïn un fond d'orgueil

qui produit en lui un fond de jalousie. S'il avoit aimé son frère de cet amour qui vient de Dieu, & qui est toujours humble, il l'auroit aimé d'autant plus que sa vertu le rendoit plus digne de son amitié. Mais comme il étoit superbe & qu'il n'aimoit que lui-même, il fut transporté d'une extrême jalousie, s'imaginant que la conduite de son frère si différente de la sienne étoit sa condamnation; & que l'estime que la vertu d'Abel lui avoit acquise le couvroit de honte.

LXXI.

Pour qui reserves-tu le fruit de tes fatigues.

Que servent les trésors d'un sûr honte au

En un jour on verra les richesses prodigieuses
Dissiper tant de biens en cent ans amassés.

Pourquoi reserves-tu le fruit de tes fatigues. Ce sont presque les mêmes paroles que J. C. dit au riche avare pharisien que tu es, cette nuit même on

te redemandera ton âme, & pour quel sera-ce que tu as amassé? (Luc. 12. 18.)

Mais ne pourroit-on pas mettre ces me-

mes paroles dans la bouche du pécheur mourant ? Quel horrible trouble, n'éprouve-t-il pas à ce moment ? Combien de fois ne se dit-il pas : Pour qui sera ce que tu as amassé ? D'un côté, se présente une charge héréditaire qui va tomber entre les mains d'un fils voluptueux qui deshonorera la charge & les premiers possesseurs. Ici, s'offrant à la pensée des biens embarrassés, enramés par des dettes, disputés par des procès, acquis par des injustices, mérités par des concussions, gouvernés sans ordres, & possédés souvent sans titres. La distribution des biens les plus légitimes embarrasse : on doit au sang, on doit à l'amitié, on doit à la reconnaissance, on doit au service, on se doit à soi-même. Il faut conserver un vain titre dans une famille ; on veut avantager un bien aimé ; une rancune habituelle fait oublier les proches ; la flatterie & mille autres faiblesses y substituent l'étranger ; on craint l'oubli d'un héritier ; on fait des legs qu'on appelle pieux, ils sont pourtant souvent ou indiscrets, ou mal ordonnés ; on voudroit bien penser à tout ; & c'est ce même tout qui trouble l'homme. En-

En, les paroles sont écrites, & de telles
décisions, combien naissent de trou-
bles? Combien de divisions dans des
familles? Combien de reproches dans
des amis? Combien de murmures dans
des domestiques? Quel subit et douloureux
& souvent quelle injure ne fait-on pas
à la mémoire d'un défunt, qui pour
comble de malheur, s'est souvent ou-
blié lui-même.

LXXI

La libéralité veut être toute entière,

Sans toutefois donner en tout temps & à
tous,

Il est bon que le don marche avant la prière;

Mais ce que l'on obtient sans prière est plus
doux.

La libéralité veut être toute entière.

Il ne suffit pas de donner, ni même don-
ner volontiers, & proprement. Ne

diriez point à votre ami que de sage,

revenez demain & je vous donnerai,

lorsque vous pouvez lui donner à l'heu-

re même. (*Prov.* 3. 28.) Différons-

nous d'un jour, & même d'un mo-

ment à satisfaire notre besoin? Notre

l'impatience au contraire ne nous jette-
 elle pas dans l'ennui, si on ne se hâte
 de nous donner ce que nous avons envie
 d'avoir? Il est donc juste que la prom-
 ptitude avec laquelle nous servirons le
 prochain, imite celle que nous avons
 pour ce qui nous regarde, afin que
 cette promptitude, qui est bonne, par-
 ce qu'elle naît de la charité, couvra la
 mauvaise qui nous est inspirée par cet
 amour violent que nous avons pour
 nous-mêmes.

LXXIII.

Contentes-toi du fruit que ton labeur rap-
 porte,

Et fais de ton épargne un certain revenu,
 Imprudent est celui, & plus que d'une forte,

Qui dépense son bien plutôt qu'il n'est venu.

Fais de ton épargne un certain revenu.

J'ai même appris de personnes sages

que de tous les revenus, le plus cer-

tain, c'est celui de l'épargne.

431 LE CŒUR N'A RIEN DE PUR QUI PARMI LE MONDE ERRE.

Et qui est comme un roc à la terre attaché;
Si la lune n'étoit voisine de la terre,
Ses orbites ne seroit ni brochée, ni tachée.

Le cœur n'a rien de pur qui parmi le monde erre. Tout le monde convient que nos bonnes ou mauvaises sociétés annoncent notre conduite, bonne ou mauvaise. Si notre cœur est lié à des objets purs, il conserve sa pureté; si les liaisons sont contagieuses, bientôt il participe à la contagion. Qu'on n'oppose point le principe, que les habitudes sont formées par les liens du sang, de la société, &c. par conséquent qu'il est difficile de les rompre. Je répondrai toujours qu'il n'est jamais permis de faire alliance avec le vice, &c. que quelques raisonnables que soient les motifs qui nous attirent, les défauts sont toujours défauts, &c. car les amis ou des proches ne diffèrent des étrangers que par un plus fort ascendant sur nous. Quelle union, dit

Saint Paul, peut-il y avoir entre la justice & l'iniquité? Quel commerce entre la lumière & les ténèbres? Quel accord entre Jésus-Christ & Béthel. (2. Cor. 6. 14. & seq.)

LXXV.

Les biens sont de grands maux à celui qui en use ;

L'épargnant les acquiert, le prodigue les perd ; Le méchant pour descendre aux enfers en abuse, Et pour monter au Ciel le vertueux s'en sert.

Les biens sont de grands maux à celui qui en use, comme ils sont de grands avantages à celui qui en a profité. Et quel est le moyen d'en profiter? Le Roy Prophète nous l'apprend. Si les richesses, dit-il, abondent chez vous, gardez-vous d'en mettre votre cœur (-H. 61. 10.) On ne peut pas être riche sans danger, mais on peut l'être sans scrupule. On naît dans l'abondance ou on hérite des biens légitimement acquis, on en use, rien de plus juste

Mais veut-on que ces biens ne deviennent pas des maux ; il faut en user , & non pas en jouir ; il faut les employer à propos , & non pas y mettre son cœur.

.I LXXXV.I.

La vaillance qui vient d'orgueil est toute fausse ,

Les esprits arrogans ne sont point genereux ;
L'orgueil abat les cœurs , l'humilité les hausse ,

L'humble Berger tua le Géant orgueilleux.

L'humble Berger tua le Géant orgueilleux. En effet , ce fut moins par la force que par l'humilité , que David tua le fier Goliath. Ce Géant se vanta d'avoir défié toute l'armée d'Israël ; & en voyant David se présenter au combat , il lui dit : Viens , viens à moi , & je donnerai sa chair à manger aux oiseaux du ciel. Est-il une ville mieux fondée sur l'orgueil ? Mais que répond David : Vous venez à moi , dit-il , avec l'épée , la lance , & les boucliers ; mais moi , je viens à vous en robe de fil. Seigneur des armées , du Dieu des troupes d'Israël , que vous avez infatué de

Voilà la véritable grandeur
qui est fondée sur l'humilité, & sur la
dépendance ; voilà celle que Dieu se
plaît à récompenser.

LXXXVII.

L'orgueil sous le manteau du Philosophe
éclate,

On donne des beaux noms aux effets odieux :
Comme on s'excuse au mal, en la cause on
se flatte,

On accuse plutôt la lampe que les yeux.

On accuse plutôt la lampe que les
yeux. Est-il un exemple mieux tiré de
la nature & de l'usage ? La vue baisse-
telle, soit à force de travail, soit à
force d'années, on n'ose avouer le be-
soin que l'on a des secours inventés
par l'art pour soulager les yeux. On
s'en sert long-temps dans le cabinet
avant que d'en user en public ; c'est
toujours plutôt la bougie qui n'éclaire
pas que ce n'est la vue qui refuse de
service. Quel orgueil bien indigne de
la Philosophie ! & qui ne pourroit être
moins mal placé que dans ceux qui
doivent avoir honte d'avoir usé leurs

456 LES QUATRAINS
yeux à lire des inutilités, ou des Livres
pervers.

• LXXVIII.

L'homme d'entendement pour soi-même on
visite ;

Il est plus admiré qu'un royal bâtiment :

La louange se doit par le propre mérite.

Et le pur or ne fait le prix du diamant.

*L'homme d'entendement pour soi-même
on visite : si c'étoit véritablement pour
soi-même, c'est-à-dire, pour son instru-
ction, pour son utilité : pour en pren-
dre des Conseils, en profiter, à la bon-
ne heure. Mais c'est plutôt pour se
glorifier de sa connoissance, que pour
en profiter. Et cela est si vrai, que vous
ne parlerez pas deux fois à la dévote
Mélanie, qu'elle ne vous dise qu'elle a
pour Confesseur le célèbre Rufin.*



LXXIX.

LXXIX.

L'humble prise les autres, & soi-même déprime,

Sinon contre l'orgueil il ne fait le morgant ;

Plus la vertu l'élève, & moins il s'en estime,

Dieu voit l'humble pécheur, non le juste arrogant.

L'humble se déprime soi-même. Je ne sçai s'il ne seroit pas plus sûr pour l'humilité de ne rien dire de soi-même, que de se mépriser. On dit communément que se mépriser, c'est quêter des louanges, l'expérience même ne le prouve que trop. Ainsi le plus sûr en parlant mal de nous, c'est de nous le dire à nous-mêmes, & non pas aux autres.

LXXX.

Hypocrite, qui n'as du bien que l'apparence,

Parois ce que tu es, fais ce que tu parois :

De feuilles de figuier tu caches ton offense ;

Mais à Dieu ni à toi cacher tu ne sçauois.

Parois ce que tu es. Hé ! que paroîtra-t-il ? Jesus-Christ lui-même nous l'ap-

prend. Malheur à vous, dit-il, hypocrites, parce que vous êtes semblables à des sépulcres blanchis, qui au-dehors paroissent beaux aux yeux des hommes, mais au-dedans sont pleins d'ossements de morts & de pourriture. Il en est de même de vous : vous paroissez justes aux yeux des hommes, mais au-dedans vous êtes pleins d'hypocrisie & d'iniquité. (*Matth. 23. 17. 18.*) Car de même que les sépulcres sont composés de belles pierres, revêtus de marbre, & enrichis d'or & de bronze, & que le dedans ne renferme que des ossements de morts : aussi voit-on des Docteurs superbes & corrompus (tels qu'étoient ceux dont parle ici Jésus-Christ qui enseignoient la Loi de Moïse, & qui pratiquoient tout le contraire) : aussi, dis-je, en voit-on beaucoup qui font paroître une grande pureté à l'extérieur, & qui affectent même de passer pour humbles dans leurs paroles ; pendant qu'ils ont l'ame corrompue de mille différentes passions qui rongent leur cœur, & qui les rendent abominables aux yeux de Dieu. Car si c'étoit un grand mal que des Docteurs de l'ancienne Loi & des Par-

rifiens se trouvaient dans cet état déplorable , c'en est encore un plus grand , & qui demande une source de larmes , que nous , qui avons l'honneur d'être devenus les temples de Dieu, nous devenions tout d'un coup comme des sépulcres pleins d'infection ; que de la demeure de Jesus-Christ & de l'organe du Saint-Esprit , notre ame passe à une sentine de corruption ; & que les membres du Fils de Dieu ne renferment que des ossemens de morts.

L X X X I.

Ce bigot qui ses vœux sur son mérite fonde,
Dont le cœur va par-tout , & n'a l'œil qu'en
un lieu ,

Honteux, n'oseroit dire au moindre homme
du monde

Les choses que , profanes , il ose dire à Dieu,

Ce bigot dont le cœur va par-tout & n'a l'œil qu'en un lieu. C'est-à-dire , sur l'Autel , pendant que son cœur est possédé par mille autres objets. C'est ce que Jesus-Christ reproche aux Juifs. Isaïe a parlé de vous , leur dit-il , quand il a écrit : Ce peuple m'honore des lé-

xres, mais son cœur est loin de moi,
 (*Matth. 15. 8.*) Leur faisant connoître
 par-là que le véritable honneur
 qu'on lui rend ne consiste pas à l'ado-
 rer seulement des lèvres, mais de cœur,
 &, comme il dit ailleurs, en esprit &
 en vérité, (*Joan. 4. 23.*)

L X X X I I.

L'or dans le feu s'affine, & l'esprit dans la
 peine,

Le ver ronge l'habit dedans le coffre enclos;
 L'eau qui n'a point de cours est puante &
 mal saine,

L'épée s'enrouille au croc, & l'esprit au
 repos.

*L'esprit s'affine dans la peine, Non pas
 tout esprit, mais l'esprit vif & mâle.
 Car combien y en a-t-il que les diffi-
 cultés abbatent; & qui loin de s'affiner
 dans la peine, s'émoussent & se rebu-
 tent.*



LXXXIII.

Ouvrant ton ame à Dieu , fermes ta bouché
au monde ,

Et ne laisse voguer les pensemens par l'air ?

Dieu voit clair dans les cœurs , son jugement
les sonde ,

Et confond qui n'accorde au faire le parler ?

*Dieu voit clair dans les cœurs , son
jugement les sonde. Il pèse les esprits ,
dit le Sage. (Prov. 16. 2.) L'homme
voit ce qu'il fait , & fait ce qu'il ima-
gine , mais il ne connoît point le fond
de son cœur. Il n'y a que Dieu qui en
pénètre tous les replis & les inclina-
tions , & ce sont ces inclinations & ces
replis que Dieu pesera dans la balan-
ce de sa justice , & sur lesquels les hom-
mes seront jugés. Ainsi l'homme est à
lui-même un abîme incompréhensible ,
dont il n'y a que Dieu qui puisse fon-
der le fond.*



LXXXIV.

Le joueur peut bien dire : A demain les affaires ,
 De voir ou d'être vu , il n'a jamais loisir ,
 Ses esprits sont toujours battus de vents
 contraires ,
 Sa perte a plus d'ennuis que son gain de plaisir.

Le joueur peut bien dire : A demain les affaires. En effet, il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, qu'un homme public, tel qu'est celui que peint notre Auteur, qui est dans le cas de voir & d'être vu puisse être en même temps joueur & homme d'affaires. Les jeux dissipent, les affaires recueillent ; & dans quelque état que ce soit, un homme ne peut devenir grand homme qu'aux dépens de son plaisir. Aussi Tobie se glorifie-t-il de ne s'être jamais mêlé avec ceux qui donnoient dans les divertissemens. (*Tob. 3. 17.*) Aussi Jérémie dit-il, qu'il ne s'est point trouvé dans les assemblées des jeux, (*Jerem. 15. 17.*) parce que les jeux s'accordant peu avec le sérieux d'un

homme public : il falloit qu'il fût de bonne heure irrépréhensible , pour avoir plus de droit de reprendre les autres.

L X X X V.

Pour se garder d'affaires il faut un soin extrême ,

Le mal vient sans mander , & sans être attendu ,

La mauvaise herbe croît toujours sans qu'on la sème ;

On trouve tôt l'ennui qu'on pense avoir perdu.

Pour se garder d'affaires il faut un soin extrême , parce que , quelque maîtres que nous soyons de ne faire d'affaires à personne , nous ne le sommes pas que les autres nous en fassent.



LXXXVI,

Le rien faire du tout rompt l'esprit & l'é-
nerve,

Le travail modéré le rend vif & dispos,

L'oïveté le perd, le labeur le conserve

Mais libre n'est celui qui n'a jamais repos.

L'oïveté perd l'esprit, mais libre n'est celui qui n'a jamais repos. Ce sont donc deux extrêmes également dangereux à l'esprit que l'oïveté & l'accablement de travail. L'une est le tombeau de l'homme vivant, & l'autre est une vie qui le mène au tombeau. Tout est fini dans un être fini; & par conséquent l'esprit de l'homme, comme son corps, a des bornes. Si Tasse n'eût pas usé si fort son esprit, il auroit jouï plus long-temps de la vie.



LXXXVII.

Qui cherche le repos au trouble des affaires ,
Pense trouver le calme en la fureur de flots,
Le monde & le repos sont deux choses con-
traires ,

L'eau trouble s'éclaircit quand elle est en
repos,

*Le monde & le repos sont deux choses
contraires. Tout ce qui est dans le mon-
de , dit Saint Jean , est concupiscence
de la chair , concupiscence des yeux
& orgueil de la vie. (1. Joan. 2. 16.)
Or chercher le calme dans cet em-
pire , n'est-ce pas , comme dit notre
Auteur , le chercher dans la fureur des
flots.*

LXXXVIII.

La fortune à la Cour est légère & volage ;
Au gré du favori le tout ne réussit :
Bien souvent dans le port les faveurs font
naufrage ,

Plus le soleil est chaud , plus son ombre noircit.

*Plus le soleil est chaud , plus son ombre
noircit. J'aimerois mienx dire : Plus le*

466 LE QUATRAIN
soleil est clair. Ce n'est pas la chaleur du
soleil qui noircit l'ombre , c'est la gran-
de clarté par la raison des contrastes.

L X X X I X.

Les honneurs , les grandeurs , & les charges
plus belles ,
Sont les avant-coureurs de quelque adversité ;
Pour leur dernier malheur les fourmis ont
des aîles ,
Et l'embonpoint du corps altère la santé.

*Les honneurs , les grandeurs sont des
avant-coureurs de quelque adversité. Je
croirois qu'ils seroient plutôt des dan-
gers pour l'ame , que des pronostics
d'infortune. Combien ont été de pros-
pérités en prospérités au tombeau ,
& s'il vient des aîles aux fourmis dans
leur vieillesse , ce n'est pas pour mou-
rir par accident , mais par nature.*



X C.

**La vieillesse aux excès a toujours plus d'a-
morce**

**Que n'ont les oïseleurs ni les pêcheurs d'ap-
pas ;**

**Vicillard , tu veux pêcher , & tu n'a pas la
force ,**

Le péché t'a quitté , & tu ne le quittes pas.

*La vieillesse aux excès a toujours de
l'amorce. La raison en est sensible.
L'homme ne veut point finir , il est le
dernier à se dire qu'il est mortel ; &
avouant sa défaillance , c'est avouer
qu'il approche du terme. Faut-il donc
s'étonner qu'il fasse des efforts , sou-
vent contre nature , pour se persuader
à lui-même qu'il en est éloigné.*



XCI.

A la beauté les yeux comme à leur centre
tirent ,

Les-cœurs & les desirs suivent des vœux les
loix ;

On ne sçauroit garder ce que plusieurs de-
sirent ,

Et les desirs ne sont sous l'empire des Rois .

*A la beauté les yeux comme à leur cen-
tre tirent.* Il est vrai que les yeux sont
le centre de la beauté. Il est vrai aussi
que toutes choses tendent naturelle-
ment à leur centre : mais quand ce
centre est dangereux , ne faut-il pas y
résister ? La mer est le centre de tou-
tes les rivières , cependant y laisse-t-
on aller les foibles bateaux ?



X C I I.

Tout l'heur ou le malheur qui se rencontre
aux hommes

Vient de l'opinion qui commande sur eux;

L'opinion nous fait autres que nous ne sommes ;

Heureux donc est celui qui se pense être
heureux.

*Tout l'heur & le malheur vient de
l'opinion. S'il y a quelques heureux en
apparence, ce sont les Princes & les
Dieux de la terre. Cependant com-
bien d'entr'eux se trouvent malheu-
reux par les chagrins qui les dévorent.
S'il y a un malheureux en apparence,
c'est un sujet dépouillé de biens : ce-
pendant ce sujet se croit heureux, par-
ce qu'il ne desire rien. Tout le bien
& le mal vient donc de l'opinion.*



XCIII.

De contraires effets se forme la tristesse,
La fumée & le ris remplissent l'oeil de pleurs;
Qui sème des douleurs aura de l'allégresse,
Qui sème l'allégresse en aura des douleurs.

Qui sème des douleurs aura de l'allégresse. C'est ce que le Roy Prophète a dit presqu'en mêmes termes. Parlant de la captivité des Juifs qui fut pour eux une source de larmes, sur-tout lorsqu'ils partirent pour aller à Baby-lone, il dit que de cette semence d'afflictions & de pleurs naîtront des transports de joie, lorsque délivrés de la captivité, ils retourneront dans leur patrie. (*Psf. 125. 6.*) Il est vrai que l'Apôtre dit qu'il ne recueillera que ce qu'il aura semé, (*Galat. 6. 7.*) mais il parle dans le même esprit que le Prophète. Il y a dans l'homme un temps de semence & un temps de récolte. Le temps de la semence est cette vie mortelle; le temps de la récolte est la vie future. Ceux qui pleurent dans celle-ci se réjouiront dans l'autre: ceux qui sement de bonnes œuvres dans

cette vie recueilleront à la mort une moisson abondante qui leur suffira pour l'éternité.

X C I V.

Otons le oui, le non du discours ordinaire,
Ces mots ne servent rien que d'un amuse-
ment,

La feintise aujourd'hui leur donne un sens
contraire,

Et le mensonge prend la forme du serment,

Otons le oui, le non du discours ordinaire, non pas que ces mots soient mauvais en eux-mêmes, mais par le mauvais emploi que le mensonge en fait. Jésus-Christ nous a même fait un précepte de n'en point employer d'autres. Contentez-vous, dit-il, de dire cela est ou cela n'est pas ; car ce qui est de plus vient du mal. (*Matth. 5. 37.*) Et c'est une des différences qui sont entre la Loi ancienne & la nouvelle. La Loi ancienne avoit accordé aux Juifs par indulgence de jurer par le Seigneur, & cela, pour les détourner de jurer par leurs idoles. Mais la vérité de l'Evangile qui est venu perfectionner la Loi de Moïse, & lui don-

ner son dernier accomplissement , exclud toute sorte de jurement de la bouche des Chrétiens , à qui une entière sincérité doit tenir lieu de toute assurance. Voila donc le seul serment du Chrétien : cela est ou cela n'est pas. Non pas qu'il ne soit quelquefois permis de jurer , comme en Justice , par exemple , & dans d'autres nécessités ; & c'est pour cela que Jesus - Christ ne dit pas que ce qui est de plus est un mal , mais vient du mal ; c'est-à-dire , que si nous sommes contraints de jurer , cela vient de la foiblesse de ceux à qui on est obligé de persuader ce qu'on dit , & que c'est un grand malheur que des Chrétiens soient obligés de jurer pour se faire croire.

XCV.

L'amitié aujourd'hui au son du gain s'éveille.
Comme l'on voit aller au froment les four-
mis ,

Les vautours à la proie , aux fleurettes l'a-
beille ,

On voit vite courir au profit les amis.

*On voit vite courir au profit les amis ;
de*

de même qu'on les voit retirer , dit le Sage , lorsque leurs propres freres deviennent pauvres. (*Prov. 19. 7.*) On veut être amis des riches , parce que les richesses sont commodes à tout , & qu'elles sont honorées de tout le monde. On ne veut point être ami des pauvres , parce que la pauvreté n'attire que de la peine & du mépris. C'est ainsi que les hommes pensent & agissent en hommes. Mais le Sage nous représente ces fausses idées de l'esprit humain , pour nous apprendre à les réformer. Il ne veut pas que nous mettions notre gloire à être amis des riches & des richesses que Dieu réproouve , mais de l'être au contraire de ces pauvres bienheureux qui sont riches des dons de Dieu , & dont il est lui-même le Pere & le protecteur.



Qui s'a ravi l'honneur se trompe, s'il pré-
sume,

La vie te laissant, qu'il te fait un grand bien;
L'oiseau ne doit plus vivre ayant perdu sa
plume,

Quand l'honneur est perdu, ce qui reste
n'est rien.

*Quand l'honneur est perdu ce qui reste
n'est rien.* Nous avons déjà dit là-des-
sus notre pensée. Ajoutons seulement
que la comparaison de l'oiseau qui ne
doit plus vivre quand il a perdu sa plu-
me ne paroît pas juste, parce qu'il la
perd tous les ans sans perdre la vie, &
qu'il seroit même à souhaiter que l'hon-
neur repoussât aussi facilement que la
plume.



XCVII.

Ce qui fuffit pour vivre on le trouve fans
 peine,
 Au befoin le foleil nous peut fervir de feu :
 Je blâme également Apice & Diogène ,
 L'un pour aimer le trop, & l'autre le trop
 peu.

Je blâme également Apice & Diogène. En effet , quoi de moins digne de l'homme raifonnable que ce que nous dit l'Hiftoire de trois Romains , fameux gourmands , nommés tous trois Apicius. Le premier a vécu avant les Empereurs ; le fecond fous Augufte & Tibère, & le troifième fous Trajan. Mais le plus célèbre des trois eft le fecond qui tint à Rome Ecole publique de gourmandife , qui dépensa pour fatisfaire la fienne plus de deux millions, & qui voulant furvivre à lui-même , compofa un Traité de la manière d'aiguifer l'appetit : *De gula irritamentis.*

Diogène au contraire , furnommé le Cinique , qui naquit à Synope la quatrième année de la XCI. Olympiade , donna dans l'extrémité contraire. Il

476 LES QUATRAINS

n'avoit pour tout meuble qu'une besace, un bâton & une écuelle, qu'il brisa ayant vû un jeune homme qui buvoit dans sa main. Sa maison étoit un tonneau où il demeuroidt exposé au soleil. Aléxandre étant venu le voir, & l'ayant pressé de demander ce qu'il desiroit: De te détourner un peu, lui répondit-il, & de ne pas m'ôter le soleil. Ce qui étonna si fort ce Prince, qu'il s'écria: Que s'il n'étoit pas Aléxandre, il voudroit être Diogène. Au reste, il ne faut pas croire que ce dépouillement ait été le fruit de sa modération: sous ses haillons & sous son tonneau, il cachoit un fond d'orgueil qui lui faisoit regarder le reste des hommes comme infiniment inférieurs au degré de vertu qu'il prétendoit posséder.

XC VIII.

On donne bien souvent de mauvais interpretes,

Aux actions qui ont plus d'ordre & de raison.

Tout est mal aux méchans, & des mêmes fleurettes

L'abeille fait le miel, l'araignée le poison:

Tout est mal aux méchans, comme

tout est bon aux bons. D'où on doit conclure, que si on interprete en mal les meilleures actions, c'est un nouveau motif pour ne pas faire le mal, puisque si on traite ainsi le bois verd, comment le bois sec sera-t-il traité? (*Luc*, 23. 31.)

XCIX.

Heureux peuple qui vit sous un Roy doux
& juste !

La justice est l'épée, l'amour le bouclier,
Ces deux vertus ont mis entre les Dieux
Auguste,

Et le sceptre du Roy sans elle n'est entier.

Ces deux vertus ont mis entre les Dieux Auguste. C'est-à-dire, sa douceur & sa justice ; quoique selon le sentiment commun il faille considérer Auguste dans deux temps différens, & dans lesquels il a paru différent de lui-même. Car il semble qu'Auguste aspirant à la Souveraineté, & Auguste Souverain, soient deux hommes. Aspirant à la Souveraineté, il étoit inquiet, remuant, artificieux, sacrifiant tout à sa fortune, & se signalant même dans son Triumvirat par sa cruauté fatale à plusieurs

gens de bien. Mais sitôt qu'il fut paisible possesseur de la Souveraineté, tous ses vices semblèrent être changés en vertus; il ne pensa plus qu'à maintenir la paix qu'il avoit donné à l'Univers, sa douceur naturelle reprit le dessus, & il ne montra de force que pour appuyer la justice. Ce qui ne contribua pas peu à lui adoucir l'esprit, ce fut la culture des Belles-Lettres qui ne sont appellées Lettres humaines, que parce qu'elles sont capables d'humaniser les caractères les plus féroces. Il montra même dès sa jeunesse ce qu'il seroit un jour, en faisant publiquement à l'âge de douze ans. & avec succès l'Oraison Funèbre de son ayeule Julie. Amour des sciences & des Scavans qui domina en lui pendant toute sa vie, & qui rendit son règne si célèbre en grands hommes, qu'aujourd'hui encore, quand on est assez heureux pour trouver des Princes protecteurs des Sciences ou des Arts, on dit de leur règne : C'est le règne d'Auguste.



C.

Le bonheur , la faveur , le travail , le courage ,
 Aux biens & aux honneurs font l'homme
 parvenir ,
 Mais le chemin est long : c'est un grand avan-
 tage ,
 Naître grand , & n'avoir peine à le devenir ,

C'est un grand avantage de naître grand & de n'avoir pas la peine de le devenir. Le Philosophe Socrate étoit fils d'une Sagefemme , de cette circonstance il tiroit souvent une comparaison. De même , disoit-il , que ma mere ne peut tirer du sein d'une femme ce que la nature n'y a pas mis , je ne tirerai jamais d'un esprit ce que la nature lui a refusé. Pour devenir grand la moitié de la vie se passe dans le médiocre : mais quand la naissance a fait ce riche présent , les plus jeunes têtes sont bientôt ceintes de lauriers. Henry le Grand , Louis le Grand en ont fait l'épreuve.

F I N.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit intitulé : *La belle Vieillesse*, où les anciens Quatrains des Sieurs de Pi-bras, &c. Non seulement j'en ay si bien senti que qui doit en empêcher l'impression ; mais je trouve au contraire que nous avons grande obligation à l'Auteur des Remarques folles dont cet Ouvrage est rempli, d'avoir tiré si heureusement & si à propos de l'oubli des Maximes qui méritent d'être immortelles. A Paris ce 23^e Juillet 1742.

GERMAIN.

P R I V I L E G E D U R O Y.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien-aimé JACQUES FRANÇOIS QUILLAU fils, Libraire à Paris, nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *La belle Vieillesse ou les anciens*

*ciens Quatrains des Sieurs de Pibrac, du Fauc
& Matthieu, s'il Nous plaisoit lui accorder
nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires.*
**A CES CAUSES, voulant favorablement
traiter l'Exposant, Nous lui avons permis &
permettons par ces présentes de faire imprim-
mer ledit Ouvrage, en un ou plusieurs volu-
mes & autant de fois que bon lui semblera,
& de le vendre, faire vendre & debiter par-
tout notre Royaume pendant le temps de
six années consecutives, à compter du jour
de la date des présentes : Faisons défenses
à toutes personnes de quelque qualité & con-
dition qu'elles soient d'en introduire d'impres-
sion étrangere dans aucun lieu de notre obéis-
sance; comme aussi à tous Libraires & Impri-
meurs d'imprimer ou faire imprimer, vendre
faire vendre, debiter ni contrefaire ledit Ou-
vrage, ni d'en faire aucun extrait, sous quel-
que prétexte que ce soit, d'augmentation,
correction, changemens, ou autres, sans la
permission expresse ou par écrit dudit Expo-
sant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine
de confiscation des Exemplaires contrefaits,
de trois mille livres d'amende contre chacun
des contrevenants, dont un tiers à Nous, un
tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers
audit Exposant ou à celui qui aura droit de
lui, & de tous dépens, dommages & intérêts.
A la charge que ces présentes seront enregis-
trées tout au long sur le Registre de la Com-
munauté des Libraires & Imprimeurs de Paris,
& ce dans trois mois de la date d'icelles; que
l'impression dud'Ouvrage sera faite dans notre**
St

Royaume & non allégués, en bon papier &
sans caractères, conformément, à la feuille
imprimée attachée sous le titre des pre-
sentes, que l'Impétrant se conformera surtout
au Règlement du Libraire, & assurant,
à celui du 10 Avril 1725 : qu'avant de l'exposer
en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie
à l'impression dudit Ouvrage sera déposé dans
le même lieu où l'approbation aura été
donnée, & sous le sceau de notre très-cher & féal
Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de
France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il
en sera mis deux Exemplaires dans notre Bi-
bliothèque publique, un dans celle de notre
Château du Louvre & un dans celle de notre
très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau
Chancelier de France; le tout à peine de nullité
des présentes. Du contenu desquelles vous
mandons & enjoignons de faire jouir ledit Ex-
posant & ses ayans-causes pleinement & paisi-
blement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun
trouble ou empêchement. Voulons que la copie
des présentes qui sera imprimée tout au long
au commencement ou à la fin dudit Ouvrage
soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux
copies collationnées par l'un de nos amés &
féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée
comme à l'Original. Commandons au premier
notre Huissier ou Sergent sur ce requis de
faire pour l'exécution d'icelles tous Actes
requis & nécessaires, sans demander autre
permission, & nonobstant Clameur de Haro,
Charte Normande, & Lettres à ce contrai-
res. C A R. tel est notre plaisir. DONNÉ

& de Messieurs de vingt-huitième jour du mois
d'octobre, par la grace mil sept cent qua-
rante six. En son Règne le trente unié-
me, par son très honorable Conseil, SAINSON.
Collationné par son Conseil, SAINSON.
Registré sur le Registre de la Chambre
Royale des Libraires et Imprimeurs de Paris,
le 25. fev. 1746. conformément aux anciens
Règlements, confirmés par lettres du 28. Mayrier
1746. Et Paris le 28. Juillet 1746. Signé,
VINCENT Syndic.

E R R A T A.

PAGE 34, ligne 18, qu'il est facile, lisez qui lui est facile.

P. 43, l. 6, de paroître en faisant, lisez de paroître triste en faisant.

P. 63, l. 4, par ce qui est mensonge, lisez par ce qui est & mensonge.

P. 74, l. 4, n'essent quitté, lisez n'eussent quitté.

P. 93, l. 15, servieurs, lisez serviteurs.

Ibid. l. 18, de Roboam, lisez au sujet de Roboam.

P. 112, l. 12, de vivre en vie, lisez de vivre envie.

P. 121, l. 17, Clarisona, lisez Clarisona.

P. 128, l. 21 & 22, il ne le fasse, lisez il ne te fasse.

P. 159, l. 6. son ennemi, lisez ton ennemi.

P. 195, l. 11, *in leg.* lisez *integ.*

P. 201, l. 2, enterrez, lisez enlevez.

P. 222, l. 9, du néant monde, lisez du néant du monde.

P. 315, l. 20, les a réduites, lisez les a-t-il réduites.

P. 316, l. 15, dans ces, lisez dans ses.

P. 339, l. 25, corps constitué, lisez corps bien constitué.

P. 347, l. 14, ne fait une, lisez ne fait pas une.

P. 351, l. 29, à son service, lisez au service de Dieu.

P. 354, l. 2, facile, lisez faite.



575830.65

3:10
Pitrac
acee









